

BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENNES ET ANCIENS
ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT GABRIEL PREVOST
Siège social : 60 rue René Binet – 75018 PARIS

Président : Jean Saïdi – 7 rue Janin – 92600 Asnières

Nº 206 - 2008

Site Internet : www.cempuisien.com Courriel : contact@cempuisien.com Site photo : http://cempuisien.free.fr/

Les inoubliables marches encadrées par les deux légendaires marronniers... Elles sont bien loin du tapis rouge, mais non moins emblématiques, usées par le temps, les galoches et les larmes, et quand même quelques rires !



Vers 1971 - André Jacquel, Armelle Alnay, Noël Jacquel.



Vers 1960 de G à D : Christian Kuti, X, Alain Munier- Didière Huguette Gautier, Jacqueline Borodine.



1968 Handballeuses de l'O.P.

En haut de G à D :
Micheline Huard
Yolande Crass
Arlette Maroux
Françoise Hamelin
Jeannine Le Buhé
Yolande Pams
Liliane Mardirossian
Chantal Jobard.

En dessous de G à D :
Monique Henriet
Dominique Béchu
Marie-France Dehaine
Marie-Claire Devos
Patricia Pérignon
Chantal Hamelin
Evelyne Briand
Nora Tennah
Marie-France Foret
Christiane Cagnet.

Premier plan de G à D :
Agnès Angé
Régine Maublanc
Jocelyne Dehaine
Armelle Halnais
Florence Foret.

Mers les Bains vers 1965

En haut de gauche à droite :
Alain Bouchichit - Didier Estève
Jean Michel Mesloub - Eric Mesloub
Thierry Halnais.

En bas : de gauche à droite
Martial Magne - Philippe Privat
Bertrand Heude - Thierry Job
Gérard Parisot - Richard Bodereau
Christian Benguigui.





BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENNES ET ANCIENS
ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT GABRIEL PREVOST
Siège social : 60 rue René Binet – 75018 PARIS
Président : Jean Saïdi – 7 rue Janin – 92600 Asnières

Nº 206 - 2008

Site Internet : www.cempuisien.com Courriel : contact@cempuisien.com Site photo : http://cempuisien.free.fr/

SOMMAIRE

Les photos de couverture ont été réalisées ou prêtées par :
Régine Maublanc, Patricia Maublanc, Maryvonne Plichon Legall, Victor Amata, Claude Bertrand, Guy Hachour.

Réalisation, correction, tirage, expédition : Danièle Gareau, Gérard Weber, Guy Hachour.

Éditorial.

Guy Hachour – élève à l'O.P. de 1955 à 1963.

Copieux. C'est le terme qui convient pour qualifier ce bulletin.

Vous y trouverez :

Un long document écrit par Jacques Bard, élève à l'O.P. dans les années 60. Jacques n'a pas souhaité faire de littérature, juste donner des impressions, relater quelques faits dont il se souvient, importants ou non. Peut-être que, comme moi parfois, à la lecture de son récit vous vous direz « Ah bon ! Étrange, je ne me souviens pas de ça ! Et tiens, étrange il n'évoque pas tel aspect ! » Mais comme dit Jacques « A chacun sa vérité, son vécu, son ressenti ».
Jacques a écarté l'idée que son texte puisse être commenté dans son propre document, aussi, procédé inhabituel, ma postface intègre-t-elle cet édito.
Sur un aspect, je suis en désaccord fondamental avec Jacques, mais aussi avec d'autres Cempuisiens, il s'agit de ce que Jacques nomme :

> *« …Une camaraderie, un sens de la fraternité et surtout une solidarité que je n'ai plus jamais retrouvée ailleurs... »*

Et bien non ! ce que Jacques a ressenti, je n'en ai pas constaté l'ombre du début d'un soupçon, j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire. Une amie Cempuisienne me disait récemment que le début de la solidarité, à l'O.P., commençait par l'absence de mouchardage. Ce que je nie aussi. En guise d'exemple, mais j'en ai d'autres, j'ai souvenir qu'en 1962, une nuit d'été (ou de printemps, mais nuit d'été est plus joli vous ne trouvez pas ?) je me suis échappé du dortoir Nord-Sud en compagnie de : Jean-Paul Briquet, Gérard Hemery, Jean-Claude Girard et un autre énergumène dont je ne me rappelle pas le nom. Notre but : la cuisine, davantage par esprit d'aventure que par réelle faim. Nous sortons du dortoir par une fenêtre donnant sur la verrière – au retour nous remonterons par la gouttière située à l'angle Sud du bâtiment – une fenêtre de la cuisine est restée entrouverte, facile d'y pénétrer. Retour avec pain, œufs, sucre… rien que du très banal. Comme "tout se sait", le lendemain nous apprîmes que XX XXX[1] nous avait dénoncés ! Jean-Paul et Gérard sont plutôt freluquets, Jean-Claude un gentil et doux garçon, je ne me sens pas de taille à aller défier, seul, un aîné de quatre ans, les baffes « officielles » qui ne manqueront pas de nous tomber dessus suffiront à mon déplaisir, inutile d'en rajouter. Comme il m'arrive d'avoir la rancune tenace, lorsque quelques années après avoir quitté l'O.P. j'appris le décès de XX XXX[1] sans aller jusqu'à me réjouir, je dois avouer que ma peine ne fut pas immense. Alors, solidarité à l'O.P., entraide ? J'en ai bien plus éprouvé au service militaire, en mai 68 ou encore dans le milieu syndical professionnel qu'à Cempuis. En revanche, de nos jours, j'avoue – et sans contrainte – que la solidarité entre Anciens de l'O.P. n'est pas un vain mot et que de réelles amitiés et affections peuvent exister. Je me souviens d'un gentil garçon arrivé à l'O.P. tardivement, il s'appelait Serge Laubert – je l'avais surnommé de manière idiote : Tagada ! – Peut-être, si j'étais resté à l'O.P. après mes quatorze ans, serions-nous devenus amis, je crois qu'il m'appréciait aussi. Serge Jarkoff était aussi un bon camarade.

Le texte de Jacques m'a aussi inspiré un article au sujet du redoublement à Cempuis.

Jacques, vous le remarquerez, n'est pas tendre avec les O.A.A. Je le lui ai dit. Pour ma part, bien que profondément laïc et athée (non pratiquant, athée non pratiquant), j'aurais, si j'avais eu le choix, nettement préféré avoir affaire à des instituteurs religieux compétents et convaincus de l'importance de leur tâche qu'à des instituteurs dont mon meilleur ne fut que « moyen », ne parlons pas des autres ! Quant aux éducateurs, ils n'avaient même pas ce qualificatif, « pions » leur convenait à merveille.

J'aurais pu insérer cette postface à sa place normale, après le texte de Jacques me direz-vous ; j'ai tenu à ce que ce bulletin – peut-être le dernier d'une longue série – s'achève sur une note optimiste ; Jacques aura le mot de la fin tant sa dernière phrase insuffle courage et confiance, je vous laisse le soin de la découvrir.

---

[1] Une amie cempuisienne m'a suggéré de ne pas mettre le nom de ce camarade en clair, comme elle est toujours de « bon conseil », je l'écoute.

Mais revenons à notre bulletin.

Vous y trouverez l'émouvant témoignage d'une Cempuisienne, dont on ne peut pas dire que pour son premier jour à l'O.P. elle fut bien accueillie.

Un petit « coup de gueule », justifié, de notre ami Daniel Renaudin.

Un texte de Nietzsche (mis en musique dans les années 70 par un groupe de rock français dont j'ai oublié le nom), contrairement à ce que l'on pourrait croire, Nietzsche est un auteur facile à lire, il suffit de se mettre en condition de « voyager » et de se laisser emporter, essayez, vous serez conquis.

Une « Note de Musique » écrite il y a déjà quelques années - il y a donc un léger décalage temporel - et que je n'avais pas publiée à la suite d'un désaccord en réunion de Comité - eh oui ! Il m'arrive aussi d'être susceptible.

Quelques souvenirs et émotions de la Pentecôte 2008, qu'une Cempuisienne, après trente-six ans sans mettre les pieds à l'O.P., a bien voulu nous faire partager. On ressent comme de la nostalgie dans son propos…

Des textes qui n'ont à priori rien à voir avec l'O.P., ils m'ont cependant paru intéressants.

- Qui connaît l'intégralité des paroles de La Marseillaise et son histoire ?
- Qui n'a pas réagi instinctivement à cet événement du début d'année 2008, lorsqu'un professeur fut suspendu de ses fonctions après avoir giflé un élève ? L'auteur nous le rappelle, à défaut d'être infaillibles, les principes peuvent nous aider à y voir clair.
- Qui n'a pas pesté à l'écoute des approximations de professionnels – journalistes, académiciens, hommes (ou femmes) politiques… dont on serait en droit d'attendre sinon une expression rigoureuse, à tout le moins une élocution soignée ? L'auteur le souligne, chacun de nous a une responsabilité en matière de pédagogie.

La relation de Mlle Vacher des deux exodes dus à la guerre 39/45. À cette occasion j'ai relu des courriers échangés avec Jeannine Diétrie – décédé en 2003. Jeannine avait 12 ans lors de l'exode à l'île de Ré ; son grand frère était venu lui rendre visite, le lendemain il se noyait. Les plus anciens de l'O.P. qui ont connu cet exode se rappellent cet accident et en parlent – avec circonspection – quelquefois. Jeannine fut bouleversée par cette disparition et développa un sentiment de culpabilité qui la marqua à jamais. Durant les trois années que durèrent nos échanges, ceux-ci furent chaleureux et toujours teintés d'affection.

Deux textes, un rien ardus, de Ferdinand Buisson.

Et, pour agrémenter votre lecture, un peu de poésie.

- Le beau poème de Rudyard Kipling « Tu seras un homme mon fils » dans le texte, suivi de cinq traductions. L'une d'entre elles nous fut proposée par René Prosper il y a quelques années, je suis persuadé qu'il aurait apprécié la lecture de ces différentes transcriptions.

- L'épique et si puissant « La mort du loup » d'Alfred de Vigny.

- Le délicat « Le flâneur » de Jacques Premel, douanier de son état.

Afin de respirer un peu, si si je vois bien que vous vous essoufflez, et bien que ce ne soit pas le genre de la maison, je vous propose un peu de « rigolade » avec des moutons, un ordinateur récalcitrant, des chapeaux noirs et blancs. Vous verrez, vous ne pourrez vous empêcher de rire, bon d'accord, de sourire.

Et redevenons sérieux, je vous parle d'une conjoncture fâcheuse qui m'est arrivée il y a quelques années aux archives de Paris ; événement qui m'a fait me rappeler combien l'O.P. exerçait son emprise sur les enfants dont il avait mission de prendre soin, soin dans tous les sens du terme. Je ne suis pas certain – doux euphémisme - aujourd'hui que le contrat fut bien respecté.

J'ai partagé ce bulletin en trois parties distinctes : les articles ou documents ayant pour thème, de près ou de loin, l'O.P., ceux n'ayant aucun rapport avec l'O.P et enfin le document de Jacques Bard. Ces subdivisions m'ont paru les plus logiques pour faciliter une lecture dont j'ose espérer qu'elle vous sera agréable.

Houilles, décembre 2008

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Décès

M Christian Dusqueney, né le 8 septembre 1942 est décédé au début de l'année 2008.
Christian était entré à l'O.P. dans les années 50, sorti dans les années 60, il vivait en Floride depuis de nombreuses années. Voici le courrier que nous avons reçu : « *Je vous écris de la part de Tino, le cher ami de Christian, je suis désolé de vous apprendre que Christian nous a quittés. Il était chez lui entouré par ses amis ; encore une fois, désolé de votre souffrance. Amitiés, Monique.* »

Nous apprenons tardivement le décès de **Mme Françoise Lenthéric** survenu le 9 janvier 2007. Mme Lenthéric fut institutrice à Cempuis.

NAISSANCE

Mireille et Daniel Aubertin sont les heureux grands-parents du petit **Arsalane**, né le 4 avril 2007. La famille Cempuisienne souhaite la bienvenue à Arsalane et félicite, tardivement, les heureux parents.

Quelques messages.

De Mme Georgette Bazin-Legoupil : Très touchée des bons vœux d'anniversaire, je vous remercie et vous adresse toutes mes amitiés cempuisiennes.

De M Lionel Lebrun : Désolé, trop vieux pour animer quoi que ce soit. Je regrette que de plus jeunes ne puissent prendre la succession. De plus je ne voyage plus, trop de risques malgré ma bonne santé. Très amicalement.

De M Jean-Claude Galicier : Désolé ma petite Danièle mais cela me fait un trop grand déplacement et des frais de route trop importants. Je serai avec vous à la Pentecôte 2009.
Je lance un appel à tous ceux de ma génération, 1960-1970, qui furent avec moi à l'O.P., contact Galicier JC 9/A avenue de la gare 18200 Orval. Tél. : 06 26 48 04 75.

De Mme Jacqueline Le Gourrierec : Cher René et le Comité. Je vous remercie pour la jolie carte envoyée à l'occasion de mon anniversaire. J'ai été très touchée. Je commence à avoir un certain âge. La roue tourne pour nous tous. Je pense souvent à Cempuis. Affectueuses pensées à tous.

De Mme Gisèle Hernandez : Merci au Comité pour ses bons vœux et à Guy Hachour pour le retour des photos confiées. À tous anciens et anciennes que je connais et à tous les autres je souhaite une bonne année, une bonne santé et surtout une bonne réussite à tous les jeunes. Que dire de plus si ce n'est que je suis contente de recevoir des nouvelles par l'intermédiaire de notre revue « Le Cempuisien ». Je chante très souvent ce que j'ai appris à l'O.P. à l'occasion d'un repas des anciens de notre commune ; J'ai chanté : Ma Normandie – Belle Provence – Les Alpes – Salut beau Midi – Montagne Pyrénées – Au Limousin, au Périgord – Qu'elle est belle ma Bretagne et l'Hymne à la joie. Que de souvenirs ! Amitiés et bises à tous.

De Mme Louise Salmon (Loesche) : Cher condisciple. Merci beaucoup de votre jolie carte et de vos souhaits. Je ne peux, hélas ! plus me déplacer, non que j'ai des difficultés pour ce faire, mais c'est la distance… bien trop loin pour moi. D'autant que cette rencontre était un double anniversaire, je suis rentrée à l'O.P. le 28 octobre 1928 avec ma sœur et mon futur mari – Raymond Salmon – cela fait donc 80 ans que je me suis retrouvée à l'O.P. Encore merci au Comité de penser aux anciens.

De Mme Georgette Bazin : Merci au Comité pour ses vœux. Amitiés et merci au Comité pour son dévouement.

De M Jean Massieu : De passage en région parisienne, je trouve votre jolie carte d'anniversaire dont je vous remercie. J'adresse mes meilleurs vœux de bonne année aux anciens de l'O.P. et particulièrement à Daniel Reignier et ceux de ma promotion, 1937.

De Mme Georgette De (Tiberge) : J'ai été très touchée de recevoir du Comité une jolie carte d'anniversaire et je vous en remercie. Avec l'espoir que l'association vous donne toute satisfaction. Bien sincèrement à vous tous.

De Mme Mauricette Loëby (Monlien) : Cher René. C'est avec un très grand plaisir que j'ai reçu ta très jolie carte pour mon anniversaire et les bons vœux qui l'accompagnaient. Je te remercie vivement ainsi que le Comité Excuse moi pour le retard à te répondre, mais cette période de fêtes, vu mon âge, m'a quelque peu bouleversée. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir très bientôt, en attendant je t'embrasse affectueusement.

De Mme Ginette Boterberg (Lallemand) : Chers amis. J'ai été profondément émue d'avoir été fêtée, à l'occasion de mes 80 ans, par le Comité des anciens de l'O.P. Soyez-en sincèrement remerciés. À l'occasion de l'arrivée de la nouvelle année, mon mari se joint à moi pour souhaiter aux anciens et au Comité une bonne et heureuse année.

De M Raymond Jegou : Ce matin j'ai reçu la gentille carte de « bon anniversaire » du Comité. J'ai reçu aussi le Cempuisien que je lis avec attention. Je suis d'accord, « nous avons eu de bons moments, d'autres moins bons » Je pense qu'il en est de même dans la vie. Aujourd'hui il est difficile pour nos jeunes de se faire une place. Je leur souhaite de bien réussir dans la vie. Beaux souvenirs.

De M Jean Libdri : Chers amis du Comité. J'ai été vraiment touché par votre gentille carte pour mon anniversaire. Je vous en remercie vivement. Bien amicalement à vous tous

De Mme Renée Creusot : Je vais me répéter mais qu'importe. Je vous trouve formidable de nous faire des petits mots à l'occasion de notre anniversaire ou pour la nouvelle année. Je vous remercie et vous embrasse affectueusement. Une quille de l'O.P.

De Mme Raymonde Loison (Lebrun) : Cher René. Merci pour tes bons vœux et ceux du Comité. Merci de ne pas oublier les anciens. Bonne année à tous les Cempuisiens. Une amie.

De Mme Jeannine et M Robert Marchand : Nous pensons toujours à vous. Nous vous souhaitons une très bonne année. La fortune, mais la santé avant tout. Nous vous embrassons

De Mme Reine-Huguette Guitoger (Chaduc) : Je vous remercie de vos bons vœux et vous présente les miens, bonheur, santé et longévité au Comité. J'ai été très touchée de la gentillesse de René Fressinet pour sa gentille carte d'anniversaire de la part des anciens.

De M Gérard Gachelin : Danièle. Merci pour ta persévérance. J'éprouve beaucoup de considération pour tout le travail dans lequel vous vous investissez toi et l'équipe. Une bonne année à toi, à ta famille et bien sûr à l'association, elle et ceux qui la font vivre.

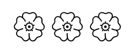
De M Maurice Chatelain : Je remercie le Comité pour la gentille carte reçue à l'occasion de mes 87 ans. Mes sincères amitiés à tous et au plaisir de se revoir.

De Mme Françoise Prosper : Merci d'avoir songé à m'envoyer « Le Cempuisien » Merci aussi à Daniel Reignier qui a si bien parlé de René. Grâce à vous je le sens encore proche de moi. Bien qu'ayant une différence d'âge (ce qui n'a jamais été un problème pour nous) je puis crier que me manquent, sa présence, ses conversations sur la politique et même sur Cempuis dont il me parlait beaucoup. Avec ma reconnaissance.

De M Didier Magne : Il serait souhaitable de rendre accessible, à chaque ancien, les coordonnées de chacun pour des prises de contacts plus rapides – Internet et téléphone – merci.

De M Yves Debout : Après le décès de ma femme il ne n'est pas facile de faire face à cette situation, maintenant seul, j'ai beaucoup de paperasses à établir pour l'administration. Mes grandes filles sont à Périgueux, elles viennent souvent me voir et ça me fait du bien. Irénée Conjat était venu avec sa femme nous rendre visite. Ils se sont à présent retrouvés.

De M Edgar Duquesney : Le courrier de M Fabrice Zouari que vous avez publié m'a fait sourire et a ravivé des souvenirs anciens ; nous avons eu le même n° : 88 ! (1947 à 1955) Amitiés à vous tous



Nicole Blouin, élève à l'O.P. de 1968 à 1972

Lundi 12 mai 2008

Il est 15 h 12, je suis rentrée chez moi hier vers 20 h.

J'ai passé un merveilleux WE de Pentecôte à Cempuis puis à Mers-les-Bains.
En quittant Cempuis dimanche matin, une phrase m'est sortie de la bouche, « Mais où est passé le Cempuis de mon enfance ? »

J'y ai vu des grilles et du grillage partout ; le verger (où l'on allait "piquer" les coings et la rhubarbe) a disparu ; sur le terrain où l'on jouait au hand-ball, le grand portique (qui m'impressionnait) a disparu ; au foyer des petites filles il n'y a plus le toboggan.

J'ai malgré tout noté que le plancher du dortoir où nous avons dormi n'a pas changé. Ce sont maintenant des chambres de 1 ou 2 avec un coin bureau et lit en hauteur. Les enfants y prennent leur déjeuner et leur dîner dans les salles prévues où l'on y trouve la télévision. Seul le repas du midi est pris dans le réfectoire.

La salle des fêtes et la salle de musique n'ont pas changé (sauf les sièges accrochés qui n'y sont plus), dans la cour il manque les murets qui se trouvaient devant la salle des fêtes. Les toilettes de la cour ont elles aussi hérité d'une grille fermée à clef.

Quelques arbres manquent. Ont été rajoutés des paniers de basket, des bancs en ciment, la marquise a été changée, par contre la longueur de banc se trouvant sous celle-ci n'a pas été modifiée. Deux rescapées, "les poubelles", l'une accrochée à une porte de classe, l'autre au mur, sont toujours là, même si la couleur n'est plus la même.

Dans le réfectoire, plus de cloisons par contre il a rétréci au bénéfice de la cuisine. Les bâtiments ont changé de nom, on trouve un peu partout des panneaux indiquant les noms des lieux ou des allées.

Malgré tout, ce séjour a réveillé en moi des souvenirs que je garde précieusement, bons ou mauvais. Cempuis n'était pas fait pour les enfants trop tendres, il fallait avoir du caractère pour y vivre et être revanchard vis-à-vis de certains pions et professeurs.
À Cempuis, j'ai appris le respect, le courage, la camaraderie et bien d'autres choses.

À Noël 1972 (je venais d'avoir 12 ans), ma mère m'a retirée de l'O.P. Beaucoup d'enfants de l'O.P. auraient aimé être à ma place, moi j'en ai pleuré, regrettant mes camarades et la vie en collectivité.

Car, la vie que j'ai connue ensuite chez ma mère été moins cool et plus dure ; pas de copains ni de copines ; par contre les corvées étaient là, les taloches, les punitions et les trempes aussi.
Certes, j'ai fait des bêtises, mais 6 mois après mon retour au foyer familial j'ai demandé à ma mère de me replacer à Cempuis ; sa réponse fut de me donner une bonne trempe. J'ai donc passé les 6 ans qui me séparaient de ma majorité à faire regretter à ma mère sa décision !

C'est avec beaucoup d'émotion et de plaisir que durant ce Week-end de Pentecôte j'ai replongé plus de 36 ans en arrière dans ce morceau de ma vie. J'y ai rencontré des Cempuisiens et Cempuisiennes avec qui, et bien que nous ne soyons pas de la même promotion, j'ai pris plaisir à partager anecdotes et souvenirs.

Je remercie Danièle Gareau, Roger Grappey et Guy Hachour qui m'ont permis d'être à Cempuis à l'occasion de cette Pentecôte 2008.

7

Une gifle, une claque, une baffe, une taloche…
Ça ne peut pas faire de mal ! ?… Et pourtant…

Par Régine Maublanc, élève à l'O.P. de 1964 à 1968

Préambule : Il y eut tant de dérapages à l'O.P., tant de brimades, que les faits racontés ci-après pourront vous paraître sans gravité. Ils reflètent cependant le chagrin ressenti par une fillette d'un peu moins de neuf ans et ce dès son premier jour à Cempuis. Il n'y a pas de peine qui ne soit racontable.
Et pour sourire un peu quand même, l'auteur nous propose ensuite une version un rien cocasse (« les âmes sensibles » voudront bien l'excuser pour la trivialité des propos.) Guy Hachour

Je me souviens qu'il faisait beau en ce jour de printemps 1964 lorsque mes sœurs (Joëlle 10 ans, Patricia 5 ans) et moi (8 ans) sommes arrivées à l'I.D.G.P. de Cempuis, et pourtant le soleil ne semblait pas avoir les reflets des belles journées ensoleillées.
Étonnamment, aucun souvenir de la première rencontre avec ces lieux pourtant si austères, aucun souvenir du premier regard des pensionnaires… Seuls celui de l'odeur si particulière de la lingerie, celui des dames qui nous ont trouvé proprement et joliment habillées, et des vêtements portant un numéro qu'elles nous ont remis. Ma sœur Joëlle ira chez les moyens, ma sœur Patricia et moi chez les petits.

De cette première journée, je ne garde que le souvenir du chagrin qui ne m'a pas quittée et de cette indescriptible douleur qui enserre le cœur et la gorge avant de rougir et gonfler les yeux lorsque la peine devient insurmontable.
Et pourtant, j'étais emplie d'espoir puisque notre chère Maman nous avait promis des jours meilleurs.
On explique bien sûr à l'enfant que sa vie sera plus douce, qu'il va s'ouvrir à de nouveaux horizons, qu'il sera heureux de rencontrer de nouveaux camarades, qu'il fera du sport, qu'il apprendra la musique… Alors, les jours qui précèdent l'arrivée à l'internat, ces paroles réconfortent un peu et on essaie même de s'en persuader pour essayer de soulager cette douloureuse anxiété qui nous tenaille…
Combien de temps allions-nous rester à Cempuis ? (Combien de fois avons-nous posé cette question…). La réponse atténue un peu notre angoisse : « Je reviendrai très vite vous chercher… ».
Et au moment de la séparation, on fait semblant de sourire parce que l'on sait que l'être cher qui nous a fait cette promesse est malheureux… Alors il ne faut pas pleurer… Juste résister… Juste espérer.
Seule ma sœur Joëlle n'a pas été dupe et avait compris que notre séjour « provisoire » allait durer un peu plus longtemps que prévu. Je n'ose pas imaginer ce qu'elle a ressenti ce jour-là.

Le lendemain de notre arrivée, alors que nous étions en rang le matin pour nous rendre au réfectoire, une petite fille m'a demandé mon prénom… Je lui ai bien sûr répondu, ravie qu'une future camarade s'intéresse à moi… Une des surveillantes du dortoir des filles (une femme au chignon haut, cheveux bruns, et aux longs ongles) a demandé sèchement « qui a parlé ? »… Un peu surprise par la dureté de la voix, je lui ai naturellement et innocemment répondu… « C'est moi ». Me voyant pour la première fois, elle m'a observée, s'est avancée vers moi, m'a agrippé le menton d'une main en me levant la tête et, soutenant mon regard quelques instants, de l'autre m'a asséné une magistrale claque dont j'ai ressenti une terrible douleur morale et physique (je n'avais jamais été giflée). Totalement abasourdie, j'ai soudain été saisie de frayeur et peut-être l'a-t-elle remarqué. Et puis elle a dit « tu sauras qu'ici on ne parle pas dans les rangs ». Dans les rangs, le silence était pesant et lorsque j'ai relevé la tête, un petit rictus marquait le coin de sa bouche. Je n'oublierai jamais son regard et la violence de son geste.

Humiliée et blessée dans mon âme d'enfant, j'ai difficilement lutté pour retenir mes larmes… et toujours cette indescriptible douleur. Le soir venu, après avoir longuement sangloté en cachette et supplié ma mère de revenir nous chercher, du haut de mes 8 ans, les mots « abandon » et « injustice » ont pris tout leur sens. Tous les espoirs que j'avais eus d'une vie un peu meilleure en arrivant à Cempuis venaient de s'écrouler.

Et puis, peu à peu, la tristesse a fait place à la détermination et je me suis enquise du sort de ma petite sœur Patricia qui n'avait que 5 ans, la sachant encore plus vulnérable : c'était pour elle que je devais lutter, je me

devais de la protéger ! Certes, je ne lui ai probablement pas été d'un grand secours durant ces quatre années, mais je crois que c'est cette conviction qui m'a donné la force de résister à ce profond chagrin. Je l'ai consolée comme j'ai pu (je me souviens aussi des affreuses moufles que je lui ai tricotées un jour d'hiver pour qu'elle n'ait pas froid aux mains !) et la présence de notre « grande » sœur me rassurait.

Convaincue de haute trahison, j'en ai beaucoup voulu à notre mère. J'ai compris bien plus tard qu'elle n'avait pas eu le choix, obligée de nous placer en raison d'une situation familiale difficile, et persuadée elle-même que nous serions bien plus « heureuses » en internat, ignorant tout des « méthodes » d'éducation de l'établissement.

Depuis ce jour de mars 1964, l'insupportable image d'un enfant giflé par un adulte ne m'a plus jamais quittée et j'ai gardé en moi le vilain défaut de me méfier de tout.

Des histoires comme celle-là, la mémoire de Cempuis en est malheureusement chargée.

Aussi je préfère ne pas aborder les deux premières années qui m'ont paru si difficiles à supporter, tant sur le plan psychologique que sur celui de la maltraitance, convaincue de l'inutilité des détails (toutes les petites-filles de mon groupe pourraient témoigner des sévices subis, notamment par deux surveillantes chargées des petits). Faire partie de la section « petit » était un calvaire et je pense à tous ces mômes qui comme ma sœur Patou, dès l'âge de 5 ans, l'ont enduré durant tant d'années !

Et pourtant, je ne peux expliquer pourquoi je me sens attachée à ces lieux, pourquoi je ne peux me les remémorer sans l'agréable odeur du ciroir et pourquoi les jours de pluie l'odeur de la terre mouillée me rappelle toujours le joli petit bois… Sans doute est-ce la fraternité et ce lien indélébile qui unit tous les Cempuisiens.

Je ne peux terminer ce témoignage sans parler de ce qui a – pour ce qui me concerne – égayé ce triste paysage : ma scolarité et la fanfare entourée de mes camarades, principalement les deux dernières années. Ces moments sont agréablement présents dans ma mémoire, marqués par le très bon souvenir de mes institutrices Mesdames Lascau et Giovanoni ainsi que par celui de M Aubertin, notre professeur de musique, qui – à travers la fanfare – nous permettait d'oublier un peu la rudesse des lieux en nous éveillant à la musique. Et bien sûr le sport tenait une place importante dans notre vie et même si je n'ai jamais brillé par mes performances (je faisais partie de l'équipe de hand… mais toujours remplaçante ; j'avais donc pris l'habitude d'être sur la touche !), il m'en reste de très bons souvenirs.

Je ne peux non plus oublier M. Grenouillet que j'aimais bien, même si aujourd'hui ma vision d'adulte m'incite à le juger bien plus sévèrement, car il ne pouvait ignorer qu'il dirigeait une équipe au sein de laquelle bon nombre de « pseudo éducateurs » étaient hors du champ social, sans formation pédagogique, inaptes à comprendre la souffrance des enfants et aux « méthodes éducatives » très contestables.

Mais je pense surtout à tous ces camarades si chers à mon cœur auprès desquels j'ai grandi durant ces quatre années et que j'ai quittés un jour de l'été 1968, indifférente à leur dernier regard, trop absorbée par la joie de quitter l'OP et sans prendre conscience que je les laissais « là » encore pour de longues années… Sans même me retourner, j'ai dévalé fiévreusement une dernière fois les marches qui mènent à la Cour d'Honneur, mais peut-être n'ai-je pas voulu voir qu'eux aussi retenaient leurs larmes.

*****

Lorsque ma sœur Patou a appris qu'elle était gravement malade (7 ans déjà ; elle se porte bien aujourd'hui !), elle m'a dit ces mots : *« Je croyais qu'il n'y avait rien de pire que de vivre avec « la maladie »… Et bien, tu vois, cette terrible nouvelle a fait ressurgir en moi mon passé cempuisien et je prends conscience aujourd'hui que la douleur du pensionnat a été bien plus forte ! »*… De nouveau le chagrin m'a envahie et le besoin de parler de ces blessures d'enfance est devenu encore plus intense.

On ne guérit jamais des blessures d'enfance, on apprend juste à vivre avec.

Régine Maublanc, octobre 2008.

9

Une bonne grosse mandale…
Ah, la vache, quand j'y pense… !

Par Régine Maublanc, élève à l'O.P. de 1964 à 1968

J'me souviens que le temps était tout pourrave dans mon p'tit cœur tout blues ce sale jour du printemps 64 quand mes frangines (Joëlle 10 ans, Patricia 5 ans) et moi (8 ans) avons débarqué à Cempuis. Y' fô dire qu'on avait pas bien roupillé la nuit précédente.

Comprends pas, aucun souv'nir d'la brique toute moche, aucun souvenir des bouseux…. J'me souviens juste qu'ça sentait bon à la lingerie, et pis les dames qu'ont trouvé qu'on était pas trop mal fringuées et qu'on sentait pas mauvais, et des frusques toutes moches qu'elles nous ont r'filées avec un numéro gros comme ça ! La grande bringue chez les moyens, les deux mioches chez les petits…

J'me souviens surtout qu'j'avais un vachté d'chagrin ; impossible d'arrêter la fontaine… et pis c't'espèce de boule dans la gorge qu'j'avais l'impression qu'le croûton du p'tit dej' était tout coincé.
Quand j'pense que not' reum nous avait promis des jours meilleurs. « Je reviendrai très vite vous chercher… » Tu parles !
Pis quand elle s'casse, c'est encore toi qu'est obligé d'sourire car t'as pas envie qu'elle souffre la reum. Alors tu serres le derche et j'peux t'dire qu't'en fabriques de l'huile !

Vlà qu'le lendemain de notre arrivée, j'suis tranquille dans les rangs, cool quoi ! Vu qu'j'ai tout dégueulé la veille, j'ai vachtément les crocs et chuis contente d'aller à la graille. A c'moment là y'en a une qui m'demande mon prénom… Elle a l'air grave sympa alors j'lui dis qui j'chuis… Vlà ti pas qu'une grosse c….. de pionne du dortoir des filles demande « qui a parlé » (la méga choucroute sur la tête, avec des ongles si longs que si elle s'mettait un doigt dans l'nez, elle avait intérêt à faire gaffe à pas s'perforer les sinus)…. Ah la vache, elle a tellement hurlé qu'elle a failli m'crever les tympans ! Évidemment, j'lui réponds « c'est moi », moi le p'tit piaf tout déplumé qu'à rien compris à c'qui s'passe. J'te raconte même pas le regard qu'elle m'a décroché. Vu comment elle s'avance vers moi, alors là j'me dis que j'chuis bonne pour une deuxième gerboulade. Et vlan, vlà la mandale qu'elle m'retourne ; j'en ai la tête toute dévissée. Merde, c'est pas juste.
Un tympan quasiment crevé, un œil qui répondait plus, et la joue qu'a triplé de volume, j'l'entends dire…. « Tu sauras qu'ici on ne parle pas dans les rangs ». Et en plus elle s'marrait la sal… J'peux plus oublier son r'gard et sa sale tronche qu'est gravée pour toujours dans mon p'tit cerveau.

Alors là, j'peux dire qu'le croûton il est vite fait r'venu… plus la peine d'aller au p'tit dej' ; service en chambre direct ! Ah, la vache, comment ça fait mal dans mon p'tit cœur tout blues.
C'est r'parti, j'peux plus m'arrêter d'chialer ; il faut dire que dans l'lit le drap sur la tête c'est plus commode, comme ça les copines elles voient pas qu't'as mal. Y'a pas d'doute, not' reum elle nous a vraiment abandonnées. Quand j'pense qu'une vie meilleure nous attendait...

Bon, alors là, vu qu'j'arrive plus à respirer à cause du drap et du naze tout bouché… j'me dis : vas-y arrête tes conneries ma poule, sois forte, arrête de penser qu'à toi car il faut qu'tu t'occupes de ta p'tite poucinette qu'est encore plus déplumée qu'toi et qu'a pas besoin d'une pisseuse de frangine parc'qu'elle a grave besoin qu'tu t'occupes d'elle, surtout qu'y'a pas qu'le pipi qu'elle fait en c'moment et des taloches, elle risque d's'en ramasser des sévères. Pis arrête de sucer ton pouce, t'as l'air con. Ah, les enfo…..
Et ben, c'est dingue, mais du coup mes yeux y' sont devenus tout secs parce qu'il fallait pas qu'mon pioupiou y' m'voit comme ça. Une dernière p'tite gerboulade et ça repart ! Plus forte qu'avant, moi j'te l'dis. Du coup le croûton, il s'est fait peu à peu la malle. Bon, et pis si j'peux pas faire autrement, j'me cacherai pour chialer… J'ai l'droit quand même un p'tit peu, surtout qu'je sens qu'le croûton il est pas loin.

Depuis c'te jour de m……, j'supporte plus de voir un con d'adulte en r'tourner une à un pauv' môme ; j'pourrais même dev'nir méchante. Pis j'ai plus la confiance ; c'est toujours long à v'nir ; chuis méfiante, c'est comme ça.

Faut dire qu'chez les ptits y'en avait des gratinées des sal…… de pionnes ; j'en ai même vu une un jour qui obligeait une pôv' môme à manger son dégueulis au réfectoire et j'vous parle pas de c'qu'on subissait dans les dortoirs. Y'a pas un p'tit qui s'en souvient pas ! Quand j'pense à tous ces pioupious qui s'les sont fadés pendant plusieurs années, ça m'fait encore gerber !
Tiens, aujourd'hui j'leur dédie ce p'tit proverbe chinois à ces enfo…… de pionnes :…. « Que des milliers de puces de chien galeux infestent votre c… et que vos bras raccourcissent pour que vous ne puissiez jamais vous le gratter ! » ; chuis contre la peine capitale, c'est pour ça, sinon j'aurais fait l'vœu de les raccourcir.

Après chez les moyens c'était plus cool pour moi, pas pour mon pioupiou, mais c'était quand même un tout p'tit peu mieux parc'que la pire des deux pionnes elle a été virée. Il aura mis l'temps le dirlo.
Pis j'ai appris à tricoter et mon pioupiou, y' s'en souvient des moufles qu'il arrivait jamais à faire l'distinguo entre la forme du doigt et d'la main ; c'est vrai qu'j'étais la seule à savoir qu'j'avais tricoté des moufles !

Et pis comme j'battais bien la m'sure et que j'chantais pas trop faux, le prof de zic il a dit qu'j'étais bonne pour le clairon ; au moins tant qu'on s'époumonait et qu'on soufflait dans l'tube, on s'faisait pas ch…. ailleurs. Bon, évidemment, les cours d'solfège ça m'ennuyait un peu… même que des fois à force de battre la mesure un deux un deux, fallait pas qu'j'fixe le balancier parc'que j'avais grave envie de roupiller.
Et pis aussi comme j'travaillais pas trop mal mes instits elles z'étaient très gentilles avec moi ; y' fô dire qu'avec tous les billets d'honneur et les prix qu'elles m'ont r'filés, j'leur dois bien un p'tit fro-hommage !

Pis quand chuis partie pour toujours, j'étais tellement heureuse que jé même pas r'gardé mes camarades. Alors aujourd'hui, j'leur demande pardon, parce qu'eux y' sont restés tellement d'années que ché même pas comment ils ont fait pour résister ; quand j'pense que j'leur ai même pas décoché un r'gard ! P'être bien que j'ai pas eu envie d'voir qu'eux aussi ils z'avaient l'cœur tout blues.

****

Le dernier paragraphe reste inchangé,
mais j'ai juste envie d'dire au crabe que c'qu'il a fait ça porte pas d'nom
et que rien qu'pour lui, j'rétablis la peine capitale !

Régine Maublanc, octobre 2008.

Guerre de 1939 - 1945

Évacuations.
Dans les papiers de Mlle Vacher qui me sont revenus après son décès (10 avril 1995), j'ai lu avec intérêt la relation qu'elle fait de deux événements qu'elle a vécus en responsabilité au nom de l'O.P. en qualité de professeur, d'infirmière, marraine et d'assistante sociale pourrait-on dire. Évacuation à l'île de Ré de mai à novembre 1940. Évacuation aux Eyzies en Dordogne de l'automne 1943 à l'été 1945.
Des anciens élèves, avant ou après, certains n'auront vécu aucun des deux contretemps ; d'autres auront connu les deux ; certains encore, ainsi que moi par exemple qui ne suis allé qu'à l'île de Ré, un seul des deux.
Dans le beau livre qu'il a pris soin de réaliser et d'éditer avant de le diffuser parmi les anciens, Victor Amata a cité les deux récits de Mlle Vacher : *Histoire pour mes filleuls*.
Pourtant, au-delà des décennies, de l'histoire, nous pensons que la présentation de ces deux périodes dues à la plume d'un témoin aussi capital qu'elle, qui les a connues l'une et l'autre dans leur intégralité, est de nature à présenter un intérêt pour tous les anciens, leurs familles, leurs amis. Laissons-lui donc la parole.

Marcel Vigneron



Évacuation à la Couarde sur Mer - île de Ré - mai à novembre 1940

Les longues heures de « La drôle de guerre »

De la guerre tout court, qui suivit, ne nous ont pas laissé que des souvenirs tragiques. Parfois les Cempuisiens sont venus y apporter leurs piments.
Après trois jours d'attente angoissée, au milieu des bagages et des préparatifs de la Croix-Rouge française, affairée par l'installation des lits d'hôpital dans toutes les salles rendues disponibles à l'institution, par enlèvement de notre matériel, nous avons pris la route de l'Ile de Ré. C'était le 20 mai 1940 ; d'ici, nous entendions le canon tonnant sur Amiens.
Transportée d'abord en ambulance militaire par des routes encombrées de convois de réfugiés et d'isolés qui fuyaient devant l'avance allemande nous avions gagné Paris, après une interminable halte sous les arbres de Persan-Beaumont. Première nuit dans la paille, au refuge Benoît Malon à Paris, puis voyage en chemins de fer (Austerlitz - La Rochelle).
L'un des directeurs de l'enseignement était venu regarder notre troupeau avant notre départ. Les grands partaient pour l'aventure ; les plus petits, déracinés, arrachés subitement à leurs habitudes, avaient peur et semblaient malheureux. Parvenus en Charente-Maritime, après une nuit en train, vint la traversée en bateau jusqu'à Sablanceaux dans l'île de Ré et, de là, nouveau transbordement, en camions jusqu'au village de la Couarde sur Mer, notre lieu de destination si longuement attendu. Nous y débarquions, tous infiniment las.
Pour notre hébergement, il y avait là une longue bande de terrains sablonneux, en plein soleil, sans aucun arbre, limitée de tous côtés par du grillage, montant plus qu'à hauteur d'hommes.
Une construction basse de plain-pied, légère, s'y allongeait de la route vers la mer à faible distance. Colonies de vacances pour les usines Renault, elle avait servi de centre d'assistance à de jeunes réfugiés espagnols chassés de leur patrie par la révolution. Lieux pauvres, installations plus que rudimentaires, literies pour la plupart dans un état de grande saleté.

L'infirmerie, dans un débarras isolé, proche de la mer, recelait d'énormes pots de pommade antigale (de quoi vraiment vous remonter le moral !) Le docteur du lieu nous prédisait de nombreux cas. Prédiction heureusement démentie par l'utilisation abondante que nous avons pu faire de l'eau de l'Atlantique.
Les habitants – les Couardais – généreusement, s'étaient activés, s'appliquant de leur mieux à assurer notre subsistance de la première heure. Nous étions partis avec la lingerie, c'est-à-dire avec les trousseaux courants, mais pas de stock. Pour occuper tous ces jeunes désœuvrés, grands et petits, il n'y avait pas grand-chose, en dehors des bains de mer. Pas de classes, pas de matériel, pas de bibliothèque, pas de salle de couture non plus, en dehors de celle de raccommodage.

Un peu plus tard, il arriva même que la mer ayant été minée, les bateaux reliant l'île au continent ne circulent plus. Nous devînmes, par conséquent, des insulaires à part entière, démunis de cahiers et de toutes fournitures scolaires. Directeur et presque tous les enseignants mobilisés, ne restait plus que le surveillant général, M. Leroy en affectation spéciale, trois instituteurs – Messieurs Denizart, Desauty et Volle - ainsi que M. Roger, le vétéran, qui avec beaucoup de dévouement, participa à l'organisation de notre « repliement », terme officiellement utilisé par l'administration à cette époque de tribulations. Bien que professeur de musique, M. Roger avait pris à son compte la direction d'un dortoir de grands garçons, installés en ville dans un local dénommé « l'annexe ». La surveillance des élèves ne présentait rien de particulièrement facile. L'attirance pour l'inconnu qui entourait ce que nous appelions « la colonie », la vue et l'odeur du raisin dorant sur les pampres, tout cela nécessitait beaucoup de surveillance. M. Roger dormait fort peu. La plus grande partie de ses nuits s'écoulait, à fumer la pipe, juché sur un mur d'enceinte devenue son « mirador ».
Quelques fugueurs avaient pourtant réussi à tromper sa vigilance en se glissant vers les ceps, au clair de lune, pour aller grappiller, s'emplir la bouche et les poches - bonne aubaine pour ces chapardeurs qui allaient « à raisin » là où ils n'étaient allés qu'« à pommes » à l'O.P.
La petite histoire a retenu que l'un d'eux, rendu particulièrement malade par l'ingestion inconsidérée d'un raisin plutôt vert que mûr, s'est vu affublé du surnom de « sulfate »[1], produit que les paysans vaporisaient sur les ceps afin de les protéger des terribles attaques du phylloxéra.

Souvenirs d'exode 1940 – Jenny Vacher

Évacuation aux Eyzies en Dordogne de l'automne 1943 à l'été 1945

Le 18 septembre 1943, nos enfants évacués de Cempuis arrivaient en Dordogne dans les communes du Sarladais qui nous étaient affectées. Le soir même, ils étaient séparés les uns des autres et confiés aux familles nourricières qui avaient accepté de les prendre. Pour eux, c'était un vrai crève-cœur que de partir dans des maisons inconnues et d'être séparés.
Pour nous, les enseignants et responsables divers, c'était une expérience qui commençait et nous nous demandions comment se comporteraient nos enfants arrachés à l'O.P. pour être brusquement lâchés en pleine liberté. Jusqu'ici, au moment où j'écris, elle s'est poursuivie d'une manière satisfaisante.

[1] Dans le numéro 201 du Cempuisien (2006), évoquant le souvenir de Georges Tolle décédé depuis peu, Marcel Vigneron a rappelé dans quelle situation cette mésaventure était arrivée à Jojo, car c'est de lui qu'il s'agit dans le récit présenté ici.

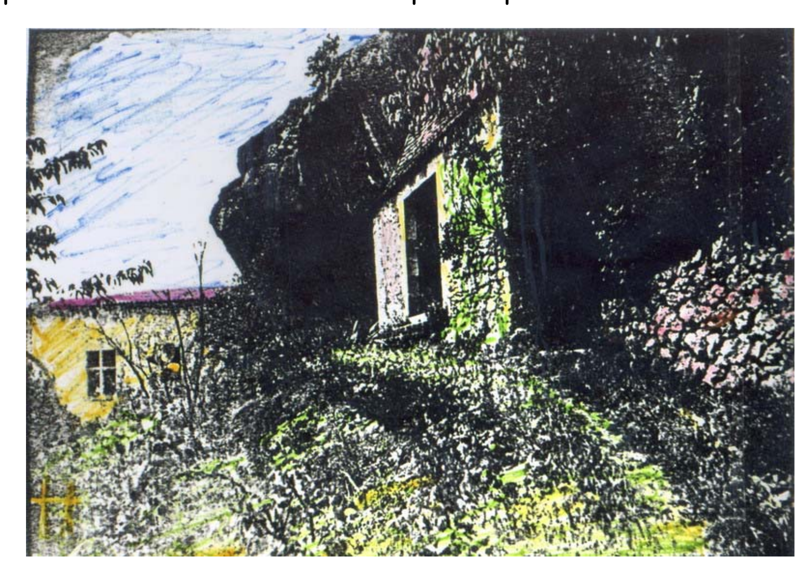
À notre arrivée, les enfants ont été placés dans les communes de Mauzons-Miremont, de Manaurie et des Eyzies de Tayac. Maintenant, le groupe de Mauzens s'étend sur la commune de Saint-Félix à 6 km.
Le 14 décembre, neuf petits de l'institution sont confiés à des familles de la commune de Tursac. Ce sont surtout des petits agriculteurs. Ils cultivent des pommes de terre, des raves, des haricots, du maïs, un peu de blé, du foin pour la ou les vaches, du tabac selon les exploitations.
La maison, construite en pierre du pays, semble être restée telle depuis des siècles. Elle est sombre du fait du manque d'ouvertures. La fumée a noirci, au fil du temps, les murs et le plafond. L'eau, fort rare, doit parfois être allée puisée assez loin. Les W.C. dans la maison sont l'exception. L'hygiène et la propreté font cruellement défaut. Heureusement, entourés d'affection, nos enfants sont également bien nourris. Ils font l'expérience de la famille, qu'ils ont si peu ou si mal connue. Ils participent aux travaux des champs et des bois, de la maison et de la ferme. Ils soignent les animaux et vont jusqu'à traire les vaches. Les maîtres de l'O.P. le personnel présent auprès d'eux accomplissent un vrai travail d'assistants sociaux.
À l'exception de l'enseignement professionnel, interrompu par force, les enfants fréquentent les écoles communales, avec beaucoup d'aléas, des villages et bourgs dont ils dépendent. Les grands et les grandes trouvent à réaliser des tâches professionnelles auprès de petits industriels et artisans divers.

………La fin manquant, présentons le récit que Mlle vacher a fait de son installation à flanc de côte dans une sommaire petite maisonnette d'une pièce dépourvue du moindre confort et de la moindre commodité, maison proche de la statue de l'homme de Cro-Magnon, voisine du musée de la Préhistoire aux Eyzies de Tayac.

En Dordogne au fil des jours (1943 – 1945)

---------- Enfin, pour nous, les « convoyeurs », vint le moment de l'attribution des logements : les uns furent dirigés vers les hôtels (celui des Glycines ou de Cro-Magnon), d'autres chez l'habitant, comme ont fait pour la troupe. Je me vis ainsi décerner un lit, tout provisoire, précipitamment installé dans la salle à manger d'une veuve sans enfant, que tout le village appelait respectueusement « Madame Jean ». Ayant reçu un tout petit garçon, Robert Pillmann, cette femme fit la découverte de l'amour maternel – elle couvrait littéralement le gamin de précautions et de tendresse.
Huit jours après, la municipalité offrit de réquisitionner à mon profit une maisonnette, isolée du village, creusée à même dans le rocher en haut et à droite du musée de la Préhistoire, à la porte duquel se dresse la statue de pierre représentant l'homme de Cro-Magnon, un voisin qui alors me semblait terrifiant. J'acceptais. Si un jour il vous est donné de passer par là, vous verrez, dominant le village et le musée, ma maison isolée dont les murs sont la paroi rocheuse. Eté comme hiver on a l'impression de vivre dans une température de cave, même quand le soleil est présent. Elle s'appelle « La casserole ». Elle ne possédait aucun confort : ni eau, ni lumière, ni toilettes – une pièce unique dotée d'un « cantou », à l'intérieur duquel j'avais installé un vieux poêle de fonte, monté sur quatre pieds branlants, prêté obligeamment par les cantonniers. Le seul avantage de cet habitat était la vue magnifique, imprenable, sur toute la vallée de la Dordogne qui s'étendait à mes pieds à perte de vue. Bien avant les gens du village je voyais pointer le soleil. Je m'éclairais au moyen d'une lampe à carbure, reçue de ma famille,

et lavais le linge dans l'eau descendue des rochers géants, recueillie au jour de pluie, comme une manne du ciel, dans des marmites disposées de-ci de-là.
J'avais encore un lit bas, une petite table, un fauteuil d'osier, deux ou trois casseroles, une bassine et un broc, empruntés à un villageois. Je disposais également d'une hache pour débiter les blocs de bois que me livrait la scierie. La voiture ne pouvant pas monter bien haut à cause de l'étroitesse et de la déclivité du chemin, je montais sur mon dos, sac après sac. Grâce à l'aide des gamins du village qui vinrent m'aider munis de grands paniers, je pus transvider plusieurs tombereaux de bois par un petit sentier de chèvre.



Dessin de Mlle Vacher.

Le soir venu, la « solitaire » tremblait à l'approche des souris visitant régulièrement ma provision de châtaignes et autres noix et panouilles de maïs qu'elles faisaient rouler sous le lit. La peur était bien plus grande quand j'entendais rouler la nuit les camions de maquisards poursuivant les Allemands, ou pourchassés impitoyablement, c'était l'époque d'Oradour-sur-Glane, de Rouffignac. Les explosions des trains et lignes de chemin de fer se répercutaient dans mon rocher. Ma santé s'était dangereusement altérée. Je ne pesais plus que 49 kilos. La Résistance s'organisait. Les hommes prenaient le Maquis. De bouche-à-bouche se racontaient des histoires de fusillés, de déportations, d'arrestations.
Ainsi passèrent les mois, les années (deux ans en tout – 1943 – 1945) pendant que notre maison de Cempuis occupée successivement par l'armée française, la troupe allemande, les réfugiés, se délabrait, se vidait de ses biens…
Pour moi, chaque jour à 8 h 30, je quittais ma demeure d'ermite, pour n'y revenir qu'au jour finissant. Je prenais mes repas en compagnie de mes collègues, Jeanne et Roland Martreux, instituteurs devenus assistants sociaux. Nous essayions de tenir le coup, faisant bloc tous les trois, dévoués à nos enfants. Notre vie était rude à laquelle rien ne m'avait préparée, ni ma jeunesse parisienne, ni les six années d'enseignante à Cempuis.
Alors qu'à l'arrivée nos élèves s'étaient sentis perdus, dispersés dans des familles aux coutumes loin des nôtres, ils se sont peu à peu adaptés à cette vie familiale en pleine nature. Je n'oublierai jamais la carriole arrivant du fin fond des lieux dits « Les Ecarts », hameaux hauts perchés de Tursac, attelée au plus beau cheval, bichonné pour la circonstance, carriole sonnant de tous ses grelots, bourrée de nos filles en costume de premières communiantes, couronnes de fleurs perchées sur le haut de la tête, d'une blancheur éclatante. Nos filles arrivaient ainsi parées par leurs logeurs de la campagne, heureux et fiers de la cérémonie. Au moment du retour vers l'O.P., nous avons assisté à des séparations déchirantes ; et je connais des Cempuisiennes et Cempuisiens qui sont retournés au « pays adopté », s'y sont mariés et ont fait souche dans cette région où le temps compte pour peu et où le soleil brille longtemps.

Jenny Vacher

Daniel Renaudin, élève à l'O.P., sorti en 1948.

En cette fin de matinée j'ai la bonne surprise de trouver dans ma boîte à lettres « Le Cempuisien ».
Toutes affaires cessantes j'en entame la lecture en commençant par la rubrique « dans la famille Cempuisienne » où cette fois-ci il y a plus de mauvaises nouvelles que de bonnes.
Ma lecture est interrompue par la sonnerie du téléphone, c'est mon ami Renée Creusot ancienne élève de l'O.P., qui, bien excitée me demande si j'ai lu l'article politique dans le Cempuisien.
À la lecture longue et fastidieuse de cet article intitulé "Le génie européen" j'ai été passablement surpris et même choqué. Je ne comprends pas la raison qui a poussé Daniel Reinier à nous infliger cette prose. Peut-être suis-je trop inculte pour comprendre de tels sujets, je n'ai pour seul diplôme que le certificat d'études.
Pour ma part, j'estime que chacun a la liberté d'opinion politique ou religieuse qu'il veut. Je considère que de telles prises de position n'ont pas leur place dans notre journal qui est un trait de liaison entre Cempuisiens et Cempuisiennes qui préféreraient des nouvelles de leurs copains d'antan.
Je pense que beaucoup d'entre nous auront eu la même réaction et que nous aurions été plus intéressés de savoir comment réagissent les plus jeunes pensionnaires, derniers sortis de l'O.P., qu'elles ont été leurs problèmes à la fermeture de notre établissement. Ont-ils gardé des contacts entre eux après plusieurs années vécues en commun ? Que sont-ils devenus et combien ont rejoint l'association ? Je sais bien que plus de 20 ans se sont passé mais ils pourraient prendre la plume pour donner leur avis.

Chers amis du comité.
J'espère que ce petit mot ne vous scandalisera pas trop, mais je me suis senti obligé de crier ma réprobation à cet article qui aurait plus sa place dans une revue politique que dans notre bulletin.
Mes amitiés à tous et félicitations pour votre travail.

Juin 2008

❁❁❁❁

Le 30 juin, Guy Hachour insérait sur le site Internet et transmettait aux Cempuisiens par email le message suivant :

Veuillez trouver ci-dessous le message que me demande de vous adresser le Comité par la voix de Roland Léonard :

« Le Comite apporte la rectification suivante :

L'article intitulé "LE GÉNIE EUROPÉEN" paru en pages 8 à 14 du bulletin nº 205 a été proposé par Daniel Reignier et lui est attribué à tort. L'auteur en est Luc Ferry. »

EXPLOSION À NOISY LE SEC

Samedi 22 décembre 2007

Les Miraculés de la Rue GAY-LUSSAC

Roger Grappey élève à l'O.P. de 1942 à 1952 - d'après un récit de Serge Masse

Après avoir accompagné ma femme Nicole à son travail, je me suis allongé comme à l'habitude. À 8 h 30 retentit la sonnerie de mon portable, c'est Nicole qui me fait un petit coucou.

Viens le moment où je me lève. Une forte odeur de gaz dans l'appartement, je me précipite à la fenêtre et je vois un ouvrier courant dans tous les sens. Une sirène hurle dans la cité. L'ouvrier vient de percer une conduite principale de gaz.

J'ai demandé à mes deux enfants de se lever et de faire vite, car cela sentait de plus en plus le gaz, il fallait évacuer. Quelques secondes plus tard, on frappait à la porte.

- « Dépêchez-vous il faut sortir du bâtiment »

Avec précipitation, nous sommes descendus sur la pelouse. Une voisine habitant dans une tour nous a invités à venir prendre un café, j'ai accepté, ce samedi il faisait - 4°.

Nous étions sur le balcon de notre voisin et à 9 h 45 nous avons vu le toit de l'immeuble se soulever et tomber dans un fracas, puis la deuxième explosion, le feu et une 3ème explosion. Cinq personnes furent blessées parmi les pompiers et la police. Quant à nous plus d'appartement.

Heureusement que les services de police ont pût évacuer tout le monde, en plus des logements il y aurait eu des blessés et malheureusement des pertes humaines.

Maintenant, nous avons été relogés à Rosny-sous-Bois 10 rue du Rhin, à côté de chez Christiane la sœur de ma femme.

Voici le récit des rescapés de la Rue Gay Lussac.

Jean Reichmann promotion 1938

Décembre 1964

Argot Cempuisien

Sacré Jean-Jacques Barbier ! Le vif-argent Cempuisien. Quel dynamisme !

Je t'ai trouvé « raid bath » et c'est en souriant que j'ai « bouffé » ton article, je te demande, à toi qui as été chef de table, « du rab ».

Pour le « fromegi » ou le « chiston », je n'aimais pas tellement ça, je préférais le « chocosse » ou la « confite », je me « bégalais » mieux. De temps en temps un petit extra de « trognon » n'était pas négligeable !

... Et ces réveillons préparés pendant trois mois, pour Noël ; ces boîtes de fer-blanc dans lequel nous faisions fondre sur le « calo » du chocolat avec des amandes. Comme il était bon ce « chocosse ».

J'étais assez gourmand à l'époque. Les fraises du jardin étaient bien tentantes, si tentantes même que je me sentis un jour, à un « quatre heures », l'envie irrésistible de leur rendre une petite visite. Mais pour y aller, quelle « trouille ». Je tremblais sur mes « quilles ». Le court chemin me parut interminable. Quelle ----- (NDR, illisible). J'avais chaud moralement autant que physiquement. J'y suis pourtant parvenu tout en guettant le maître jardinier Monsieur Petit. Mais quelle réussite, comme elles étaient délicieuses ces fraises tant convoitées, quel parfum !

Tout à ma gourmandise, je relâchai mon guet… Pan ! Pan ! Pan ! Sur les fesses. Bon sang ! Quel saut, quelle pointe de vitesse…

Très discrètement je revins à la « récré », les lèvres rouges et parfumées. Je n'ai plus recommencé, j'avais eu trop les « foies ».

J'aime toujours les fraises, mais je n'en ai jamais goûté d'aussi bonnes que ce jour-là !

Vocabulaire :

Raid bath	Très bien
Bouffé	Dévoré
Rab	Supplément
Fromegi – chiston	Fromage
Chocosse	Chocolat
Confite	Confiture
Calo	Calorifère – radiateur
Quatre heures	Heure du goûter
Bégaler	Régaler
Quilles	Jambes – filles
Récré	Récréation
Avoir les foies	Avoir peur

Un destin détourné.

Guy Hachour – élève à l’O.P. de 1955 à 1963.

Lorsque je suis allé aux archives de Paris consulter mon dossier, il s’est produit un petit incident dont j’ai envie de vous parler.
La veille de mon passage j’avais téléphoné afin de savoir si mon dossier avait bien été rapatrié de Villemoison.
Formalités faciles et rapides. À l’étage supérieur on me donne la caisse contenant mon dossier.
Il se trouve au milieu d’une cinquantaine d’autres.
Impossible de l’en extirper tant les dossiers sont compacts.
Je suis contraint d’en retirer 5 ou 6 à la fois tant ils sont serrés.
J’ôte mon dossier et m’apprête à remettre les autres en place lorsqu’un document s’échappe de l’un d’entre eux.
Il s’agit d’une carte postale représentant un paysage montagneux.
Je la ramasse. Mais dans quel dossier la remettre ?
Obligé de la lire !
Elle était adressée à une jeune fille de l’O.P., appelons la Mlle Léa (j’ai ensuite recherché son année de naissance à partir des documents que je possède).
En substance il était écrit ceci :

« Ma chère Léa. Te souviens-tu de ces belles journées passées ensemble cet été à Gourette ? Nous y avons vécu de beaux instants de bonheur. J’espère que tu me répondras. Je pense à toi tendrement. André. »

Léa, André et Gourette sont des noms imaginés pour la circonstance.
Banal me direz-vous ? C’est aussi ce que je me suis immédiatement dit.
Et puis au bout de cinq secondes « Mais que fait cette carte dans un dossier ? Pourquoi n’a-t-elle pas été remise à sa destinataire ? »
Comme vous, j’ai vite compris et en suis resté pantois !
La censure ! L’horrible ogresse qui dévore ce qui lui déplaît, avait fait son œuvre – sa “mauvaise œuvre” pourrais-je dire.
À l’O.P. tous nos courriers étaient ouverts et remis, ou non, après avoir été lus – oui, rappelez-le-vous. Par qui ? Qui pouvait accepter d’assumer une tâche aussi dégueulasse ? Les courriers expédiés devaient être soumis à la même indiscrétion.
Toujours est-il que cette idylle naissante d’adolescents a été brisée (brisée dans son sens le plus brutal) par un… j’ai du mal à trouver un nom assez fort pour qualifier l’abjection du personnage, alors disons « individu » dans son acceptation la plus péjorative, donc, idylle brisée par un triste individu.
Mettons-nous un instant à la place de Léa et André.
Sans réponse André pense que Léa l’a oublié.
Sans nouvelles d’André, Léa pense que celui-ci n’éprouvait pas pour elle les beaux sentiments qu’elle lui prêtait.
Quel aurait été leur destin si ce bonheur naissant ne leur avait été volé ?
L’un et l’autre ont dû se ronger le cœur après que le temps de leurs amours se fut arrêté bien malgré eux ce jour-là, simplement parce que d’autres en avaient décidé ainsi.
Eux que physiquement la vie séparait, ont été séparés à tout jamais par les hommes. Quelle injustice !
J’ai senti monter la rage ; j’en pleurerais tellement cette carte, anodine en soit, est lourde de significations sur ce que fut notre passage à l’O.P.
Je me suis ensuite discrètement renseigné. Léa n’était pas adhérente de l’Association, personne ne sait ce qu’elle est devenue, ce que fut sa vie après l’O.P. Un ancien m’a dit l’avoir rencontrée, une fois, lors d’un bal organisé par l’Association. Elle avait alors une trentaine d’années et n’était pas mariée.
Ce modeste papier pour attirer votre attention sur cet aspect si peu traité dans nos colonnes « l’absence de considération pour l’enfant, le manque de respect pour son intimité à l’O.P. ».

Quelle est la couleur de mon chapeau ?

Trois personnes et cinq chapeaux (trois noirs et deux blancs) sont dans une pièce.

On éteint la lumière, chacun des personnages met un chapeau et on cache les deux restants.

On rallume.

Appelons les personnages : 1 - 2 et 3, le troisième étant aveugle.

À la question : « pouvez-vous dire quelle est la couleur de votre chapeau ? » :

Le personnage 1 répond « Non »

Le personnage 2 répond « Non »

Le personnage 3 (aveugle) répond « Oui »

Quelle est la couleur de son chapeau ?

Et pourquoi peut-il être aussi affirmatif ?

Si le personnage 1 voyait deux chapeaux blancs il répondrait « Oui je porte un chapeau noir »
Il voit donc ou deux chapeaux noirs ou un blanc et un noir.

Si le personnage 2 voyait un chapeau blanc sur le personnage 3 il en déduirait que lui-même porte un chapeau noir. Comme il répond « Non » il voit nécessairement un chapeau noir sur le personnage 3

Le personnage 3 (aveugle) peut donc répondre « Oui je porte un chapeau noir ».

Faites un schéma, vous verrez comme c'est simple.

ꕥꕥꕥ ꕥꕥꕥ

Entendu à la sortie de l'Opéra de Paris après la représentation de « Don Giovanni » dans une version un poil moderne. Un homme d'environ 75 ans dit à un jeune homme d'une vingtaine d'années :

« *Quoi, à votre âge, vous osez dire que vous n'avez pas aimé ? Vous n'êtes qu'un vieux con* »!!!!!

ꕥꕥꕥ ꕥꕥꕥ

« …Le bonheur est une vieille femme qui boîte sur du verglas.
Le bonheur est un chien qui traverse une quatre voies.
Et j'essaie de m'en souvenir à chacun de mes pas… »

Cali

ꕥꕥꕥ ꕥꕥꕥ

Ce matin, alors que ma fille, en vacances, dormait, je suis allé faire les courses.
Pendant qu'elle remplissait son Ipod de musik, j'ai préparé le repas.
Alors qu'elle testait, toujours sur son Ipod, ses musiques, j'ai mis la table.
Je lui ai dit que lorsqu'elle aurait terminé elle pourrait venir dîner.
J'ai débarrassé la table alors qu'elle envoyait un ''texto''.
Dans la foulée j'ai fait la vaisselle alors qu'elle lisait la réponse au dit ''texto''.
Je suis ensuite allé fumer une cigarette, quand, enfin, elle essuyait la vaisselle.
C'est alors qu'elle me dit : « *Hé Pa. Y'a la vaisselle à essuyer* »
« *Oui ma fille, si tôt que j'aurai terminé ma cigarette* » ai-je répondu !

« Élève tes enfants et tu sauras combien tu dois à tes parents » - proverbe arabe.

Redoublement

Guy Hachour – élève à l'O.P. de 1955 à 1963.

Le document de Jacques Bard, que vous pourrez lire plus loin, comporte un paragraphe que je désire développer car il m'a interpellé. Le voici :

« Le lendemain (le jeudi) nous sommes allés en classe, le matin, comme tout le monde !
Pour une raison que j'ignore encore, on m'a fait redoubler le CE2 alors que mon année précédente était très bonne. »

Je me suis dit : « tiens, curieux que l'on fasse redoubler un bon élève à l'O.P. »

Par curiosité – mais un "truc" me titillait, car durant les cinq années où nous avons conjointement été présents à l'O.P., Jacques et moi avons été dans les mêmes classes - j'ai cherché la date de naissance de Jacques. Il est né le 21 mars 1949, quatre mois avant moi qui suis du 30 juillet 1949. « Étrange » me suis-je dit ! Et j'ai compté. Arrivé en septembre 1955 à l'O.P., je suis allé au C.P., voici la suite théorique :

Âge	Rentrée scolaire	Classe	Fin d'année scolaire	Âge	
6 ans	Septembre 1955	CP	Juin 1956	7 ans	
7 ans	Septembre 1956	CE1	Juin 1957	8 ans	
8 ans	Septembre 1957	CE2	Juin 1958	9 ans	
9 ans	Septembre 1958	CM1	Juin 1959	10 ans	
10 ans	Septembre 1959	CM2	Juin 1960	11 ans	
11 ans	Septembre 1960	FE1	Juin 1961	12 ans	
12 ans	Septembre 1961	FE2	Juin 1962	13 ans	

Je me suis rapidement rendu compte que quelque chose clochait.

Jacques, moi et d'autres avons passé le C.E.P. à la fin du F.E.2 en 1963 ! Mais qu'est devenue l'année manquante ? Aurais-je redoublé moi aussi ? Je ne m'en souviens pas, d'autant que sans prétendre à être lauréat d'un prix Nobel, j'étais largement bon (Oh ! merci à ceux que j'ai entendus dire « Tu l'es toujours »). Curieux de nature, j'ai demandé à quelques connaissances Cempuisiennes quel avait été leur parcours. Eh bien, il n'a jamais été simple de le déterminer précisément.

Voulant tirer l'affaire au clair, j'ai recherché les dates de naissances des élèves de F.E.2 ayant passé, comme moi, le C.E.P. en 1963. Je me suis souvenu de 23 noms, j'ai retrouvé 22 dates de naissance, les voici :

Juillet	Daniel	avril 1946	1946
Crass	Pierre	janvier 1948	1948
Janin	Alain	février 1948	1948
Kitsaïs	Claudine	septembre 1948	1948
Bricquet	Jean Paul	septembre 1948	1948
Mockel	Françoise	février 1949	1949
Mesloub	Marie Hélène	février 1949	1949
Bard	Jacques	mars 1949	1949
Corbier	Danielle	avril 1949	1949
Foret	Francis	mai 1949	1949
Borodine	Renée	juin 1949	1949
Jarkoff	Serge	juin 1949	1949
Hachour	Guy	juillet 1949	1949
Gachet	Jean Claude	août 1949	1949
Parisot	Nicole	août 1949	1949
Girard	Jean Claude	octobre 1949	1949
Kuti	Christian	octobre 1949	1949
Tremel	Martine	novembre 1949	1949
Laubert	Serge	décembre 1949	1949
Grouet	Marc	décembre 1949	1949
Ploquin	Pierre	juin 1950	1950
Rabeau	Martine	juillet 1950	1950

Vous remarquerez qu'en juin 1963 : peu ou prou,

1 élève avait 17 ans
4 élèves avaient 15 ans
15 élèves avaient 14 ans
2 élèves avaient 13 ans

Cela signifierait-il qu'en 1963, 91 % des élèves du FE2 étaient en retard scolaire ? Je suis persuadé que Francis Foret, Jean-Claude Gachet, Jean-Claude Girard, Martine Tremel, Marc Grouet et quelques autres ne seraient pas de cet avis.

À l'époque la scolarité était obligatoire jusqu'à quatorze ans mais, Martine Rabeau et Pierre Ploquin le démontrent, rien n'interdisait à priori de passer le certif à 13 ans ! La suite est peut-être plus significative ; à 14 ans nous rentrions au C.C.1 ce qui nous faisait sortir du C.C.3 et de l'O.P. à 17 ans. Nous faire « sortir » à 16 ans n'était sans doute pas « jouable » pour « l'administration ». Alors, puisqu'il faut émettre des hypothèses, j'en émettrai une : tous les élèves – mais pas tous curieusement – redoublaient afin de les amener au certif à 14 ans et à la sortie de l'O.P. à 17 ans, au plus tôt. Mais quelle classe redoublions-nous ? Jacques avance une piste ; le C.E.2. Nous avions alors théoriquement 9 ans. Qui, à 9 ans et à l'O.P., pouvait véritablement se soucier de sa scolarité, ignares que nous étions ! Prenait-on l'avis des parents ? Vraisemblablement oui, car quelques élèves parviennent au certif à 13 ans, voire à sortir du C.C.3 à 16 ! C'est le cas de Gérard Weber, né en juillet 1945, il est sorti de l'O.P. en 1961 à… 16 ans !

L'affaire n'est pas dramatique, 16 ans, 17 ans, qu'importe ; ce qui me gêne c'est la "liberté" prise avec « nos vies », notre « destin », jamais l'O.P. au travers de son administration, globalement et à de rares exceptions près, n'a pris en considération notre avis, notre sensibilité. Mêmes ignares nous aurions pu être sollicités. Et si quelques-uns d'entre nous avaient pu, par un heureux hasard, recouvrer la voie normale des études, cette année lui aurait manqué. Et pour vous, comment cela s'est-il passé ?

Galerie photo

Guy Hachour – élève à l'O.P. de 1955 à 1963.

Allez, passons à un sujet plus léger. Les photos sur Internet. Nos photos.

Il y en a à présent 3556. Elles se décomposent ainsi :

Photo de Cempuis	- 1181
Photos de Mers-les-Bains	- 824
Photos contemporaines	- 859
Photos d'albums personnels	- 535
Divers	- 66

Depuis la création de la galerie photo, en novembre 2007, près de 100 000 clichés ont été ouverts. Quelques Cempuisiens reprennent "timidement" contact, participent à l'animation de la galerie au travers de commentaires, d'avis… la partie est parfois rude avec les filles !

Voici les modalités d'insertion de photos si d'aventure vous souhaitiez participer activement.

A) Dans l'un des trois albums communs ouverts à l'insertion pour tous :

1 – **« Annonces »**, réservé comme son nom l'indique aux annonces.

2 – **« Libre expression »**, réservé, même si personne n'utilise cette possibilité, à des sujets de discussion divers ayant pour thème l'O.P.

3 – **« Fourre-tout »**, photo et fichiers divers unitaires.

B) Dans un ou des albums personnels

1 - Tu t'inscris sur le site, j'ouvre ton compte et tu crées un **album dans ta galerie personnelle**, seuls y ont accès les membres inscrits et identifiés sur ce site - actuellement 4 ou 5 Cempuisiens/nnes ; ça ne présente que peu d'intérêt mais ça existe.

2 - Tu me transmets les fichiers à l'adresse e-mail figurant en haut de chaque page de ce site et je me charge de les insérer dans un **album à ton nom**, les photos seront visibles par tous.

Si tu choisis de me les transmettre par fichier je te recommande de me contacter auparavant, car il existe des procédures assez simples - que tu connais peut-être - pour l'envoi de plusieurs fichiers en un seul, même s'il est volumineux, en deux mots : Zip et Free.

Il existe une troisième possibilité, je crée un album à ton nom, je "l'ouvre" le temps que tu télécharges tes clichés, je le "ferme" lorsque tu as terminé ; inconvénient, il est ouvert à toi mais aussi à tout le monde durant un moment.

Un mode d'emploi détaillé – mais pas trop – est disponible sur demande en format Word ou autre…

En 2003, nous expliquions dans un bulletin la procédure à suivre pour accéder à son dossier aux archives de Paris.
Cinq années plus tard, quelques nouveaux sociétaires ignorent probablement cette possibilité ou la procédure ; je vous la rappelle :

Archives de Paris.
18, Boulevard Sérurier, 75019 PARIS,   Métro : Porte des Lilas
Tél. : 01.53.72.41.23   Fax : 01.53.72.41.34
e-mail : dac.archives@mairie-paris.fr

Heures d'ouverture :
Lundi : 13h30 à 17h30
Mardi à Vendredi : 09h30 à 17h30
Samedi : 09h30 à 17h00

Tous les dossiers des élèves de CEMPUIS sont archivés à Villemoisson-sur-Orge, de **1874 à 1983** (il y a 78 caisses, les dossiers sont classés par ordre alphabétique).
Cempuis porte la référence : 1335W, il vous faudra en outre indiquer le **nº de caisse** contenant votre dossier. Le nº de caisse est figure sur le DVD « Archives de l'O.P. », ici :
L Archives de Paris et registres\Archives de Paris\Nº caisse\Nº de caisse.xls
il peut aussi vous être communiqué par Danièle Gareau ou Guy Hachour. Attention, quelques élèves ne sont pas repris dans le registre, nous ignorons ce qu'il est advenu de leur dossier.

Pour consulter votre dossier personnel aux archives de Paris, vous devez :
Soit écrire au Conservateur des Archives (adresse ci-dessus), afin de faire venir votre dossier de Villemoisson.
Soit vous rendre directement aux archives, une carte de lecteur pour sera attribuée gratuitement à l'accueil. Au 1er étage, vous pouvez commander votre dossier auprès du personnel d'accueil. Sur ordinateur**,** vous fixez une date, à laquelle vous souhaitez consulter votre dossier ; votre dossier arrivera aux archives de Paris pour une dizaine de jours et sera renvoyé ensuite à Villemoisson.

Il semble évident qu'un courrier est préférable !

Type de lettre (ou fax) à écrire :
Nom, Prénom
Adresse

Monsieur le Conservateur des Archives de Paris.

Ancien élève de l'Institut Gabriel Prévost à Cempuis, je souhaite consulter mon dossier qui se trouve à Villemoison référence : **Institution Gabriel Prévost Cempuis, 1335 W, caisse nº -- .**
Je vous sais gré de bien vouloir faire parvenir ce dossier aux archives de Paris Bd Sérurier, où je passerai le consulter le : ---------------------.

En vous en remerciant, je vous prie de croire, Monsieur le Conservateur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Nota : 3 ou 4 jours sont nécessaires, après réception de votre lettre, pour l'envoi des dossiers de Villemoisson à Paris. Il est préférable de se renseigner par téléphone, afin de savoir si votre dossier est bien arrivé à Paris.

Pour ceux qui habitent trop loin ou qui ne peuvent se déplacer (il paraît préférable dans ce dernier cas de fournir un justificatif !).
Écrire une lettre au Conservateur des Archives de Paris, en demandant des photocopies de votre dossier, (réf. Cempuis, 1335 W, caisse Nº --) en ajoutant **une photocopie de votre carte d'identité.** Un devis vous sera envoyé (frais de photocopie et d'envoi).

Hélas, bien peu d'anciens ayant consulté leur dossier nous ont fait part de leur expérience, bonne ou mauvaise, des conclusions ou conséquences de leur démarche, le Cempuisien est ainsi, laconique, voire, aphone.

Guy Hachour

Association des Anciens Élèves
de l'Institution Gabriel Prévost
60, rue René Binet
75018 – PARIS

Internet : www.cempuisien.com
E-mail : contact@cempuisien.com
Galerie photo : http://cempuisien.free.fr/index.php



Compte-rendu de la réunion du 19 octobre 2008.

Sont présents :

Gérard Arnoldy	Viviane Barberi (Triquet)	Monique Bernard
Mireille Bertin	Nicole Blouin	Gisèle Bonin (Shih Yen Sheng)
Jean Compérot	Ange Filoreau	Alain Fourrier
René Fressinet	Danièle Gareau	Roger Grappey
Guy Hachour	Noëlle Hérard (Vaukaire)	Roland Léonard
Maryvonne Plichon (Le Galle)	Thierry Ruello	Jean Saïdi
Monique Tao (Gareau)	Bernard Triquet.	

Soit 20 sociétaires ou anciens Cempuisiens auxquels il conviendrait de rajouter huit accompagnatrices.

Quelques Sociétaires nous ont avisés qu'ils ne pourraient venir soit parce qu'ils demeurent loin de Paris soit parce qu'ils sont âgés, souffrants ou encore indisponibles. Tous sont bien sûr excusés

La séance débute à 15 h.

Roland Léonard nous rappelle brièvement l'objet de cette rencontre :
- Depuis plusieurs mois, nous demandons que des candidats, anciens Cempuisiennes et Cempuisiens, se fassent connaître en vue de participer aux travaux du Comité de l'Association. Comme aucun candidat ne s'est présenté, le Comité de l'Association, tel qu'il a été élu lors de l'Assemblée Générale 2008, a décidé de ne pas se représenter lors de l'AG 2009.

Roland Léonard propose, en l'absence de candidature, de créer une amicale qui pourrait voir le jour dès à présent.
Seule **Viviane Barberi (Triquet)** se propose spontanément pour faire partie de l'équipe animatrice de cette amicale. Subodorant qu'il n'y aurait pas pléthore de candidats, **Roland Léonard** avait interrogé le Comité afin de savoir si, pour une période d'un an, quelques-uns de ses membres accepteraient de rallier l'équipe animatrice de cette amicale.
Outre **Viviane Barberi (Triquet)**, seraient dans l'immédiat volontaires : **Ange Filoreau**, **René Fressinet**, **Danièle Gareau**, **Roger Grappey**, **Guy Hachour**, **Roland Léonard**, **Jean Saïdi**.
À quelques exceptions près il s'agit des mêmes sociétaires. **Roland Léonard** souligne qu'il ne peut s'agir – tout au moins pour lui et **Jean Saïdi** – que d'une année encore.
Le Comité proposera donc à l'Assemblée Générale du 18 janvier 2009 de mettre l'Association en sommeil afin que d'éventuels « repreneurs » puissent, ultérieurement, la réactiver sans trop de difficultés.
Gérard Arnoldy pense qu'il s'agit de « reculer pour mieux sauter. »
Ange Filoreau propose que nous ne soyons plus qu'un « site » plus une modeste parution papier.

Maryvonne Plichon (Le Galle) regrette de ne pouvoir apporter sa participation en raison de son éloignement géographique.
Nicole Blouin suggère une organisation en binôme : un ancien membre du Comité avec un nouvel arrivant. C'est bien ainsi, ou presque que se sont organisées les responsabilités jusqu'à présent, la difficulté étant aujourd'hui l'absence de nouveaux volontaires !
Roland Léonard nous explique qu'une amicale a bien moins de contraintes administratives qu'une association.
Gérard Arnoldy nous informe qu'une amicale a l'obligation de produire un bilan financier, cependant moins exigeant en terme de présentation nous précise **Danièle Gareau**.
Des montants contributifs d'adhésion pour faire partie de cette amicale sont avancés ; la participation se situera probablement entre dix et vingt euros.
Jean Compérot suggère qu'en cas de publication d'un bulletin, si modeste soit-il, celui-ci ne soit adressé qu'aux seuls cotisants. **Danièle Gareau** précise qu'elle envoie actuellement 160 bulletins dont 130 aux sociétaires payants.

Quel sera le nom de cette amicale ?
Diverses propositions sont émises : **Viviane Barberi (Triquet)** met l'accent sur la nécessité d'intégrer le nom de Cempuis dans l'appellation et **Maryvonne Plichon (Le Galle)** le terme O.P. **Danièle Gareau** souhaiterait que le sigle actuel soit conservé (A.A.E.I.D.G.P.), en remplaçant juste Association par Amicale ; elle craint en effet des erreurs dans l'inscription de l'ordre sur les chèques si nous modifions le sigle. Il appartiendra aux animateurs de l'Amicale de choisir en fonction des propositions, des suggestions et bien entendu des contraintes historiques et actuelles.

Roland Léonard clôt la réunion à 16 h.

N.B. J'ai, dans ce compte rendu, volontairement occulté les petites prises de bec et autres calembredaines dont les Cempuisiens – dont je suis – sont quelquefois friands.

Guy Hachour 20 octobre 2008

Concernant l'appellation de cette amicale, je verrais bien « ACOP » soit Amicale des Cempuisiens de l'Orphelinat Prévost ; ainsi seraient conservées les trois notions essentielles : Cempuis – Orphelinat – Prévost.
On peut bien sûr compliquer à l'envi :

Amicale des anciens élèves Cempuisiens de l'orphelinat Prévost	>> AAECOP
Amicale des anciens élèves de l'institution Gabriel Prévost	>> AAEIGP
Amicale des anciens Cempuisiens de l'orphelinat Prévost	>> AACOP
Amicale des anciens élèves Cempuisiens de l'institution Gabriel Prévost	>> AAECIGP
Amicale des anciens élèves de l'institution Gabriel Prévost	>> AAEIGP
Amicale des anciens élèves de l'institution Gabriel Prévost de Cempuis	>> AAEIGPC

On peut aussi rajouter la notion de « départementale », changer l'ordre… Dix mille appellations seraient ainsi possibles, posons-nous la question : « qu'est-ce qui est essentiel ? » :
Amicale on n'y échappera pas. **Prévost (ou Gabriel Prévost au choix)**, indispensable.
Sont accessoires mais importants : Anciens – Orphelinat – Cempuis.

L'Assemblée générale aura lieu le dimanche 18 janvier 2009.

Préalablement à cette réunion, j'avais envoyé le 14 octobre 2008 ce message à soixante-quinze sociétaires ou Cempuisiens :

Chers Cempuisiens et Amis de ceux-ci.

Dimanche prochain se déroulera le repas d'automne.
Comme l'annonçait la circulaire du 7 juillet 2008, à 15 h, à l'issue de ce repas, une réunion se tiendra pour rassembler les différentes réflexions qui nous seront parvenues concernant l'avenir de l'Association des Anciens de l'O.P.
Vingt-huit personnes sont inscrites, parmi elles sans doute une vingtaine d'anciens Cempuisiens.
J'ai envoyé par Email la circulaire du 7 juillet à 72 contacts Cempuisiens. Je n'ai eu AUCUN retour en terme de : réflexion, proposition, idée.
Danièle Gareau (au téléphone hier) auprès de laquelle se font les inscriptions, ne semble pas crouler sous les suggestions.
C'est à croire que l'avenir de l'Association n'intéresse plus grand monde, si c'est le cas et je le crains, il faudra supporter la responsabilité de nos actes ou plutôt de nos "non-actes".
Vous disposez encore de quelques jours pour me faire parvenir vos remarques, suggestions, idées, réflexions... je pourrais le cas échéant me faire l'interprète ou plus exactement le "porte-parole" de ceux parmi vous qui ont encore quelque chose à dire.
Je sais, j'ai l'air de vous chapitrer, je ne m'en excuse pas car c'est le cas.

Ce message est un message privé et personnel, je n'ai pas demandé l'avis du Comité mais je subodore qu'il eût été d'accord avec mes propos.

Amicalement Guy Hachour

Quelques réponses me sont parvenues, il me semble intéressant de les partager avec vous, les voici :

Le 15 octobre de Jacques Bard.
Cher Cempuisien.
Tu me demandes l'impossible : une réflexion, une idée, une voire des suggestions ! Or, demander l'impossible à des gens (bons d'Auvergne) comme moi est par définition "impossible"... Sérieusement, malgré toute ma bonne volonté, je ne me sens pas impliqué dans la gestion à venir de l'Association étant actuellement "le cul entre deux chaises" tant par mon lieu de vie que par ma situation générale. Crois-moi, c'est avec plaisir que j'aurai participé aux différentes activités MAIS, quand je m'engage dans une action quelle qu'elle soit, je la mène au bout et je ne suis pas, actuellement, disponible pour le faire. Que l'Association se transforme en Amicale ne me parait pas être grave en soi. Une Assoce, ça naît, ça vit et ça meurt logiquement, comme toute action réfléchie... Le non-renouvellement des effectifs, tu le sais bien, est dû à la dispersion des Cempuisiens autant qu'à l'arrêt de l'I.D.G.P. La dispersion vient souvent du fait que, n'ayant pas de racines hors de l'O.P., les "sortis" se sont adaptés aux offres auxquelles ils ont été confrontés, ont choisi celle(s) qui leur semblai(en)t la(es) meilleure(s) et se sont installés dedans (sic). Si nous avions passé notre enfance dans un quartier où qu'il fût, il aurait probablement eu une tout autre influence sur nous. Dans notre cas, seules notre "libération" puis notre volonté d'entreprendre (et quelques opportunités quand même) nous ont donné le choix de notre lieu de vie, de nos connaissances sans racine, sans passé commun avec notre nouvel environnement. Je comprends ta tristesse, toi qui t'es investi et qui as fourni un "max de boulot" pour l'Assoce, mais des gens comme moi (spectateurs, profiteurs...) apprécient, peut-être plus que tu ne le peux l'imaginer, le boulot effectué par les différentes équipes en place pour gérer la continuité de nos souvenirs et quelquefois les embellir. Alors, ne sois pas triste ! Oui, c'est probablement la mort de l'Assoce mais elle va repartir autrement et continuera encore, sous une autre forme juridique, à nous rappeler notre jeunesse et tant de souvenirs qu'on a souvent voulu oublier avant de nous rendre compte qu'on ne peut pas ignorer ce qu'on a été, ce qu'on a vécu...

Bonne journée et à plus, jac.

Le 15 octobre de Gilles Abdelmoumeni.
Guy,
Effectivement je fais partie des mauvais élèves qui n'ont pas répondu ni daigné donner un avis concernant l'éventuel changement de statut de l'Association.
J'en suis désolé !
Cependant j'ai quelques interrogations à te soumettre sur le passage en Amicale de l'Association :
Celle-ci continuera-t-elle à percevoir des subventions pour aider les Cempuisiennes ou Cempuisiens qui le demanderaient ?

Si non ! Ne peut-on pas continuer l'Association avec un bureau même réduit en attendant que de nouvelles personnes deviennent des membres du bureau ?
Il va de soit qu'il faudra aussi réduire les tâches et faire des choix dans les priorités de fonctionnement.
J'ai bien conscience de tout le travail qui a été effectué jusqu'à aujourd'hui par les anciens et nouveaux membres du bureau pour maintenir une dynamique.
Étant moi-même responsable dans une association je mesure très bien l'énergie qu'il faut souvent déployer pour faire bouger les sociétaires.
Mais n'est-ce pas aussi pour celles-ci que l'on continue, même quand le découragement est très présent dans notre esprit ?
Cependant sachez tout de même que vous avez toute ma confiance quelle que soit la décision prise lors de cette réunion.
Ne pouvant être là, je souhaite à tous les présents à cette réunion un bon débat.

Amitiés, Gilles

Le 14 octobre de Claude Bertrand.

Mon cher Guy. Je serai absent le 19/10, je te prie de bien vouloir m'excuser auprès des anciens. Je pars à Tana le 06/11 et reviens le 24/11 je te ferai un petit reportage photos. Ce serait grave de voir disparaître notre assoc.

Amitiés, Claude Bertrand

Le 14 octobre de Bernard Roussel.

Cher Monsieur,
Je vous prie de m'excuser : je continue de combattre l'adversité. J'émerge d'une délicate intervention suivie de complications. Il est exclu que je sois à la rencontre du 19.10.
J'en suis consterné et je vous prie d'agréer mes regrets et de les partager avec les autres initiateurs du projet de rencontre.
Je veux croire que vous aurez une bonne journée.

Amicalement, Bernard Roussel.

Le 15 octobre de Gérard Weber.

Bonjour Guy,
Je réponds à ton invitation à s'exprimer, même si je n'ai pas grand-chose à dire sur le sujet.
J'ai repris contact avec l'Association par ton intermédiaire en t'écrivant au sujet d'une photo dont la date me paraissait erronée.
J'ai été séduit par ta manière de travailler et par le point de vue un peu décalé que tu adoptais sur certains sujets.
J'ai fait pas mal de bénévolat dans mon existence, et j'ai noté une constante : une association ne vit que tant qu'elle est dirigée par une personne (qui n'est pas forcément la plus en vue) ***compétente*** qui y consacre un ***temps et une énergie déraisonnables***. C'est ce que tu as fait durant un certain nombre d'années.
Je ne te vois pas de remplaçant et la seule chance que possède l'Association de durer encore un peu, c'est que tu en reprennes les rênes. Je ne suis pas sûr que ce soit ton idée, mais je ne vois guère d'autre solution.
L'Association en elle-même n'a peut-être plus vraiment de raison d'être car il n'y a plus, et depuis longtemps, d'élèves sortants.
Le travail que tu as mené restera. Peut-être souhaites-tu continuer à gérer les sites ? L'Amicale peut trouver un sens sur Internet, à condition d'être solidement encadrée et là, c'est encore toi !
Je n'ai pas beaucoup de temps en ce moment, mais je voulais te répondre avant dimanche.
En résumé, je crois qu'il faut se faire à l'idée que l'Association a vécu et qu'il reste une Amicale qui crée un lien entre les anciens par l'intermédiaire de l'écrit. Encore faut-il que ce lien soit pris en main de manière rigoureuse.
Concernant le CD de Cempuis, je suis resté un peu en panne car j'ai eu peu de retours : Seule Gisèle Bonin (Shih Yen Sheng) m'a adressé un mail.

Amitiés et bon dimanche (je passerai la journée, de 9 h à 18 h en répétition avec l'Orchestre d'Harmonie du Rhône).

Gérard.

Il y a quelques années, Marcel Vigneron m'a confié des feuillets qu'il tenait de Mlle Vacher. Il s'agissait de listes de noms de personnel enseignants, de personnel de service, d'élèves. Ces listes n'étant pas exhaustives, leur publication ne m'a pas alors paru utile. Comme ce bulletin est probablement l'un des derniers - le dernier ? - qui paraîtra, la publication des ces listes retrouve, peut-être, sa raison d'être. Je vous les livre tel que je les lis, sans fioritures, sans commentaires.
Je ne suis pas toujours parvenu à décrypter l'écriture, il y aura donc nécessairement des « anomalies ».

Directeurs

Canioni Juste
Contini Roger
Grenouillet Robert
Giovanoni

Surveillants Généraux titulaires

Cibeau Antoine
Cibeau Marie
Leroy Gaston
Leroy Jeanne
Le Dret Marguerite
Carcaly
Gontier Raymond
Gontier Jeanne
Dabat Suzanne
Huet Georges
Maheu
Hospital Pierre
Franco Germaine
Clément Geneviève

Surveillants Généraux suppléants

Houbigand Marc
Clavelier Anne-Marie
Grenouillet (puis Chierasto) Annie

Économes - Régisseurs

Dacquet
Charlemagne
Derouttet
Clément Georges
Masson Edmond
Grandchamp Suzanne
Lamontagne Raymond
Le Noir

Employés aux écritures

Corette
Lesourd (et veilleur de nuit)
Taboga Monique
Taboga
Sailly Danielle
Leroy Carmen

Enseignement général

Denizart Maurice (Math)
Contini Roger (Lettres)
Loiseau René
Desauty Albert
Rieu (CEP)
Lenthéric Henri(CC1)
Loiseau (institutrice)
Barat René (instituteur)
Lenthéric Françoise (CM1 et CM2)
Denizart Charlotte
Contini Alexira
Rieu (institutrice)
Hospital (institutrice CE2)
Calendrier Albert (lettres)
Morteux Roland (lettres)
Morteux Jeanne
Bureau Léna
Bureau René
Berville Roland
Calmy André (Maths CC2 et CC3)
Calmy Gisèle (CE2)
Martin (Maths CC2 et CC3)
Huet Georges
Giovanoni
Hamel Georges
Avram Xavier
Avram Anne
Grenouillet (Mme)
Lascaux (Mme)

Enseignement professionnel

Technique – Économique

Chabrier Jacquemard Marcelle
Vacher Jenny

Couture

Bouté Louise
Boucher
Chapel Madeleine
Dorgans Renée
Oulerich
Pagon

Mécanique

Bouté Jules
Richard
Dubois Pierre
Gouche

Menuiserie

Contan Fernand
Billy Marceau

Cordonnerie

Hodencq
Delaporte Théophile

Peinture

Doublat
Degournay

Jardin

Petit Henri

Éducation physique

Charrière
Devisme
Oulerich

Musique - Fanfare

Roger Albert
Aubertin Marcel
Simon Roger

Dessin

Berry Jean
Cochet Mariane
Andreassian

Médecins

Sabureau
Fus (…. illisible) Robert

Assitantes sociales

Mme Laudren
Mme Guillaume
Mme Martinetti Mizoule Jeanine

Infirmières

Papyon Andrée
Foubert
Gossart
Becquet Huguette
Desailly Thérèse

Maîtres d'internat

Thouy
Botuha
Berville Simone
Guiderdoni (LICENCIE)
Darmanté
Wodocicong
Crédille (Mme)
Givel Maurice
Ferrali Philippe
Houbigand Hervé
Chiérasto Gérard
Contini Michèle
Pacaud Robert
Clavelier Marc
Bertrand Claude
Chapelain Monique

Maîtres d'internat

Bothorel Josette
Foret Francis
Franceschi Joseph devenu secrétaire d'état
Golestan Anne-Marie
Galtié
Serfaty Regino

Fenouil (Mme)
Talabot (M et Mme)
Daré (M et Mme)
Pélissier Henri

Dompagnac Latour Marie-Thérèse
Natali Jean
Rouquette Jean
Charajac Jeanne
Chappellier Lucette
Gargot André
Gajac Anne-Marie
Bellendrade Maurice
Bacharach Jeannine
Pissaret (Mlle)
Fries Madeleine
Mouillard Jacques
Avram Xavier
Avram Anne
Lévy (M et Mme)

Dortoirs

Eugénie (Mlle)
Macque Odette
Poillion (Mme)
Minotte (Mme)

Magasinier

Girodon Gaston
Marin Jean

Coiffeur

Legros Martial

Entretien Menuiserie

Bernard André
Chapealin Jean-Claude

Entretien Plomberie

Bourdon

Entretien Électricité

Coët (devenu maire de Cempuis) Jacques

Hommes de service

Vitry
Leveleux
Mercier Roland

Chauffeurs

Girodon Fernand
Coët Roger
Marin Jean

Concierges

Girodon (Mme)
Leveleux Germaine
Sailly (Mme)

Cuisine

Mère Gras (!!!)
Caron (Mme)
Sailly André
Barbier

Buanderie

Marie (M et Mme)
Boucher (M et Mme) Anthony

Lingerie

Legros Rolande
Dacquet Noémie
Vasseur Léonie
Vasseur Germaine
Boucher Marguerite
Girodon (Mme)
Marin (Mme)
Chapelain Suzanne

Liste des élèves des cours commerciaux

(il s'agit, irrégulièrement, ou de l'année d'entrée ou de celle de sortie)

1935
Mauguin Christiane
Prosper René

1936
Lambretch Henri
Le Fur André
Rabeyrolles Yvette
Rogy Marthe
Tiberge Georgette
Ancher Germaine
Dutang Simone
Merle Odette
Prosper Georges
Reignier Daniel
Rémy Jacqueline
Schurmann Odette
Vacher Denise

1938
Comte Paulette
Dibusz Eugène
Fallaix Eliane
Fievez Raymonde
Richmann Jean

1939
Creusot Renée
Hoss Jacqueline
Loesche Louise
Laurent Emilienne
Lorge Claude
Mauguin Albert
Rouette Lucienne

1940
Bréard Ginette
Comte Cécile
Droudun Henri
Duteil Marguerite

1941
Enjouis Jeanne
Gazaud Maurice
Legoupil Georgette
Lelièvre Sylviane
Renaudin Simone
Staub Eliane
Vattant Lucette

1942
Bonnabaud Ginette
Caux André
Monlien Mauricette

1943
Fels Georgette
Georget Carmen

1944
Detrie Jeannine
Charreau Jacqueline
Vattant Jacqueline

1945
Campérot Germaine
Cojean Micheline
Hollande Christiane
Renesson Marcelle
Bémanton Jacques

1946
Castex Eliane
Fonsart Violette

1947
Hernandez Gisèle
Lardant Denise
Rebelle Simone
Sautereau Raymonde
Monnier René
Noël Raymond

1949
Billo Joannès
Le Blévec Andrée
Kubacka Jeannine

1950
Lambert Lucien
Rolland Michèle

1951
Descharles Lyliane
Fonsart Lucien
Palefroy Yolande

1952
Heinrich Michèle
Janvier Marie-Antoinette
Loriot Odile
Manquat Jeannine

1953
Kaltschmidt René
Mouchart Jean-Claude
Vanderhoven Maurice

1954
Voyer Claude
Cailliez Jeannine
Dausque Christiane
Weber Jacqueline

1955
Face Lucette
Palacio Jacques
Pollard Paul
Duquesney Edgar
Boudot Lucette

1956
Delugeard Claude
Castano Anne-Marie
Amata Victor
Pellier Evelyne
Pestel Annick
Vieillecazes Christiane

1957
Fumi Daniel
Berthelot Monique
Le Goff Liliane
Caplet Nicole
Chicard René
Loubier François
Galand Michèle

1958
Grégoire Michelle
Cailliez Raymonde

1959
Bailly Jocelyne
Lopert Thérèse
Boudot Jean-Jacques
Lenoble Jean-Claude

1960

Palacio Monique
Lenoble Georges
Fels Maud
Eliot Pierrette
Delcamp Jeannine
Poisson Georgette
Descharles Marie-Josèphe
Vigano Lucette
Mouchart Claudine

1961

Descharles Geneviève
Minel Monique
Ordiner Sylviane
Hisler Fernand
Triquet Viviane
Vaukaire Noëlle
Ouaret Jeanne
Estival Fernande
Eliot Yvonne
Desjours Yveline
Shih Yen Sheng Gisèle
Cadiou Françoise

1963

Lenoble Gisèle
Guénard Marie-France
Trouvé Viviane
Delouche Joël

1964

Lenoble Geneviève
Angé Annette
Derviau Gérard

1965

Chaudron Christiane
Bonin Jeannine
Chaudron Monique
Jacquemet Nicole
Angé Daniel

1966

Corbier Danielle
Tremel Martine
Mesloub Marie-Hélène
Mesloub Michelle
Borodine Renée
Neubland Claudine

1967

Gautier Huguette
Mockel Françoise
Mockel Madeleine
Linard Marie-Frédérique
Galland Denise
Quesnard Chantal
Allary Hélène
Fouqueray Dominique
Filliol Simone

1968

Knop Patricia
Gareau Danièle
Mockel Liliane
Hamelin Chantal
Crass Yolande

1969

Jobard Chantal
Le Buhé Jeannine
Angé Agnès
Job Jocelyne
Hamelin Françoise
Cagnet Christiane

1970

Briand Evelyne
Henriet Monique
Pams Yolande
Foret Marie-France
Foret Florence
Gaudron Michel
Lamory Michel
Maroux Arlette
Huard Micheline

1971

Dehaine Marie-France
Franquart Véronique
Ruello Patricia
Koch Jacques

1972

Linard Marie-Jeanne
Alnay Armelle
Leurèle Patricia
Surbier Eric
Bonin Marie-Line

1973

Bendy Josiane
Risser Jeannine
Brimicombe Denise
Brimicombe Marie-Thérèse
Philippe Dominique
Rémy Myriam
Brisseau Josiane
Metailler Liliane
Boulay Christiane
Mozszczak Martine

1974

Brisseau Brigitte
Belanjon Evelyne
Gand Elisabeth
Gastaldin Luisa
Guichoux Martine
Hamelin Martine

Elèves externes

Boutiller Huguette
Doublat Yvette
Guigerchon Paulette
Paudeleux Gilberte
Paudeleux Marcelle
Talabot Gisèle
Talabot Claude
Talabot Micheline
Douchet Huguette
Lenthéric Mireille
Lenthéric Monique
Dubal Catherine
Dumoulin Maryvonne
Dumoulin Graziella

RAPPORTS DU JURY INTERNATIONAL

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Assistance publique et Bienfaisance privée
Institutions pénitentiaires

RAPPORT DU JURY INTERNATIONAL

PAR

M. CHARLES MOURIER

MAÎTRE DES REQUÊTES AU CONSEIL D'ÉTAT
DIRECTEUR DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE
RAPPORTEUR DU JURY DE LA CLASSE 112

ORPHELINATS.

La protection des enfants auxquels la mort a prématurément enlevé l'un de leurs parents, sinon les deux, est une tâche que la bienfaisance privée s'est pour ainsi dire entièrement réservée, et il serait difficile d'établir un répertoire exact et complet des œuvres qui, nées d'un sentiment de charité ou de solidarité, ont pour mission de donner aux enfants orphelins les soins que leur accorderaient les parents les plus affectueux et les plus dévoués.

Ce n'est pas, cependant, que les pouvoirs publics laissent sans assistance ces malheureux enfants. On verra notamment que le département de la Seine, la ville de Paris, l'Assistance publique de Paris les reçoivent dans des établissements spéciaux, ou contribuent aux charges de leur éducation par l'allocation de secours réguliers.

Mais l'assistance des orphelins est plus particulièrement pratiquée par des associations locales, confessionnelles ou corporatives qui font bénéficier des institutions créées par leurs soins et à leurs frais des orphelins remplissant les conditions déterminées par leurs statuts et règlements.

FRANCE.

Département de la Seine.
(Grand prix.)

Orphelinat Prévost, à Cempuis (Oise). — Cet établissement porte le nom d'un généreux philanthrope qui, en 1871, légua au département de la Seine la totalité de sa fortune, à charge d'en affecter les revenus à l'entretien du plus grand nombre possible d'enfants. Considérablement agrandie depuis lors, la propriété léguée a aujourd'hui une superficie de plus de 22 hectares.

Les enfants sont admis à l'Orphelinat Prévost entre 4 et 7 ans; ils y restent jusqu'à 16 ans révolus. Ils y reçoivent l'instruction primaire et l'instruction professionnelle; d'abord initiés aux travaux manuels, ils se spécialisent à partir de 13 ans dans l'apprentissage d'une profession. Les garçons sont exercés à la typographie, au travail du bois et du fer; les filles, au repassage, à la couture et à la confection.

Le trait le plus particulier de l'organisation de l'établissement est le caractère familial de l'éducation donnée aux enfants. Garçons et filles sont élevés en commun; les rapports entre maîtres et élèves sont empreints de la plus affectueuse cordialité. L'orphelinat est comme une grande famille, restituée à ceux qui pouvaient craindre d'ignorer toujours les douceurs de l'existence et de l'éducation familiales.

L'effectif des élèves, qui était de 35 quand l'établissement est entré dans le domaine départemental, est maintenant de 225. Dans ce nombre ne figurent pas les enfants du personnel, qui sont élevés avec les pupilles du département.

Le budget annuel de l'Orphelinat Prévost est d'environ 200,000 francs.

Deux textes de Ferdinand Buisson

- La méthode intuitive, 1873 (pages 10 à 14)
- Intuition et méthode intuitive, 1887 (pages 14 à 20)

****

LA MÉTHODE INTUITIVE

F. Buisson

Le morceau qu'on va lire est extrait du *Rapport sur l'instruction primaire à l'Exposition universelle de Vienne en 1873*, par M. F. Buisson, inspecteur général de l'instruction publique, actuellement directeur de l'enseignement primaire (Paris, Imprimerie nationale, 1875).[1]

II faut distinguer sous le terme d'*intuition* deux idées que les maîtres confondent parfois : la *méthode* et les *procédés*. Les procédés sont plus généralement connus et admis que la méthode, et cependant ils ne valent que par elle. Ce qu'on appelle dans les programmes allemands *exercices d'intuition*, ce que les Américains ont nommé *leçons de choses*, ce que nous avons inauguré en France sous le nom *d'enseignement par les yeux*, tout ceci n'est qu'une application - la première, il est vrai, dans l'ordre des études, mais aussi la moins importante - de la méthode intuitive prise au sens général. Ces divers procédés élémentaires rendent de réels services aux débuts de l'enseignement, aussi prennent-ils une extension croissante, et, à Vienne, des collections nombreuses d'appareils « d'intuition » et d'images de toute sorte attestaient la faveur qui les accueille. Cependant nous n'insisterions pas sur ces détails, si nous n'avions à y rattacher une question d'une tout autre portée.

On abuse volontiers du mot *méthode* dans l'instruction primaire : méthode de lecture, méthode d'écriture, ou de calcul, ou de dessin ; il semblerait qu'il y en ait autant que de branches d'étude ou de manuels scolaires. Cette confusion des termes est surtout fâcheuse en ce qu'elle conduit à méconnaître ou à négliger l'idée même de *méthode*. À proprement parler, il n'y a qu'une méthode en pédagogie : elle est universelle, elle embrasse toute l'éducation et a nie influence décisive sur le développement des esprits.

Or, c'est précisément sur cette manière générale d'entendre et de diriger l'éducation tout entière que l'exposition de Vienne fournissait des enseignements nouveaux qu'il ne sera pas inutile de recueillir. Une grande leçon s'est dégagée avec éclat de l'ensemble des expositions scolaires, ainsi que des notes du jury : c'est que partout aujourd'hui l'esprit pédagogique subit une transformation profonde, partout il cherche le progrès dans la même voie, il tend à introduire dans tous les domaines les idées et les pratiques scolaires que désigne ce mot relativement nouveau de *méthode intuitive*. De tous les pays qui se sont fait

[1] Présentation, page 80, in
Lectures pédagogiques à l'usage des écoles normales primaires, par
- **Charles Defodon**, Bibliothécaire du Musée pédagogique, Rédacteur en chef du Manuel général de l'instruction primaire
- **J. Guillaume,** Secrétaire de la rédaction du *Dictionnaire de pédagogie* et de la *Revue pédagogique*
- **Mme Pauline Kergomard**, Inspectrice générale des écoles maternelles
Paris, Librairie Hachette, 1883.

représenter à Vienne, aucun n'est aujourd'hui fermé l'influence de cette méthode : les uns l'ont admise d'emblée, d'autres peu à peu et partiellement ; mais tous finissent par l'accueillir.

S'il est un fait que reconnaissent hautement les nombreux historiens de la pédagogie allemande, bien qu'il flatte peu leur amour-propre national, c'est que la méthode intuitive est entrée en Allemagne avec l'*Émile* de Rousseau. Cet ouvrage qui eut chez nous si peu d'influence, sur l'instruction publique fut au contraire accueilli en Allemagne - c'est Goethe qui l'a dit - comme une sorte d'évangile de l'éducation nouvelle, et il y donna le signal d'un très remarquable mouvement d'idées pédagogiques. C'est qu'en France il était difficile de séparer l'*Émile* du *Contrat social* et d'en apprécier la partie pratique, abstraction faite de tout l'ensemble d'utopies politiques, sociales et religieuses auxquelles ce roman d'éducation servait en quelque sorte d'application chimérique. Les Allemands étaient plus à même que nous de faire le départ de ces éléments divers ; moins préoccupés de la portée générale des idées de Rousseau, moins passionnés par les débats ardents qu'elles soulevaient, ils purent donner plus d'attention à la question pédagogique et recueillir les vues justes éparses dans ce « rêve d'un visionnaire »

Le plan d'éducation qu'ils en tirèrent avait pour caractère essentiel de substituer l'observation des choses à l'étude des mots, le jugement à la mémoire, l'esprit à la lettre, la spontanéité à la passivité intellectuelle. L'innovation qui en résultait dans la pratique pouvait se ramener aux points suivants : exercer avant tout les sens de l'enfant pour les rendre plus souples, plus justes, plus délicats ; exercer ensuite son *jugement* en le guidant sans lui imposer des idées toutes faites, en lui faisant peu apprendre et beaucoup trouver ; exercer sa *volonté*, soit comme attention, soit comme force de caractère, en lui donnant des occasions de se former, et au besoin de se réformer elle-même ; exercer enfin son *sens moral*, en lui faisant tirer de sa propre expérience la notion du devoir et même l'idée religieuse.

Neuf ans après que l'*Émile* eut été brûlé à Paris et à Genève, s'ouvrait à Dessau, sous le nom de *Philanthropin*, un établissement d'éducation destiné à mettre littéralement en pratique les théories de Rousseau. Le fondateur de cet étrange institut, Basedow, esprit plus ardent que réfléchi débuta par l'enthousiasme et se soutint par le charlatanisme. Aussi, l'importance capitale de son œuvre est-elle non pas dans les résultats qu'il a lui-même atteints, mais dans la très vive impulsion que l'exemple des *philanthropinistes* donna en Allemagne aux idées de réforme. Ainsi. pour ne citer qu'un seul fait, la faveur générale qui accueillit en Allemagne l'emploi des procédés d'intuition et tout d'abord de l'imagerie appliquée à l'enseignement date du fameux *Livre élémentaire* de Basedow (1774), qui fut le produit d'une souscription « cosmopolite » et reprit avec succès une entreprise bien plus remarquable, mais oubliée depuis un siècle : l'*Orbis pictus*, publié en 1659 par Amos Coménius. Depuis lors le mouvement n'a pas cessé de s'étendre, et c'est aujourd'hui par centaines que se comptent, dans les divers pays allemands, les collections dont Coménius avait eu la première idée et que Basedow et Campe surent mettre en vogue.

Mais l'homme qui consomma l'œuvre de la rénovation pédagogique, celui qui entreprit de réaliser pour les enfants du peuple un idéal conçu pour l'éducation des fils de famille, c'est Pestalozzi. C'est lui qui, partant du ce principe : « l'intuition est la source de toutes nos connaissances, » fonda sur l'intuition tout l'édifice de l'enseignement nouveau. Comme Rousseau, dont l'ouvrage a été pour lui une révélation, mais dont il a singulièrement étendu et rectifié la théorie psychologique, Pestalozzi croit que le secret de l'éducation consiste à trouver pour nos diverses facultés les exercices les plus propres non à les dresser et à les cultiver artificiellement, mais à faciliter leur développement spontané, normal, naturel.

« Savoir, disait-il, c'est savoir observer. » Or, tout objet présente trois caractères d'observation : le *nombre*, la *forme*, le *nom*. Les trois questions : « Combien d'objets ? – Comment sont-ils ? - Et comment se nomment-ils ? » résument ce que nous pouvons faire étudier à l'enfant dans tous les domaines. Il sera bien préparé, soit pour la vie pratique, soit pour toutes les études ultérieures, quand il aura pris l'habitude d'examiner toujours avec attention et par lui-même les choses dont il est entouré, de les compter, de les distinguer entre elles, de les nommer et de les classer avec précision.

Tel était le point de départ de la méthode nouvelle ; malheureusement, Pestalozzi, grand penseur et faible praticien, s'égara dans l'application de son propre système, comme il échoua toute sa vie chaque fois qu'il entreprit d'exécuter par lui-même les plans admirables qu'il concevait.

C'est ainsi que, par l'exagération d'une idée juste, il imagina dans son *Livre des Mères* de concentrer l'observation de l'enfant sur un seul objet : la connaissance de son propre corps, divisée en dix chapitres. Naturellement, ces séries d'exercices systématiques devaient tomber dans une monotonie fastidieuse, et dégénérer, même entre les mains d'un bon maître, en un nouveau genre de verbalisme.

Les premiers disciples de Pestalozzi essayèrent d'étendre le cercle de ces « leçons de choses », d'abord en les appliquant à des objets plus vastes et plus variés : la maison, la famille, la patrie, puis en subdivisant les trois questions fondamentales en un plus grand nombre : la forme, la structure, la couleur, le mouvement, les dimensions et d'autres « catégories » de la perception sensible ; enfin en transformant les exercices d'intuition en exercices « d'intuition, d'expression et de pensée »

L'Allemagne, ardemment préoccupée, après ses désastres, de la réorganisation de son enseignement, accueillit avec un empressement passionné la réforme de Pestalozzi. Fichte, dans ses *Discours*, qui eurent tant d'influence sur les esprits, l'avait signalé à ses compatriotes comme l'homme de la Providence. L'*intuition* fut introduite dans tous les programmes. Mais de telles réformes ne s'improvisent pas, et, tant que l'esprit nouveau n'a pas fait à son image les intelligences et les institutions, rien n'est changé ; sous les noms nouveaux, c'est la vieille routine qui se perpétue. C'est ainsi que, par une apparente contradiction qui a souvent étonné les observateurs superficiels, les exercices d'intuition et de pensées imaginés, comme le mot l'indique, pour développer les sens, le jugement, la raison, étaient devenus en Allemagne et en Suisse, aussitôt après la mort du maître et même en ses dernières années, une puérile et mécanique récitation de formules abstraites.

Un tel résultat n'était pas évidemment celui dont Pestalozzi avait rêvé : c'était plutôt le contraire. Aussi de 1815 â 1840, les systèmes s'accumulent pour arriver à donner quelque vie à ces exercices. Les uns essaient d'y mettre beaucoup d'ordre, d'y suivre une marche régulière ; ils ne parviennent qu'à rendre ces leçons de choses de plus en plus sèches et de moins en moins intuitives ; les autres entreprennent de les régénérer en ajoutant à la simple connaissance des objets matériels une sorte d'intuition morale et religieuse, qui éveille le sentiment du beau, du bien, l'amour du divin ; Denzel a trouvé dans cet effort des accents dignes de Pestalozzi et de l'admirable conclusion de sa *Gertrude*. D'autres subdivisent l'intuition en autant de branches qu'il y en a dans le cours d'études primaires, et en deux degrés : le premier spontané et concret, l'autre abstrait et réfléchi.

En dépit de tout, cette méthode, qui avait tant promis, n'était plus qu'une branche d'enseignement, et une des plus stériles : il y avait des leçons d'intuition comme des leçons de lecture et d'arithmétique. Ce qui devait être un esprit et animer toute la vie de l'école s'était matérialisé, jusqu'à devenir un bagage de plus pour la mémoire et un surcroît de routine ; on faisait mécaniquement des exercices d'intuition où rien ne manquait plus que l'intuition. En vain Dinter avait-il inventé sa méthode catéchétique ou socratique pour servir de degré supérieur à l'intuition ; en vain le pieux Overberg faisait-il, lui aussi, de l'enseignement une sorte de conversation admirablement familière, dont l'intuition morale était l'âme ; en vain l'homme qui a le plus fait peut-être pour continuer en Allemagne la tradition de Pestalozzi, le grand champion du « libéralisme » pédagogique, Diesterweg, signalait-il la nécessité de revenir à des exercices simples, où l'intuition servit à la fois à faire connaître des réalités, à donner un bon tour d'esprit et à apprendre la langue. Ces différents efforts n'avaient pas régénéré les exercices d'intuition et de pensée, et les meilleurs esprits se rencontraient pour souhaiter la suppression de ce « verbalisme méthodiquement ennuyeux ».

Les choses en étaient à ce point en Allemagne, quand s'y répandirent les idées d'un pédagogue français qui fut sinon pour nous, du moins pour nos voisins, dans la sphère inférieure des applications pratiques, ce qu'avait été Rousseau quant aux grands principes et à la direction générale. On ne sait pas assez en France que Joseph Jacotot, outre l'influence qu'eut chez nous son système de l'*enseignement universel*, fut à son insu même, en Belgique, en Suisse, en Allemagne surtout, le promoteur d'une réforme scolaire plus importante encore que ne le fut en France l'introduction du « mode mutuel ».

Les Allemands, en effet, démêlèrent dans la célèbre et équivoque maxime de Jacotot : *Tout est dans tout*, une idée profondément, juste et susceptible des plus fécondes applications. Au lieu de présenter à l'enfant un enseignement quelconque sous la forme rigoureusement logique, abstraite et déductive, il faut l'instruire de la même façon que s'y prennent les mères, sans l'astreindre à un ordre méthodique, mais en l'exerçant à remonter de lui-même d'une idée à une autre, tantôt de l'exemple au principe, tantôt au contraire de la règle à l'application. De la sorte on imite le procédé de la nature, on laisse à l'esprit de l'élève la part d'initiative et à l'enseignement la variété de ton, la liberté d'allure, le caractère constamment pratique et concret, qui facilitent l'étude. Qu'il s'agisse de lecture ou d'écriture, de calcul ou de géographie, de leçons de grammaire ou de leçons de choses, comptez sur l'esprit d'analogie ; ne vous appliquez pas à débuter par l'idée qui, logiquement, devrait servir de point de départ, pour faire suivre à l'élève toute la filière des déductions. Le premier exemple venu est bon. Dites à l'enfant ce qu'il faut qu'il fasse pratiquement dans ce cas particulier, puis dans tel autre et ainsi de suite. La nature fera le reste. Vous ne lui apprendrez pas les lettres, puis les syllabes, puis les mots, vous lui ferez lire, relire, apprendre par cœur une page quelconque ; de lui même, l'enfant la décomposera en mots, syllabes, lettres, que de lui-même il reconnaîtra dans une autre page. Vous ne lui ferez pas faire des bâtons, puis des jambages, puis des lettres ; vous le mettrez devant une phrase tout écrite, il l'imitera, la copiera et apprendra de lui-même à écrire. Et ainsi de tout l'enseignement.

Qu'il y ait une manifeste exagération dans ce principe exprimé sous forme absolue, c'est ce qu'on a aussi bien senti en Allemagne qu'en France. Mais les pédagogues habitués de longue main à la méthode intuitive, et qui se désolaient de ne pouvoir lui rendre le souffle de vie qu'y avait su mettre Pestalozzi, reconnurent avec raison clans le principe de Jacotot une nouvelle manière d'entendre l'intuition et le meilleur moyen d'en tirer parti. Qu'est-ce, en effet, que cet enseignement où l'enfant s'instruit en quelque sorte spontanément, parce qu'il voit, devine, compare, rapproche par lui-même ? N'est-ce pas l'intuition, transportée du domaine des sens dans celui du raisonnement ? Et n'est-ce pas surtout l'indication du rôle qu'il convient de donner à cette faculté dans l'éducation, le rôle d'une méthode et non d'un procédé ?

Ce fut Vogel, directeur d'une *Bürgerschule* de Leipzig, qui introduisit en Allemagne le système de Jacotot, habilement modifié par lui, pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture combiné avec l'intuition. Vous décrirons clans un autre chapitre cette méthode de lecture Jacotot-Vogel, nommée aujourd'hui *méthode analytique-synthétique*. L'exemple donné dans ce domaine fut suivi de plusieurs autres ; déjà l'admirable *Cours éducatif de langue maternelle* du Père Girard avait été pour les pays de langue française l'application de principes pédagogiques en partie analogues ; successivement, toutes les autres branches de l'enseignement élémentaire furent transformées dans le même sens ; on reconnut qu'il était possible de les traiter d'une manière pratique, concrète et naturelle, en faisant porter l'attention sur les choses et non sur les mots.

Ainsi se fit cette seconde réforme pédagogique. La première, œuvre de Pestalozzi, avait substitué la vue réelle des objets à la récitation verbale et mécanique ; la seconde, due principalement à Jacotot, substituait la méthode d'intuition aux procédés qui en portaient le nom et n'en étaient que le cadavre. À mesure que la méthode fut mieux comprise, les exercices dans lesquels elle s'était, suivant le mot de Voelter, mécanisée diminuèrent et disparurent. Les monotones « leçons de choses » devenaient plus

qu'inutiles, à mesure que l'enseignement tout entier devenait en quelque sorte une leçon de choses continue et variée. Aussi les règlements prussiens de 1854 ont-ils fini par supprimer les prétendus « exercices d'intuition », parce que, disent-ils avec raison, l'enseignement bien entendu doit être un perpétuel exercice d'intuition.

Que la pratique scolaire se conforme toujours et partout à la théorie que nous venons de résumer : c'est ce que nous ne croyons pas plus pour l'Allemagne et pour la Suisse que pour tout autre pays ; et les pédagogues les plus éclairés d'outre-Rhin ne nous laissent à cet égard aucune illusion. La méthode d'intuition est d'autant plus difficile à pratiquer qu'elle est mieux entendue. Et comme elle ne
doit pas être un chapitre du programme, mais l'âme de tous les programmes et le principe inspirateur de l'enseignement primaire, elle est presque impossible à représenter matériellement ou à imposer par vote de règlement administratif. Le seul fait que l'on puisse constater avec assurance, celui qui ressortait bien clairement de l'examen des documents exposés à Vienne, c'est que la tendance commune, et de plus en plus marquée, non seulement dans les pays germaniques, mais encore presque partout, de la Suède à l'Italie et de la Hongrie à l'Amérique, est de faire pénétrer l'esprit d'observation et d'intuition dans toutes les branches et à tous les degrés de renseignement populaire. En théorie, sinon en fait, c'est à la méthode intuitive que l'on demande partout d'élever l'école populaire à la hauteur de ses destinées nouvelles.

(*Rapport sur l'instruction primaire à l'Exposition de Vienne*, chap. IV)

****

INTUITION ET MÉTHODE INTUITIVE

Ferdinand Buisson

***Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Hachette, 1887.**

Tome 2 de la première partie, pages 1374 à 1377.

Étymologiquement, le mot *intuition* signifie *vue*, non pas une vue sommaire et superficielle, mais la vue qui saisit en face et pleinement un objet, la vue immédiate, sûre, facile, distincte, et s'exerçant pour ainsi dire d'un seul coup d'œil - Nous allons essayer d'abord de fixer le sens et la portée de ce mot en philosophie, puis d'en indiquer les applications à la pédagogie.

De l'intuition en philosophie

Emprunté à la langue des théologiens, où il désignait une forme exceptionnelle de la connaissance de Dieu par contemplation et en quelque sorte par vision soudaine, ce mot comme beaucoup d'autres a passé dans la langue philosophique avec un sens plus général, mais d'abord assez mal déterminé.

II se trouve dans Descartes, quoique rarement et avec une signification encore presque théologique : « La connaissance *intuitive*, dit-il dans une de ses lettres, est une illustration de l'esprit par laquelle il voit, en la lumière de Dieu, les choses qu'il lui plaît de lui découvrir par une impression directe de la clarté divine sur notre entendement, qui en cela n'est pas considéré comme agent, mais seulement comme recevant les rayons de la divinité. » Depuis Locke, l'usage du mot devient plus fréquent, et sa signification est celle d'une connaissance spontanée, produit de l'évidence immédiate. Le mot, qui est, du reste, de formation très correcte, entre dans la bonne langue philosophique du XVIIe et du XVIIIe siècle, comme le prouvent ces deux exemples cités par Littré :

« Tout homme est *intuitivement* convaincu de la vérité de cette proposition : *deux* est plus qu'*un* » (Boulainvilliers). - « Locke appelle avec quelque raison connaissance *intuitive* celle qui se forme du premier et du plus simple regard de l'esprit » (Le Père Buffier).

Mais, alors même qu'il est admis et compris, ce terme relativement nouveau garde longtemps la valeur d'une comparaison plutôt que d'une définition : l'intuition est dans l'ordre des actes de l'esprit analogue à ce qu'est la vue dans le domaine des sens, une aperception de la réalité aussi facile à l'esprit que l'est pour l'œil la vue des formes sensibles.

Grâce à cette signification un peu vague et métaphorique, le terme d'intuition a pu être employé par les divers systèmes philosophiques avec des acceptions techniques assez différentes. Cependant, il est à remarquer qu'il a tenu assez de place jusqu'à nos jours dans la langue psychologique. La raison en est peut-être que le phénomène qu'il désigne est si simple, si élémentaire, si primitif : il a été communément accepté par les diverses doctrines, mais elles l'ont laissé pour ainsi dire dans l'ombre comme un point de départ de peu d'intérêt pour la discussion philosophique.

C'est seulement avec M. Cousin que ce terme prend une véritable importance dans la langue de la philosophie officielle en même temps qu'il reçoit un sens plus fixe et plus précis (voir les leçons de Cousin à la Sorbonne en 1817). Et c'est ce sens qui a prévalu. On entend en général par intuition un acte de l'intelligence humaine, le plus naturel, le plus spontané de tous, celui par lequel l'esprit saisit une réalité, constate un phénomène, voit en quelque sorte d'un coup d'œil une chose qui existe en lui ou hors de lui. Il l'aperçoit, non parce qu'il s'y applique, mais parce qu'il ne peut pas ne pas l'apercevoir ; cette vue ne lui coûte ni effort ni réflexion, elle n'entraîne aucune hésitation, elle ne prend pour ainsi dire aucun temps appréciable, tant elle se fait aisément et naturellement.

Le cas où l'intuition est le plus facile à constater, où elle nous est pour ainsi dire le plus familière, c'est le phénomène même de la perception sensible. Voir une couleur, entendre un son, toucher un corps, sentir une odeur, une saveur, en un mot subir par l'un des sens l'impression d'un objet matériel quelconque, tel est le phénomène intuitif par excellence. Aussi quelques philosophes voudraient-ils borner l'intuition à ce genre d'application : ils font de l'intuition le synonyme de la perception par les sens. C'est en particulier la signification restreinte qu'avait à la fin du XVIIIe siècle dans la philosophie allemande le mot *Anschauung*, signification que Kant lui-même a adoptée (tout en la modifiant profondément par la fameuse distinction, que nous n'avons pas à expliquer ici, des *intuitions pures* et des *intuitions empiriques*).

Dans la langue courante de la philosophie et par suite de la pédagogie allemande, *intuition* (Anschauung) se prend généralement dans ce sens exclusif, et l'enseignement intuitif ne signifie guère autre chose pour la plupart des maîtres que l'enseignement *par les sens* et essentiellement l'*enseignement par l'aspect*.

Mais cette forme sensible de l'intuition est-elle la seule ? C'est ce que nous n'admettons pas, d'accord en ce point avec la plupart des maîtres de la pensée moderne. Nous avons déjà vu ce qu'était l'intuition pour Descartes : « Par intuition, dit-il, j'entends non le témoignage variable des sens, ni le jugement trompeur de l'imagination, mais la conception d'un esprit attentif, si distincte et si claire qu'il ne lui reste aucun doute sur ce qu'il comprend » (*Règles pour la direction de l'esprit*, 3, traduction Cousin). Si le mot est rare dans Descartes, l'idée au contraire, est à la base même de toute sa doctrine. L'intuition directe du vrai se manifestant par des idées claires et distinctes est le fait primitif, irréfutable et inéluctable devant lequel s'arrête le doute cartésien. La fameuse vérité qui sert de point de départ à la reconstitution de toutes les connaissances : « *Je pense, donc je suis* », n'est pas un produit du raisonnement, c'est une vérité d'intuition qui apparaît certaine et lumineuse, longtemps avant que le philosophe ait trouvé le moyen de constater la réalité d'aucun phénomène sensible.

Sans aller aussi loin que Descartes, sans contester comme lui le caractère intuitif et par conséquent certain du témoignage des sens, la plupart des philosophes français, même appartenant à d'autres écoles, ont gardé du cartésianisme cette doctrine qu'il y a dans l'homme des notions qui ne tombent sous aucun des cinq sens, mais qui n'en sont pas moins si claires, si distinctes, si éclatantes d'évidence, si promptement et si sûrement acquises par une sorte de premier mouvement de la pensée, qu'on ne peut mieux les nommer que de ce nom de connaissances intuitives, c'est-à-dire de vérités aperçues par l'esprit comme la lumière l'est par l'œil.

J'ai conscience de mon état, de mes désirs, de mes sentiments, de mes volontés, je les vois et je les sens en moi-même, pour ainsi dire, plus clairement et plus directement encore que l'œil ne voit les couleurs ou que l'oreille n'entend les sons. Enfin, je juge que le tout est plus grand que la partie, que tout fait a une cause, et j'énoncerais de même tous les axiomes des mathématiques, sans plus d'hésitation que je n'en éprouve à constater le phénomène sensible le plus ordinaire. Ce sont là autant de formes de l'intuition, autant de connaissances intuitives, on devrait presque dire instinctives.

On pourrait étendre davantage encore cette définition et, sans abuser de l'analogie légitime des termes, considérer une autre sorte d'intuition, qu'on appellerait l'intuition morale : c'est la prise de possession à la fois par l'esprit, par le cœur et par la conscience de ces axiomes de l'ordre moral, de ces vérités indémontrables et indubitables qui sont comme les principes régulateurs de notre conduite. Il y a une intuition du vrai : seulement elle est plus délicate encore, plus irréductible à des procédés démonstratifs, plus résistante à l'analyse, plus fugitive et plus inexplicable, parce qu'elle se complique d'éléments étrangers à intelligence proprement dite, parce qu'il s'y mêle des émotions, des sentiments, des influences de l'imagination, des mouvements du chercheur.

Pour éviter toute confusion et pour rester dans les limites exactes du sujet, nous ne considérerons ici l'intuition que comme opération intellectuelle, nous ne traiterons de l'intuition morale que pour autant qu'elle consiste dans la perception des vérités premières de la raison et de la conscience.

Ainsi, en résumé, nous reconnaissons comme intuitifs les différents actes de l'esprit jugeant spontanément et affirmant indubitablement sur le seul témoignage des sens, de la conscience ou de la raison. Il y a intuition dans l'esprit quand il y a évidence dans l'objet qu'il considère ; et nous tenons pour également légitimes les diverses formes d'intuition malgré les différences, parce que nous tenons pour également valables les divers modes d'évidence directe par lesquels la réalité ou la vérité s'impose à l'esprit.

De l'intuition en pédagogie

Si l'on admet les principes psychologiques que nous venons d'exposer, il est facile de prévoir les conséquences que la pédagogie en tirera.

Si l'intuition est le moyen de connaissance le plus naturel dont nous disposions, c'est celui-là entre tous qui conviendra à l'enseignement primaire. Si, dans l'intuition elle-même, ce qu'il y a de plus simple et de plus aisé est l'intuition par les sens, c'est celle-là aussi qui devra servir le plus à l'instruction élémentaire et commencer en quelque sorte l'oeuvre de l'éducation de l'enfance en tous les domaines. Et si enfin la méthode intuitive en général, c'est-à-dire l'habitude d'en appeler toujours à ce coup d'œil de l'esprit, à cette puissance native qu'a la pensée de saisir la vérité parce que c'est la vérité, si, disons-nous, cette manière de procéder est inhérente à l'esprit humain et constitue à la fois le mode d'affirmation le plus légitime et le plus accessible à tous, ce sera là la méthode même de l'enseignement populaire.

Nous n'avons pas à développer ici chacune des parties de ce vaste sujet, qui se trouvent traitées en des articles spéciaux, auxquels nous renvoyons ; bornons-nous à en indiquer la liaison et à en retracer les grandes lignes.

1 ° L'intuition par les sens. - C'est l'Anschauung proprement dite des pédagogues allemands : on l'a nommée chez nous l'*enseignement par l'aspect*, ce qui en rétrécit un peu trop le caractère ; les Américains l'ont résumée dans le procédé qu'ils ont assez heureusement nommé « object lessons », *leçons de choses*. C'est à ce dernier mot que se placeront naturellement nos observations sur ce procédé pédagogique, sur ses règles particulières et sur son histoire. On a demandé si la leçon de choses doit former toujours un exercice distinct ou si l'intuition sensible ne trouverait pas dans l'école bien d'autres occasions de s'exercer heureusement. Cette question a été le champ de bataille de la pédagogie allemande pendant un demi-siècle. Elle ne nous semble pas offrir tout l'intérêt qu'on y a attaché. D'une part, nous ne voyons pas comment on habituerait les enfants, naturellement si légers et si peu persévérants dans l'observation, à savoir regarder, analyser, voir sous toutes les faces, comparer et enfin décrire méthodiquement les objets, si l'on ne commençait pas en quelque sorte par les y exercer au moyen d'interrogations spéciales et par une sorte de gymnastique intellectuelle, c'est-à-dire par un certain nombre de leçons de choses qui leur donnent en quelque sorte le cadre, la forme et l'ordre des questions qu'ils ont à se poser à propos de tout objet : la leçon de choses doit donc former un exercice distinct dans l'enseignement élémentaire. Et d'autre part, cet exercice serait bien stérile, s'il ne laissait pas assez de traces dans l'esprit de l'élève pour lui faire prendre l'habitude d'opérer de la même façon au cours de toutes ses études, de toutes ses investigations. La leçon de choses ne doit pas seulement fournir un certain fonds de connaissances, elle doit permettre d'en acquérir de nouvelles en nombre indéfini et toujours d'après les mêmes règles, dans le même esprit, par des applications réitérées et infiniment diversifiées de l'intuition. Dans la leçon de choses, on observe un objet, non pas seulement pour le connaître, mais surtout pour apprendre à observer. La leçon de choses peut donc disparaître à un certain moment sans que la méthode intuitive disparaisse avec elle.

Toute la difficulté du procédé pédagogique vient de ce qu'il est assez malaisé de lui conserver précisément son caractère essentiel, la vivacité, la fraîcheur d'impression, la vue nette des choses, le contact direct avec la réalité : de même que l'œil se fatigue à regarder indéfiniment un objet ou que l'ouïe s'émousse à la répétition prolongée d'un seul son, de même l'esprit le plus attentif et le plus porté à l'observation cesse d'observer et ne fait plus que se payer de mots si l'on veut trop longtemps le retenir en état d'observation en présence ou à propos du même phénomène. Cette vérité est surtout d'importance capitale pour les jeunes enfants, et elle rend compte en grande partie de l'insuccès très fréquent de ces « exercices d'intuition » qui n'ont plus rien d'intuitif. Plus encore que l'homme, l'enfant a besoin de variété, son attention ne se soutient pas si l'on ne fait rien pour l'aviver, si surtout on veut lui faire épuiser à force d'analyse et de minutie la totalité des aspects, des qualités ou des caractères que le même objet peut présenter. Où il y a ennui, il n'y a plus intuition : si l'esprit hébété s'endort, les sens n'agissent plus, ne perçoivent plus rien, ne fonctionnent plus, pour ainsi dire. Quand on a pendant deux ou trois leçons de suite fait considérer à des enfants une règle, un cube, une table, une porte ou un poêle sous prétexte de leur faire acquérir par des exercices successifs l'intuition des diverses qualités physiques ou géométriques de cet objet, on n'obtient plus rien d'eux que des mots ; ils répéteront en chœur si l'on veut : « la table est rectangulaire » ou « la règle a six faces et huit arêtes », mais ils détourneront malgré tout la tête, penseront à autre chose et ne voudront, pour ainsi dire, plus voir ni ces faces ni ces arêtes ; il leur suffit de les avoir constatées une fois ou deux: toutes les répétitions qui suivent ne peuvent plus être que machinales.

Or, il ne faut pas l'oublier, l'intuition sensible est une faculté qui ne peut, comme toutes les autres, se développer que par une suite d'exercices sagement réglés ; et il est indispensable qu'elle se développe, sous peine d'être frappée de stérilité. Rousseau le disait déjà très justement : « Nous ne savons ni toucher ni voir, ni entendre que comme on nous l'a appris ; exercer ses sens, ce n'est pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par eux, et en quelque sorte à bien sentir. » Si l'exercice aiguise, affine et fortifie nos facultés de perception externe, ce ne sont pas seulement les sens qui y gagnent, c'est le jugement : l'intuition sensible alors devient l'observation ; l'enfant n'est plus seulement capable de voir et

d'entendre, il sait regarder et écouter ; il ne subit plus des sensations, il sait les faire naître, les diriger, les comparer, les distinguer, les mesurer, les analyser : il observe.

2 ° *L'intuition dans les facultés intellectuelles.* - La méthode intuitive ne se borne pas à cette éducation des sens et par les sens : c'est par là qu'elle commence sans doute, mais pour se continuer en se généralisant de plus en plus. Pestalozzi lui-même, bien qu'il ait surtout insisté sur l'intuition sensible, a dans plusieurs passages de ses écrits et aussi par toute sa pratique pédagogique assigné un rôle important à l'application des procédés intuitifs aux enseignements même qui ne comportent pas la démonstration par les sens. Malheureusement, ni Pestalozzi, ni ses disciples ne parvinrent à dresser un véritable plan d'études fondé sur l'intuition : les exercices d'observation limités d'abord à l'observation du corps de l'enfant, puis successivement étendus à d'autres objets de manière à élargir le cadre de l'encyclopédie des connaissances enfantines, devaient dégénérer très vite en un nouveau genre de routine et de scolastique. En vain essaya-t-on d'en varier le, caractère en les étendant outre mesure, en y faisant entrer tout ensemble des exercices d'intuitions de pensée, de langage et même plus tard de lecture, de dessin et d'écriture. Une seule chose y manquait : l'esprit même de la méthode intuitive, c'est-à-dire l'appel au jugement, au libre essor de la pensée et de la parole ; certains pestalozziens arrivaient à faire en quelque sorte fabriquer des phrases et juxtaposer des idées automatiquement. Et le jour vint où le procédé dit intuitif put être considéré comme le pire obstacle à la méthode intuitive. Aujourd'hui, en Allemagne, comme en Amérique, comme en Suisse, comme en France, ce que tous les pédagogues sont unanimes à recommander, pour toutes les formes et tous les degrés de l'enseignement, c'est l'application non de telle ou telle recette plus ou moins mécanique, mais de toutes les méthodes excitatrices de la pensée, pour employer le mot si juste de Diesterweg.

En quoi consiste la méthode intuitive dans toutes les études primaires qui ne se peuvent borner aux leçons de choses ? En une certaine marche de l'enseignement qui réserve à l'enfant le plaisir et le profit, sinon de la découverte et de la surprise, ce qui serait peut-être trop promettre, au moins de l'initiative et de l'activité intellectuelle. On peut dire qu'on l'instruit par l'intuition, alors même qu'on ne lui montre ni objets ni images, toutes les fois qu'au lieu de lui faire suivre passivement son maître et répéter docilement une leçon toute faite, on le provoque à chercher, on l'aide à trouver, on le met sur la voie, suivant une vieille et bien juste image, lui laissant ensuite le mérite d'y faire quelques pas de lui-même.

Il y a pour cet emploi de la méthode intuitive dans l'enseignement primaire une condition générale d'où toutes les autres dépendent : c'est de bien s'entendre sur l'ordre à suivre dans les démonstrations de toute sorte dont se compose l'enseignement à ses divers degrés. Quand l'enfant a été bien préparé par l'exercice gradué de l'intuition sensible, il a une certaine puissance de jugement et même de raisonnement spontané, primesautier, implicite. Le même enfant, élevé d'une autre façon, guidé de trop près et enfermé trop étroitement dans les cadres d'un enseignement abstrait et didactique, présenterait, au contraire, tous les caractères de la passivité, de l'incuriosité d'esprit et de cette sorte « d'assoupissement » que décrivait Fénelon et dont il voulait qu'on le tirât à tout prix « en remuant promptement tous les ressorts de l'âme de l'enfant ».

C'est précisément à quoi tend la méthode intuitive : elle parvient à faire penser l'enfant, parce qu'elle le laisse penser à sa façon et non à la nôtre, parce qu'elle le fait marcher de son propre pas et non du pas de son maître.

On pourrait presque dire qu'il y a deux logiques : celle de l'enfant et celle de l'adulte, l'une qui est toute naturelle et intuitive, l'autre plus savante, plus réfléchie, plus méthodique. C'est une grande tentation pour le maître de suivre cette dernière voie, parce que c'est la seule rationnelle, la seule qui satisfasse son esprit à lui, son besoin d'enchaînement et de déduction régulière : c'est celle qui est vraiment naturelle à l'homme fait. Elle va du simple au composé, du principe à la conséquence, de la règle à l'exemple. Et c'est justement ce qui fatigue et rebute l'enfant.

Avide de connaître, de juger, d'agir, de vivre enfin par l'intelligence comme par tous ses organes, impatients de les exercer dans le vif de la réalité, l'enfant comprend mal et subit difficilement les lenteurs de notre exposition méthodique et progressive qui le retient si longuement sur les éléments abstraits des choses au lieu de le mettre en face des choses elles-mêmes.

Et les anciennes méthodes étaient inexorables au nom de la logique sur la nécessité de ces interminables préliminaires. Voulait-on apprendre à l'enfant à lire ? On prétendait commencer par lui apprendre toutes ses lettres, puis leurs combinaisons en syllabes, avant d'arriver à un mot et surtout à une phrase. Quel désert à traverser pour la pauvre petite intelligence ! De la lecture on passait à l'écriture et l'on procédait de même : non pas le mot d'abord, non pas même la lettre, mais les jambages, les « bâtons ». Qui ne se rappelle les longues pages de « bâtons » de sa première école ? Et de même à mesure qu'on passait à quelque autre étude : en géographie, la nomenclature et la définition apprise par cœur de tous les termes géographiques, et puis la définition de la terre, sa division en océans et continents, et leur énumération et l'énumération de leurs subdivisions, le tout avant d'arriver à un seul nom familier à l'enfant, à un seul objet de sa connaissance.

Tout cela était-il absurde, illogique, déraisonnable ? Nullement. C'était la marche d'un esprit mûr qui, sachant réduire en idées abstraites la science qu'il doit étudier, prend tout d'abord les plus simples et les enchaîne graduellement en combinaisons de plus en plus complexes et toujours rigoureusement subordonnées les unes aux autres. Tout autre est la marche de l'esprit enfantin qui veut aller vite et joyeusement du connu à l'inconnu, du concret à l'abstrait, du facile au difficile, plutôt par bonds que pas à pas. On a dit quelquefois que l'intelligence de l'enfant est capricieuse : elle ne l'est pas, elle nous semble l'être parce qu'elle n'a pas la continuité et la régularité de la nôtre ; elle aime à deviner, à découvrir, à jouir de l'étude au lieu de s'y astreindre, à jouir surtout de la conscience de sa force et de sa liberté, à se sentir agir. L'enfant se montre pour les exercices de l'esprit ce qu'il est pour ceux du corps : une longue promenade régulière et monotone l'abat et l'énerve, un exercice méthodique de gymnastique ne le récrée qu'à la condition d'être très court ; laissez-le, au contraire, courir en liberté, s'ébattre à son gré, changer d'exercice et s'exercer sans y penser, alors il est infatigable.

La méthode intuitive, telle qu'elle s'applique aujourd'hui à toutes les matières de l'enseignement primaire, n'a pas d'autre objet que de tenir compte de ce besoin de spontanéité, de variété et d'initiative intellectuelle de la part de l'enfant. En lecture, au lieu de lui faire passer en revue toutes les lettres et toutes les syllabes vides de sens, on lui donne, dès qu'il sait deux ou trois lettres, de petits mots qui occupent sa pensée, satisfont son imagination, aiguisent sa curiosité pour les leçons suivantes, chaque leçon portant pour ainsi dire sa récompense en elle-même : l'ordre logique peut en souffrir, et il faut que l'enfant plus d'une fois supplée par une sotte de divination ou d'intuition à ce qui lui manque rigoureusement pour être en état de déchiffrer le mot, mais c'est là précisément qu'est le plaisir pour lui ; l'obstacle est franchi, il a le sentiment de la conquête qu'il vient de faire ; il n'est pas encore à l'âge où l'on tient à se rendre compte minutieusement et consciencieusement des procédés qu'on a suivis, et il ne demande qu'à poursuivre. On aura le temps plus tard de lui faire analyser ce qu'il saisit à présent d'un coup d'œil juste, mais trop rapide.

En géographie, on l'entretient tout d'abord de ce qu'il a sous les yeux tout près de lui : et par analogie on lui fait comprendre, en étendant progressivement son horizon, tous les grands phénomènes qu'il n'a pas vus à l'aide des petits qu'il voit.

En arithmétique, on ne commence pas par lui révéler les nombres abstraits, leurs rapports et leurs lois : c'est sur les objets concrets qu'on exerce d'abord son attention, et l'on se sert des sens non pour qu'il y ait recours toute sa vie, mais pour lui apprendre à s'en passer : le moment ne tarde pas où l'on peut lui faire faire de tête et par intuition des opérations qu'il ne pourra rigoureusement raisonner que bien des

années après. Il n'y a pas d'enfant qui ne puisse faire mentalement et sans efforts des soustractions, des multiplications, des divisions sur les dix premiers nombres, voire même sur les fractions, longtemps avant de soupçonner même le nom des quatre règles.

En grammaire, et là peut-être plus utilement que partout ailleurs, l'intelligence de l'enfant peut être livrée à elle-même provoquée à trouver la règle et non astreinte toujours à l'appliquer passivement, encouragée à procéder par analogie, à faire *proprio motu* les généralisations que le livre donne sans doute toutes faites et toutes classées, libre effort de l'esprit, de l'exercice même de la pensée et de la parole.

N'insistons pas sur le détail des applications. Nous ne voulons qu'indiquer la possibilité de traiter intuitivement non seulement les matières des leçons de choses, mais toutes celles de l'enseignement élémentaire. Ainsi que le dit le nouveau programme des écoles primaires, ce sont encore des moyens intuitifs d'éducation intellectuelle et morale que « l'appel incessant au sentiment et au jugement propre de l'élève à l'accession de leurs actes ou de ceux d'autrui » ; c'est encore procéder par intuition que « d'initier les enfants aux émotions morales au moyen de leur expérience immédiate, de les élever, par exemple, au sentiment d'admiration pour l'ordre universel et au sentiment religieux en leur faisant contempler quelques grandes scènes de la nature ; au sentiment de la charité à accomplir avec discrétion ; aux sentiments de la reconnaissance et de la sympathie par le récit d'un trait de courage, par la visite à un établissement de bienfaisance, etc. » Ce sont là aussi des « leçons de choses », car ce sont des enseignements directement adressés au cœur qu'ils doivent toucher, à l'intelligence qu'ils doivent éveiller.

En terminant ce rapide aperçu, nous ne pouvons omettre un point important pour caractériser l'intuition et la méthode intuitive : c'est la seule méthode qui se propose d'agir non pas sur une faculté, mais sur toutes, qui saisisse dans l'enfant l'être humain tout entier pour former à la fois chez lui les sens, le jugement, l'imagination, le sentiment. Tous les procédés purement didactiques et qui s'asservissent nécessairement à un ordre rigoureusement logique sont par là même spéciaux et développent des facultés spéciales, et pour ainsi dire une seule à la fois. L'intuition au contraire, plus spontanée, plus souple, plus indulgente, obligée, pour se tenir plus près de l'enfance, de garder une allure plus familière et de moins régler ses mouvements, est par là même favorable à la libre éclosion de tout ce que l'enfant sent en lui, elle provoque toutes ses facultés, n'en réprime aucune, elle ne craint pas les digressions, les diversions, les allées et venues de la pensée, elle ne redoute même pas les écarts de la jeune génération, les vivacités inégales du sentiment, les impatiences d'une raison enfantine, les conceptions prématurées ou les illusions d'un esprit qui ne se connaît pas encore et n'a pas le sentiment de la discipline. C'est plus tard qu'il se disciplinera de lui-même, mettra de l'ordre dans ce chaos, divisera la difficulté pour la mieux résoudre, analysera pour comprendre et classera ses connaissances à mesure qu'elles se préciseront.

La méthode intuitive n'est pas la méthode de tous les âges ; c'est exclusivement celle de l'enfance ; mais à l'enfance elle rend l'étude aimable, facile, féconde, à l'enfance elle fait entrevoir dans toute sa poésie et dans toute sa fraîcheur ce monde de choses et d'idées qu'elle ne commence pas par lui présenter catalogué comme dans un musée, mais vivant, divers, mobile, riche et plein d'attraits comme la nature elle-même. La méthode intuitive dans l'éducation, c'est l'enfant voyant, touchant, découvrant non pas toute la science, mais ce qui dans la science est à sa portée ; elle évite de décolorer, de figer, de glacer, de systématiser, de dénaturer. Elle sait donner aux enfants une première vue, un premier coup d'œil, très sommaire, très insuffisant, mais qui a du moins ce bienheureux effet de leur causer une première et douce impression, de leur faire comprendre et aimer en enfants ce qu'ils apprendront plus tard à comprendre et à aimer en hommes.

****

L'homme seul avec lui-même

Humain, trop humain

638 Le voyageur.

Qui est parvenu, ne serait-ce que dans une certaine mesure, à la liberté de la raison ne peut rien se sentir d'autre sur terre que voyageur, — pour un voyage, toutefois, qui ne tend pas vers un but dernier : car il n'y en a pas. Mais enfin, il regardera, les yeux ouverts à tout ce qui se passe en vérité dans le monde ; aussi ne devra-t-il pas attacher trop fortement son cœur à rien de particulier ; il faut qu'il y ait aussi en lui une part vagabonde, dont le plaisir soit dans le changement et le passage. Sans doute, cet homme connaîtra les nuits mauvaises, où, pris de lassitude, il trouvera fermée la porte de la ville qui devait lui offrir le repos ; peut-être qu'en outre, comme en Orient, le désert s'étendra jusqu'à cette porte, que les bêtes de proie y feront entendre leurs hurlements tantôt lointains, tantôt rapprochés, qu'un vent violent se lèvera, que des brigands lui déroberont ses bêtes de somme. Alors sans doute la nuit terrifiante sera pour lui un autre désert tombant sur le désert, et il se sentira le cœur las de tous les voyages. Et que le soleil matinal se lève, ardent comme une divinité de colère, que la ville s'ouvre, il verra peut-être sur les visages de ses habitants plus de désert encore, plus de saleté, de fourberie, d'insécurité que devant les portes — et le jour, à quelque chose près, sera pire que la nuit. Il se peut bien que tel soit à quelque moment le sort du voyageur ; mais pour le dédommager viennent ensuite les matins délicieux d'autres contrées, d'autres journées, où il voit dès la première lueur de l'aube les chœurs des Muses passer dans le brouillard des monts et le frôler de leurs danses, puis plus tard, serein, dans l'équilibre de son âme d'avant Midi, se promenant sous les arbres, tomber à ses pieds de leurs cimes et de leurs vertes cachettes une pluie de choses bonnes et claires, présents de tous ces libres esprits qui hantent la montagne, la forêt et la solitude, et qui tout comme lui, à leur façon tantôt joyeuse, tantôt méditative, sont voyageurs et philosophes. Nés des mystères du premier matin, ils songent à ce qui peut donner au jour, entre le dixième et le douzième coup de l'horloge, un visage si pur, si pénétré de lumière, de sereine clarté qui le transfigure : ils cherchent la *Philosophie d'avant Midi.*

Niesztche.

Alfred de Vigny

(1797-1863)

« Ma vérité sur la vie, c'est le désespoir. Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance » ou encore « Le poète est toujours malheureux parce que rien ne remplace pour lui ce qu'il voit en rêve ». Ainsi parlait le plus rigoureux et austère des poètes du mouvement Romantique, dont il fut un des principaux animateurs avec Alfred de Musset et Victor Hugo.

Dans sa pièce (qui fut pour une bonne part dans sa célébrité) *Chatterton*, le personnage principal, un poète, finit par se donner mort. Il s'agit bien d'un plaidoyer pour le poète et d'un réquisitoire contre la société : un thème qui n'a rien perdu de son actualité, un siècle après. Et c'est bien cela qu'il a voulu nous laisser, une oeuvre aride et sombre, accusatrice et sans illusion, qu'il a soigneusement expurgé de tous les poèmes qui auraient pu témoigner d'un aspect plus léger et émouvant de sa personnalité : celui d'un homme sensible à la beauté et qui rendit toute sa vie hommage avec ferveur aux tendresses de la féminité.

Piers Tenniel.

La mort du loup

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. -- Ni le bois, ni la plaine
Ne poussait un soupir dans les airs ; Seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en-bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque baissant la tête,



Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable, attendant, à genoux,
Qu'une étoile jetât quelque lueur sur nous ;
Puis ; tout bas, a juré que ces marques récentes
Annonçait la démarche et les griffes puissantes
De deux grands Loups-cerviers et de deux Louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions, pas à pas, en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au-delà quelques formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font, chaque jour, à grand bruit, sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
L'allure était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.



Le Père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa Louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les Demi-Dieux Rémus et Romulus.
─ Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris,
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.





II



J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
À poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
À ne jamais entrer dans le pacte des villes,
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !

À voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
─ Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
À force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.



Gémir, pleurer prier est également lâche.
─ Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Ecrit au Château du Maine-Giraud, 1843.

KÈSKIDI ?

« Kèskidi ? » Cette formule, pour peu que vous fréquentiez les gens, vous l'entendez plusieurs fois par jour ; en bon français, on doit dire : « Que dit-il ? »

Certes, depuis toujours, notre Langue, parce qu'elle est vivante, évolue. En fait, nous continuons de parler un latin métissé et dégradé, tout comme les Italiens, les Espagnols, les Portugais..., une sorte de patois distingué. Mais aujourd'hui, ce n'est plus d'évolution qu'il s'agit, c'est plutôt de dégradation rapide.

« Donc, euh, bon ben, y a pas d' poème, cé oké quoi ! » C'est par cette phrase, phonétiquement transcrite ici, que j'ai entendu récemment, à la radio, une vedette du sport commencer son commentaire d'après match. La moitié au moins des mots qui composent cette déclaration ne sont là que pour meubler les temps morts nécessaires à la réflexion ; les autres sont déformés. Notre olibrius a utilisé onze mots alors qu'en bon français trois lui auraient suffi : « Tout va bien ! »

Vous l'avez sûrement remarqué, beaucoup de nos contemporains, jeunes et vieux, commencent toutes leurs déclarations, voire toutes leurs phrases, par "donc, euh" ; rappelons que le rôle exclusif de la conjonction *donc* est de précéder la conséquence d'un raisonnement : « Je pense, donc je suis. » De même, le mot *quoi*, chez eux, termine systématiquement toutes leurs phrases. « Quoi, c'est quoi ? » ai-je envie de leur demander. Et le ridicule pléonasme "bon ben", lui, ne brille que par son inutilité.

Quant au "poème", vous avez bien compris qu'il n'a rien de poétique mais qu'il est la déformation de "problème". Une véritable épidémie d'*escamotite* atteint presque tous les locuteurs : elle conduit à la limite à n'exprimer d'un mot que les voyelles, les consonnes, à part la première, restant au chaud... dans le gosier. La maladie se complique aussi d'*inversite* ; l'avez-vous remarqué ? La moitié au moins des gens, pour parler de ce jour, disent « oujord'hui », quelques-uns « aujord'hui », en intervertissant les diphtongues *ou* et *au* ; dans quelques années, nous aurons droit à « jord'hui ».

On le voit, la dégradation s'accélère. Elle me paraît résulter de deux tares modernes : la précipitation et surtout une sorte de paresse labiale et linguale car c'est en bougeant la langue et les lèvres que l'on forme les consonnes.

Il m'arrive de regarder, en fin d'après-midi, une émission qui consiste à poser à un "quarteron" de candidats une série de questions touchant l'actualité ou la culture... et à accorder, selon la difficulté, un, deux ou trois points à celui ou celle qui répond correctement le premier. Ces derniers temps, étaient invités à s'affronter des étudiants de différentes universités. J'ai alors pu constater que la moitié au moins des réponses étaient incompréhensibles ; L'animateur était à chaque fois obligé de les faire répéter, pour cause de fébrilité excessive et de "machouillage". On ne parle plus, on "mitraille" des borborygmes. Entre le "donc, euh" initial et le "quoi" final, vous n'avez droit bien souvent qu'à un visqueux salmigondis.

Tel est le constat. Et je n'ai pas parlé de la chanson, aujourd'hui réduite à un bruit informe qu'essaie vainement de dominer la voix du soi-disant chanteur ; ni même de la chanson dite "techno", rabâchouilleuse, ressasseuse et mâchouilleuse, qui me fait penser au chant (!) de la mésange charbonnière et à son inlassable « tit' ti put', tit' ti put ».

Alors, se demande-t-on, qui est responsable de ce désastre ? Les parents surtout, qui ont depuis longtemps démissionné ; les enseignants aussi, dans une moindre mesure, et... nous aussi qui, au lieu de demander à nos jeunes interlocuteurs de mieux articuler, faisons semblant d'avoir compris. Tous nous sommes coupables de laxisme. Mais comment réagir ? Un premier grand pas serait fait si les intentions affichées actuellement par les hauts dirigeants de l'Éducation nationale étaient suivies d'effet : on devrait cesser d'envoyer au "casse-pipe", dans les zones dites sensibles, les jeunes professeurs fraîchement sortis de l'université, car il importe, pour réussir dans ces milieux difficiles, de posséder une autorité et une compétence qui ne s'acquièrent que par l'expérience. À l'évidence, l'éducation d'un enfant, d'un adolescent surtout, exige que s'établisse un dialogue enfant — parents — enseignants aussi harmonieux que possible ; en un mot, que tous parlent la même langue.

Nous savons que la barre sera difficile à redresser, après quarante années de laisser-aller, mais la survie de notre langue est à ce prix et on ne peut admettre de voir des brassées entières d'adolescents aborder les études secondaires sans savoir parfaitement et distinctement lire et écrire.

Il faut revenir aux exercices de récitation et de lecture à haute voix en classe, c'est beaucoup plus urgent que de leur apprendre l'anglais. Dans les bons vieux collèges d'autrefois, la classe de première s'appelait la rhétorique, et l'on y apprenait vraiment à s'exprimer à haute voix ; dans certains d'entre eux, même les élèves de cette classe devaient à tour de rôle et sans microphone faire la lecture à leurs camarades au réfectoire : rude mais salutaire épreuve si l'on se rappelle que les assiettes étaient en aluminium...

Et surtout, que chacun, dans la vie de tous les jours, soit attentif à la qualité d'expression des enfants dont il a la charge ou qu'il côtoie ; il faut leur apprendre que, si l'on parle, ce n'est pas pour satisfaire une quelconque pulsion mais pour être compris, tout simplement, pour communiquer.

Au moment où l'on déplore ce que l'on nomme le déclin de la langue française, et ce peut-être à tort puisqu'il paraît qu'elle ne se porte pas si mal à l'étranger, veillons à en transmettre l'intégrité et à sauvegarder sa pureté. Il en est peut-être encore temps.

Jean Flamion[1] – juillet 2008

À une coquette : « Mon enfant, tu es belle, très belle,
et tu le sais ; mais n'oublie pas que ta beauté n'existe
qu'à travers le regard des autres. »

Jean Flamion

[1] Jean Flamion est cofondateur du C.L.E.C. (Cercle littéraire des écrivains cheminots), il écrit régulièrement des articles ayant pour sujet « la langue française » publiés dans la revue littéraire « Le dévorant ».



NOTES DE MUSIQUE

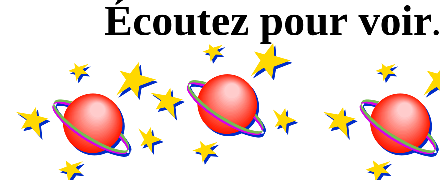
En matière de musique, pas grand chose de nouveau durant ces dernières vingt années. Mis à part peut-être Dire Straits et Yes en variétés, quelques compositeurs contemporains en classique.
La techno ? Début 70 cela existait déjà (souvenez-vous de Pop Corn) avant de sombrer dans l'abîme d'où elle n'aurait jamais dû remonter. Non, je déconne, la techno j'aime bien.
Le jazz fusion ? Quoiqu'intéressant et un rien intellectuel, la diffusion en est trop confidentielle.
Le rap ? Je croyais que l'on parlait de musique sous cette rubrique !
Le rock ? Depuis le temps qu'il existe sous des formes plus ou moins rythmées, on en a fait le tour, plus rien d'original à en attendre !

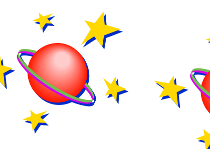
Seuls Dire Straits, Yes et dans une moindre mesure Génésis ont apporté des sons nouveaux, n'hésitant pas à aller au bout de leur démarche novatrice en créant des morceaux de 20 minutes se donnant ainsi le souffle nécessaire pour s'exprimer totalement. – écoutez Fox trot de Génésis – 23 minutes d'opéra fécond.

Alors quoi de neuf ? Rien ou si, les interprétations ! D'où le succès des reprises à tout va. Cela avait commencé vers 70, Denis Pépin s'était risqué à reprendre le répertoire de Georges Brassens, lui apportant avec une instrumentation moderne, voire audacieuse pour l'époque, un relief tout à fait remarquable qui manquait tant à l'interprétation un peu fade et monocorde dudit Georges (je sais, je vais en faire rugir plus d'un, allez-y qu'importe, ma chaîne Hi-fi couvre vos hurlements). Ce dernier félicita chaudement Denis Pépin, allant jusqu'à dédicacer son album. Puis, après cette brillante prouesse, on assista à de multiples reprises plus ou moins réussies. Généralement plus que moins. Natacha Atlas reprenant « Mon amie la rose » de Françoise Hardy, Baschung « Les mots bleus » de Christophe, Miossec « Salut les amoureux » de Joe Dassin, Cécilia Bartoli arrangeant avec brio Vivaldi…Plus rare est l'ambition de créer un album complet. Nous attendons toujours avec impatience les reprises de Baschung, annoncées depuis déjà 3 ou 4 ans.
Quelques interprètes se sont risqués en 96 à renouveler les chansons de Gérard Manset ♫ Auteur complexe s'il en est ♫ Après des années de palabres et d'incertitudes Yves Bigot a réussi à compiler une dizaine de chansons réunissant des artistes aussi variés que : J L Murat, Cheb Mami, Salif Keita, Brigitte Fontaine, Dick Annegarn ou encore F Cabrel…Il s'agit d'un album rare, rare au sens précieux du terme, rare, car il nous fait éprouver des émotions intenses, des émotions à couper au couteau « *pour voir au cœur du fruit le noyau noir* ».

James Lachençon.

Écoutez pour voir.



-QUAND LES JOURS SE SUIVENT-

Quand les jours se suivent **Quand il faut les vivre** **En entier, sans rien omettre** **Sans oublier de mettre** **Ce qu'il faut d'amour, d'humanité** **De risque, de richesse ou de pauvreté** **Quand les jours se suivent** **Quand il faut les vivre** **Comme des bêtes qui tirent le soc** **Dont les cornes s'entrechoquent** **Alors je dis** **Si ces jours sont des jours d'amour** **Peut-être, ça vaut la peine de les vivre toujours** **Peut-être, ça vaut la peine de les vivre toujours** **Quand les jours se suivent** **Quand il faut les vivre**	**En entier, sans rien omettre** **Sans oublier de mettre** **Ni le poivre et le sel** **Des jours les plus noirs** **Ni le sucre et le miel des jours d'espoir** **Quand les jours se suivent** **Comme dans les pages, les pages d'un livre** **Quand il faut toujours, toujours les compter** **Comme les pions sur le bord de l'échiquier** **Alors je dis** **Si ces jours sont des jours d'amour** **Peut-être, ça vaut la peine de les vivre toujours** **Peut-être, ça vaut la peine de les vivre toujours** **Comme des bêtes qui tirent le soc** **Dont les cornes s'entrechoquent** **Quand les jours se suivent** **Quand il faut les vivre.**

"ROUTE MANSET" Paroles, musique : Gérard Manset
Interprétation Pierre Schott, 1993 - Illustration Enki Bilal
Éditions EMI Music 8 52469 2

LA MARSEILLAISE

Au moment du 14 Juillet, Jacques Guitton a pensé nous proposer de "revisiter" La Marseillaise, *exercice susceptible de rappeler aux anciens les bancs de l'école primaire.*
1944 - De cette année-là, je n'ai pas oublié mon instituteur laïque. Parce que l'été avait ramené la liberté, dès la rentrée scolaire, il s'était empressé de nous faire connaître tous les couplets de notre hymne national. Le moment était peut-être propice pour cet apprentissage auquel il n'avait pu nous initier sous l'Occupation. Cet enseignant avait toujours ignoré le *Maréchal, nous voilà* ! que toute la classe entendait, scandé par les élèves d'une école voisine, lors de leur passage sous nos fenêtres quand ils allaient, en rangs disciplinés, au stade municipal ; je revois encore notre maître dans ces moments-là, les courts instants de silence qu'il observait, avec des airs de réprobation qui me sont depuis apparus explicites. Ce sont ces premiers souvenirs de *La Marseillaise* qui m'amènent aujourd'hui à vous en parler.

De nos jours, une bonne partie du peuple en connaît le premier couplet, mais est-ce satisfaisant ? Il n'est que de regarder les sportifs vêtus du maillot national : trop ont les lèvres inertes au moment où s'élève *La Marseillaise*, attitude qui fait penser soit qu'ils s'en moquent, dans tous les sens du terme, soit qu'ils l'ignorent ; et, dans ce dernier cas, n'ont-ils pas des circonstances atténuantes ? Quant aux spectateurs, on peut croire que, s'ils se manifestent bruyamment, c'est plus par esprit de clocher et chauvinisme que par patriotisme sincère.

Après ces digressions, un retour historique n'est peut-être pas inutile, soit pour connaître ce chant de guerre devenu hymne national, soit simplement pour rafraîchir les mémoires.

C'est en 1792 qu'est née *La Marseillaise.* La proclamation à Paris de la guerre avec l'Autriche fut connue à Strasbourg cinq jours après. C'est alors, le 25 avril, que Dietrich, maire de la ville, a convié à sa table quelques officiers de la garnison et leur fit part de sa déception qu'il n'existât pas d'hymne national et patriotique. Engagé par le maire à écrire une telle œuvre, en quelques heures dans la nuit, Rouget de Lisle composa la musique et les paroles de ce qu'il intitula *Chant de guerre de l'Armée du Rhin.* Sa chanson fut publiée à Strasbourg, dédicacée par le commandant en chef de l'Armée du Rhin, le général Lukner, dont certains pensent qu'il est l'instigateur de la demande faite à Rouget de Lisle, motivée par son désir d'avoir un chant qui électriserait les conscrits de Strasbourg. Connu dès le mois de juin à Marseille, il fut chanté avec entrain par un bataillon de volontaires de cette ville en arrivant à Paris pour la fête de la Fédération ; le peuple, enthousiaste, lui donna le nom *d'Hymne des Marseillais* ou *Marseillaise,* nom qui lui est resté.

La Marseillaise a été déclarée chant national en 1879. Voici ses couplets dans leur intégralité ; texte exact retenu en 1887 par la commission nommée à cet effet par le célèbre général Boulanger, alors ministre de la Guerre :

(1) Allons enfants de la patrie,	(2) Que veut cette horde d'esclaves,
Le jour de gloire est arrivé !	De traîtres, de rois conjurés ?
Contre nous de la tyrannie	Pour qui ces ignobles entraves,
L'étendard sanglant est levé ! (bis)	Ces fers dès longtemps préparés ? (bis)
Entendez-vous dans les campagnes	Français ! Pour nous, ah ! quel outrage !
Mugir ces féroces soldats ?	Quels transports il doit exciter !
Ils viennent jusque dans nos bras	C'est nous qu'on ose méditer
Égorger nos fils, nos compagnes.	De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons !	*Aux armes, etc.*
Marchons ! Marchons !	
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !	

(3) Quoi ! ces cohortes étrangères	(4) Tremblez, tyrans ! et vous, perfides,
Feraient la loi dans nos foyers !	L'opprobre de tous les partis,
Quoi ! ces phalanges mercenaires	Tremblez ! vos projets parricides
Terrasseraient nos fiers guerriers ! (bis)	Vont enfin recevoir leur prix ! (bis)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées	Tout est soldat pour vous combattre.
Nos fronts sous le joug se ploieraient !	S'ils tombent, nos jeunes héros,
De vils despotes deviendraient	La France en produit de nouveaux,
Les maîtres de nos destinées !	Contre vous tout prêts à se battre !
Aux armes, etc.	*Aux armes, etc.*

(5) Français, en guerriers magnanimes	(6) Amour sacré de la patrie,
Portez ou retenez vos coups !	Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Épargnez ces tristes victimes,	Liberté, Liberté chérie,
À regret s'armant contre nous. (bis)	Combats avec tes défenseurs ! (bis)
Mais ces despotes sanguinaires,	Sous nos drapeaux, que la victoire,
Mais ces complices de Bouillé,	Accoure à tes mâles accents !
Tous les tigres qui, sans pitié,	Que tes ennemis expirants
Déchirent le sein de leur mère !...	Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, etc.	*Aux armes, etc.*

La musique de *La Marseillaise* n'est pas absolument conforme à l'improvisation de son créateur, mais les modifications qu'elle a subies se sont bornées à régulariser son dessin mélodique. Quant au texte, il faut savoir que Rouget de Lisle n'eut jamais l'intention d'écrire un hymne pour la République. Il était royaliste et a toujours refusé de trahir le serment de fidélité par lequel, en sa qualité d'officier, il s'était lié à Louis XVI. Sa loyauté l'amena à changer les deux derniers vers du sixième couplet, à ses yeux trop républicains, et il remplaça « Et que les trônes de tyrans / Croulent au bruit de votre gloire » par « Que les ennemis expirants / Voient ton triomphe et notre gloire ». Depuis, rien n'a été changé au texte, sinon l'ajout d'un septième couplet faussement attribué à Chénier et revendiqué par le journaliste Louis Du Bois et, probablement plus sérieusement, par l'abbé Antoine Pessoneaux, professeur à Vienne dans l'Isère. Appelé *Couplet* ou *Strophe des enfants,* le voici :



(7) Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus. (bis)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre,
Aux armes, etc.

Vous aurez remarqué que, dans le cinquième couplet, apparaît le nom de Bouillé, manifestement inconnu aujourd'hui. C'était un serviteur de la royauté, ancien gouverneur des Antilles françaises, qui avait obtenu de la Révolution le commandement d'une division militaire de l'Est. Il fit subir à quelques régiments acquis aux idées nouvelles des retenues de solde, ce qui les amena à réclamer. Les déclarant rebelles, le marquis de Bouillé fit appel à la garde nationale de Lorraine, et ceci se termina par un épouvantable massacre à Nancy, sur les circonstances duquel il trompa l'Assemblée nationale qui lui vota des remerciements. Mais il fut démasqué quand, à la tête de troupes fidèles au roi, il courut en 1791 à Varennes ; arrivé trop tard, il n'eut d'autre solution que de s'enfuir et de passer la frontière. Le vers de La *Marseillaise* le concernant n'a donc eu d'autre but que de vouer son nom à l'exécration des patriotes.
Certains ont prétendu que Rouget de Lisle n'était pas l'auteur de la musique de *La Marseillaise.* En France, un dénommé Lotz affirma que celle-ci était antérieure à la Révolution et se trouvait dans un oratorio manuscrit d'un maître de chapelle de la cathédrale de Saint-Omer. Sous le règne de Napoléon III, un parent du créateur apporta des preuves irréfutables, obligeant un autre détracteur à une rectification publique. En 1861, outre-Rhin, Hamma, un organiste, prétendit avoir trouvé dans une messe manuscrite composée en 1776 par un maître de chapelle nommé Holtzmann, le dessin complet de *La Marseillaise.* De son côté, en 1886, un nommé Tappert soutenait qu'il s'agissait de la musique de la messe d'un autre organiste nommé Holzbauer. Rien de crédible ne subsista à ces assertions.
La Marseillaise n'a jamais laissé indifférent. On se souvient de la tentative d'un président de la Ve République d'en changer le rythme, de la caricature d'un compositeur célèbre dans les variétés ; ils ont été précédés dès 1841 par Lamartine qui, pacifiste, écrivit une *Marseillaise de la Paix* ; et par des ouvriers de Paris qui éditèrent à leurs frais pour une distribution gratuite, une brochure intitulée *Paix et travail, progrès et conservation,* reproduisant les textes les plus significatifs produits dans ce sens ; ils mettaient l'accent sur ce qu'ils qualifiaient de chant français d'un autre âge, avec son refrain d'anathème contre *le sang impur.*

Jacques Guitton

Rudyard Kipling

Cette page présente le célèbre poème "If-" de Rudyard Kipling suivie de cinq traductions en français par André Maurois, Germaine Bernard-Cherchevsky, Jules Castier, Hervé-Thierry Sirvent et Jean-François Bedel.

If-

Rudyard Kipling (1910)

If you can keep your head when all about you
Are losing theirs and blaming it on you,
If you can trust yourself when all men doubt you.
But make allowance for their doubting too;
If you can wait and not be tired by waiting.
Or being lied about, don't deal in lies,
Or being hated, don't give way to hating,
And yet don't look too good, nor talk too wise:

If you can dream -and not make dreams your master
If you can think -and not make thoughts your aim
If you can meet Triumph and Disaster
And treat those two impostors just the same;
If you can bear to hear the truth you've spoken
Twisted by knaves to make a trap for fools.
Or watch the things you gave your life to broken,
And stoop and build'em up with worn-out tools:

If you can make one heap of all your winnings
And risk it on one turn of pitch-and-toss,
And lose, and start again at your beginnings
And never breathe a word about your loss;
If you can force your heart and nerve and sinew
To serve your turn long after they are gone,
And so hold on when there is nothing in you
Except the Will which says to them: "Hold on!"

If you can talk with crowds and keep your virtue,
Or walk with Kings -nor lose the common touch,
If neither foes nor loving friends can hurt you,
If all men count with you, but none too much;
If you can fill the unforgiving minute,
With sixty seconds' worth of distance run.
Yours is the Earth and everything that's in it,
And -which is more- you'll be a Man, my son !

tiré de *"Tu seras un homme mon fils" suivi de "Lettres à son fils"* de Rudyard Kipling, éditions *mille et une nuits*, ISBN 2-84205-332-X

Si : Tu seras un homme, mon fils

Traduction d'André Maurois (1918)

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tous jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire
Tu seras un homme, mon fils.

tiré de *Si : Tu seras un homme, mon fils* de Guillaume Reynard, éditions *Flammarion*, ISBN 2-08160952-5

Si…

Traduction de Germaine Bernard-Cherchevsky (1942)

Si tu restes ton maître alors qu'autour de toi
Nul n'est resté le sien, et que chacun t'accuse ;
Si tu peux te fier à toi quand tous en doutent,
En faisant cependant sa part juste à leur doute ;
Si tu sais patienter sans lasser ta patience,
Si, sachant qu'on te ment, tu sais ne pas mentir ;
Ou, sachant qu'on te hait, tu sais ne pas haïr,
Sans avoir l'air trop bon ou paraître trop sage ;

Si tu aimes rêver sans t'asservir au rêve ;
Si, aimant la pensée, tu n'en fais pas ton but,
Si tu peux affronter, et triomphe, et désastre,
Et traiter en égaux ces deux traîtres égaux ;
Si tu peux endurer de voir la vérité
Que tu as proclamée, masquée et déformée
Par les plus bas valets en pièges pour les sots,
Si voyant s'écrouler l'œuvre qui fut ta vie,
Tu peux la rebâtir de tes outils usés ;

Si tu peux rassembler tout ce que tu conquis
Mettre ce tout en jeu sur un seul coup de dés,
Perdre et recommencer du point d'où tu partis
Sans jamais dire un mot de ce qui fut perdu ;
Si tu peux obliger ton cœur, tes nerfs, ta moelle
À te servir encore quand ils ont cessé d'être,
Si tu restes debout quand tout s'écroule en toi
Sauf une volonté qui sait survivre à tout ;

Si t'adressant aux foules tu gardes ta vertu ;
Si, fréquentant les Rois, tu sais rester toi-même,
Si ton plus cher ami, si ton pire ennemi
Sont tout deux impuissants à te blesser au cœur,
Si tout homme avec toi compte sans trop compter ;
Si tu sais mettre en la minute inexorable
Exactement pesées les soixante secondes
Alors la tienne est tienne et tout ce qu'elle porte
Et mieux encore tu seras un homme mon fils !

tiré à part, inédit par ailleurs, aimablement proposé par Eve Line Blum-Cherchevksy, fille de la traductrice

Tu seras un homme, mon fils

Traduction de Jules Castier (1949)

Si tu peux rester calme alors que, sur ta route,
Un chacun perd la tête, et met le blâme en toi ;
Si tu gardes confiance alors que chacun doute,
Mais sans leur en vouloir de leur manque de foi ;
Si l'attente, pour toi, ne cause trop grande peine :
Si, entendant mentir, toi-même tu ne mens,
Ou si, étant haï, tu ignores la haine,
Sans avoir l'air trop bon ni parler trop sagement ;

Si tu rêves, - sans faire des rêves ton pilastre ;
Si tu penses, - sans faire de penser toute leçon ;
Si tu sais rencontrer Triomphe ou bien Désastre,
Et traiter ces trompeurs de la même façon ;
Si tu peux supporter tes vérités bien nettes
Tordues par des coquins pour mieux duper les sots,
Ou voir tout ce qui fut ton but brisé en miettes,
Et te baisser, pour prendre et trier les morceaux ;

Si tu peux faire un tas de tous tes gains suprêmes
Et le risquer à pile ou face, - en un seul coup -
Et perdre - et repartir comme à tes débuts mêmes,
Sans murmurer un mot de ta perte au va-tout ;
Si tu forces ton cœur, tes nerfs, et ton jarret
À servir à tes fins malgré leur abandon,
Et que tu tiennes bon quand tout vient à l'arrêt,
Hormis la Volonté qui ordonne : « Tiens bon ! »

Si tu vas dans la foule sans orgueil à tout rompre,
Ou frayes avec les rois sans te croire un héros ;
Si l'ami ni l'ennemi ne peuvent te corrompre ;
Si tout homme, pour toi, compte, mais nul par trop ;
Si tu sais bien remplir chaque minute implacable
De soixante secondes de chemins accomplis,
À toi sera la Terre et son bien délectable,
Et, - bien mieux - tu seras un Homme, mon fils.

tiré de "Tu seras un homme mon fils" suivi de "Lettres à son fils" *de Rudyard Kipling, éditions* mille et une nuits, *ISBN 2-84205-332-X*

Si…

Traduction de Hervé-Thierry Sirvent (2003)

Si tu peux rester calme alors que tous tes proches
Semblent perdre la tête et vouloir t'en blâmer,
Si tu peux croire en toi face à tous leurs reproches
Mais comprendre leur doute et toujours les aimer ;
Si tu peux espérer sans te lasser d'attendre,
Si tu ne sais mentir à ceux qui t'ont menti,
Si celui qui te hait, tu ne peux le lui rendre,
- Mais sans parler en Sage, ou sembler trop gentil ;

Si tu rêves - mais sans que ton rêve t'envoûte,
Si tu penses - mais non vers d'abstraites hauteurs,
Et si tu sais passer de Triomphe en Déroute
Sans te laisser berner par ces deux imposteurs ;
Si tu peux supporter qu'un vil faquin dévie
Le sens de tes propos pour abuser les sots,
Ou voir briser ton œuvre et, penché sur ta vie,
Avec de vieux outils assembler les morceaux ;

Si tu peux risquer tous tes gains à pile ou face,
Simple lot au hasard d'un seul coup suspendu,
Tout perdre, et repartir de tes débuts, sans place
En toi pour un soupir sur ton pari perdu ;
Si tu forces ton cœur, tes nerfs, tes tendons, même
Quand las de t'obéir ils s'en sont détournés,
Et si ta Volonté, résistance suprême
À ton vide total, leur dit toujours : « Tenez ! »

Si tu sais rester noble en parlant à la foule,
Si tu sais rester simple en côtoyant les rois,
Si pas plus que l'ami l'ennemi ne te foule,
Si tout homme t'est cher mais nul n'a trop de poids ;
Et si tu peux remplir la minute exigeante
De secondes valant la course que tu fis,
La Terre t'appartient et - leçon plus grisante :
- Tu seras un Homme, mon fils !

Aimablement proposé par Hervé-Thierry Sirvent, traducteur

Si…

Traduction de Jean-François Bedel (2006)

Si tu gardes ta tête quand la folie des autres,
S'acharne contre toi et te couvre de fautes
Si tu restes confiant, lorsqu'on doute de toi,
Et te veux tolérant, car l'opprobre est sans foi…
Si l'attente chez toi n'engendre aucun soupir
Que jamais médisances ne t'entraînent à mentir,
Ni qu'être détesté ne te force à haïr,
Sans de la perfection vouloir être l'image,
Ni d'aimer pérorer en imitant les sages…

Si tu gardes tes rêves sans n'être qu'un rêveur,
Évitant que penser devienne un but en soi…
Si tu peux accueillir l'Échec ou le Succès,
En faisant part égale à ces deux impostures
Si tu peux supporter que ta parole vraie,
Changée par des fripons serve aux sots de pâture,
Si l'œuvre de ta vie s'écroulant devant toi,
Tu ramasses aussitôt les morceaux sans rancœur,
Saisis tes vieux outils, et reprends le labeur…

Si tu peux mettre en jeu tout ce qui t'appartient,
Et en risquer l'enjeu d'un coup de pile ou face,
En ayant tout perdu, pourtant garder la face,
Repartir à zéro, sans un mot, ni chagrin ;
Si tu mets ton pouvoir, ton audace et ton cœur,
À servir ta cause, jusqu'à la dernière heure,
Ne pas abandonner quand plus rien ne subsiste,
En toi, que ce Vouloir, cette voix qui insiste,
Et qui te crie : « Tiens Bon ! gardes Force et Vigueur ! »

Si parlant à la foule, tu gardes ta droiture,
Accompagnes les rois en sachant d'où tu viens,
D'amis ou d'ennemis, redoutes point l'injure…
Si, plus qu'un seul être, pour toi compte l'humain,
Et si face à ce temps à la fuite implacable,
Tu fais à chaque instant ce dont tu es capable,
Permettant que toujours tes travaux s'accomplissent,
Avec tout ce qu'il offre, ce Monde sera Tien…
Et, bien plus encore, tu seras un Homme, mon fils !

LES PRINCIPES

Le 31 janvier, j'apprenais, comme tous les Français, qu'un professeur de technologie de Berlaimont (Nord) avait été suspendu pour avoir giflé un élève de onze ans qui l'avait traité de « connard ». Mon sang n'a fait qu'un tour tant cette suspension me parut injuste, d'autant qu'elle résultait de la plainte d'un père, un gendarme qui n'avait pas hésité à venir en uniforme demander des comptes au professeur.

Aussi ai-je dégusté l'article que le professeur Marcel Rufo a écrit dans *Le Journal du dimanche* du 3 février. Stigmatisant le rectorat de Lille - qui avait commenté l'événement de cette phrase lapidaire : « On ne peut pas accepter qu'un professeur gifle un enfant, quelles que soient les circonstances » —, stigmatisant aussi le ministre de l'Éducation nationale, Xavier Darcos — qui, tout en demandant que l'élève soit puni, avait déclaré : « Cet enseignant a eu tort mais dans l'immense majorité des cas, ce sont les professeurs qui sont les victimes ; on n'insulte pas publiquement son professeur » -, Marcel Rufo commençait son article, intitulé *Les enfants qu'on mérite*, par cette affirmation apparemment frappée au coin du bon sens : « L'attitude la plus simple, mais la plus *faux derche*, consiste à s'inspirer de Ponce Pilate : "Il ne faut pas qu'un professeur gifle un élève et il ne faut pas que celui-ci insulte son enseignant." Mais le représentant de Rome en Palestine était un personnage public et il nous faut retourner vers l'hypocrisie et la médiocrité du quotidien : "Il aurait fallu s'arranger en interne, redire la loi à ce préadolescent et rappeler sa mission à l'éducateur." »

Et Rufo d'y aller de bon coeur dans la voie de l'ordre, de la discipline, de la morale ; il sombre presque dans le pathos lorsqu'il écrit : « La fierté des enfants issus d'un milieu modeste ou pas et qui vont à l'école, c'est d'être le moyen de porter une espérance d'ascension sociale et de changement social en hommage à leurs parents. L'école ne sert plus à rien si les consommateurs gâtés, gavés de présents, ne comprennent pas que c'est un moyen splendide d'évolution. » Véritablement, je buvais du petit lait ; d'autant que, pour moi comme pour beaucoup d'entre nous, éduquer, c'est fixer des limites.

Le soufflé est aujourd'hui retombé et si je vous demandais à brûle-pourpoint où en est l'affaire, vous seriez bien en peine de le dire. Alors, je vais vous donner quelques informations. D'abord sur le déroulement des faits ; il semble maintenant établi que, le 28 janvier au matin, dans une classe de sixième du collège Gilles-de-Chin de Berlaimont, le professeur de technologie, âgé de quarante-neuf ans, a mis à terre les affaires d'un élève âgé de onze ans après lui avoir ordonné de ranger une table en désordre au fond de ta classe ; l'élève aurait alors demandé une explication et le professeur l'aurait poussé contre la porte du fond. C'est alors que le gamin, regardant l'adulte dans tes yeux, aurait soufflé « connard » à l'enseignant, lequel a alors giflé l'élève.

Sur quelques bulletins, la page 59 comporte une erreur ; il faut lire : « Pourquoi ai-je vilipendé ce père gendarme que je ne connais pas ? » et non : « Pourquoi ai-je vilipendé ce père gendarme *vise* que je ne connais pas ? »

On connaît bien ce genre d'engrenage. Cela arrive dans bien d'autres cas, par exemple dans les couples, voire chez les grands de la République. Et personne ne peut dire qu'il n'a jamais cédé à cette spirale où le ton monte sans qu'on puisse enrayer la colère. Bref, il y a là toutes les caractéristiques de l'esprit de l'homme et on n'y peut rien.

Mais là où les choses deviennent graves, c'est lorsque les médias s'emparent de telles situations et les montent en épingle. Parce que chacun, remué dans ses convictions, va décupler la portée des faits et exacerber l'opinion des autres. En l'occurrence, que sait-on des antécédents de l'élève ? de ceux du professeur ? de ceux des parents de l'élève ? Des réponses commencent à émerger, mais elles n'ont peut-être pas eu de conséquences sur les faits qui se sont produits le 28 janvier à Berlaimont.

A priori, le refus de l'enseignant de plaider coupable me gêne. Parce que, finalement, il l'a bien donnée, cette gifle. Mais, fort des quarante mille lettres de soutien qu'il a reçues, ne serait-il pas en train de changer de registre pour sanctifier sa colère et pour acquérir une notoriété médiatique qui influencera la position de ses juges ? Je vous avoue que je ne me sens pas très bien dans mes pantoufles.

C'est dans ces cas-là que l'on doit faire appel aux principes. Je nomme principes ces règles de conduite que l'on s'est personnellement fixées au fil du temps, au fil des expériences, les mêmes causes ayant souvent les mêmes effets. Les principes ont un avantage considérable, c'est qu'ils évitent de remuer sans cesse sa conscience avec les mêmes questions, les mêmes dilemmes. Les principes simplifient la vie.

Pour ma part, j'ai quelques principes, intangibles, que je ne remettrai jamais en cause. Il y a ma foi dans la culture critique, mon souci d'écouter les autres, ma recherche de la chose bien faite et du respect de ma parole. L'affaire du professeur de Berlaimont m'a incitée à réfléchir au bien-fondé de mes réactions. Pourquoi ai-je pris le parti du professeur immédiatement ? Pourquoi ai-je applaudi à la publication de l'article de Marcel Rufo ? Pourquoi ai-je vilipendé ce père gendarme que je ne connais pas ?

C'est parce que j'ai réagi à des sentiments au lieu de respecter un principe. Mais il se trouve que, en l'occurrence, je n'avais pas de principe. Alors, au moment de rédiger le présent éditorial, j'ai cherché à classer mes idées et à en faire un principe. Je crois que je l'ai trouvé : il faut faire confiance à la Justice. Car je suis convaincu que dans notre pays, la Justice n'est pas si mauvaise qu'il y paraît. Sans doute ce principe me fera-t-il parfois commettre des erreurs, mais, d'une manière générale, je me serai allégé la conscience et facilité la vie.

Myriam Hadoux – juillet 2008

"Le flâneur" de Jacques Premel

Flâner sur un chemin
Sans connaître le bout,
Etre en quête de rien
Mais à l'affût de tout.

Et dans chaque seconde
Etre encore étonné,
Par la beauté du monde
Et s'en émerveiller.



Savoir prendre le temps
D'écouter l'hirondelle,
Chanter l'avènement
De la sève nouvelle.

S'enivrer de senteurs
Au parfum de l'ondée,
S'extasier d'une odeur
De fougère mouillée.

Décrocher sur la lande
En maquis dans l'été,
Une mûre en offrande
Et puis la célébrer.

Regarder l'écureuil
Parachute en torchon,
Dans la rousseur des feuilles
Se faire caméléon.

Et ne pas oublier
De remercier l'hiver,
Quand pour l'arbre chandelier
Il est souffleur de verre.

Désopilant !

Il était une fois un berger et ses moutons au bord de la route. Tout d'un coup surgit une Jeep Cherokee flambante neuve, conduite par un jeune homme en chemise Hugo Boss, pantalon YSL, baskets Nike, etc.
La voiture s'arrête et le jeune homme s'adresse au berger :
« Si je devine combien de moutons vous avez, vous m'en donnez un ? »

Le berger regarde le jeune homme, regarde les moutons qui broutent et dit : « Oui. »

Le jeune homme gare la voiture, branche le note book et la GSM, entre dans un site de la NASA, scrute le terrain à l'aide du GPS, établi une base de données, 60 tableaux Excel pleins d'algorithmes et d'exponentiels, plus un rapport de 150 pages imprimé sur sa mini imprimante HIGH-TECH. Il se tourne vers le berger et dit :
– « Vous avez ici 1586 moutons. »

Le berger répond :
– « C'est tout à fait correct, vous pouvez avoir votre mouton. »

Le jeune homme prend le mouton et le met dans le coffre de la jeep. À ce moment-là, le berger lui demande :
– « Si je devine votre profession, vous me rendez mon mouton ? »

Le jeune homme répond : « Oui. »

Le berger dit tout de suite :
« - Vous êtes consultant. »
« Comment avez-vous deviné - demande le jeune homme ? »
« Très facile », répond le berger :
1 « Vous êtes venu ici sans qu'on vous appelle. »
2 « Vous me taxez un mouton pour me dire ce que je savais déjà. »
3 « Et vous ne comprenez rien à ce que je fais, parce que vous avez pris mon chien. »

ജജജ ഗഗഗ

Désopilant bis !

Histoire vraie enregistrée dans un service Hot Line d'assistance informatique.
L'opérateur a été licencié pour faute grave, mais il a assigné sa société en justice pour licenciement abusif.
À vous de juger :

« Ridge Hall computer assistant ; que puis-je pour vous ? »
-Et bien j'ai un problème avec WordPerfect.
Quelle sorte de problème ?
Et bien j'étais en train de taper et soudain tout est parti.
Parti ?
Ça a disparu.
Mmm. Et à quoi ressemble votre écran à présent ?
À rien.
À rien ?
Il est vide, il ne se passe rien quand je tape.



Vous êtes toujours dans WordPerfect ou vous en êtes sorti ?

Comment je sais ?

Pouvez-vous voir le prompt C:\ à l'écran ?

C'est quoi un prompte-ce ?

Laissez tomber. Pouvez-vous bouger le curseur à l'écran ?

Y a pas de curseur. Je vous ai dit, il ne se passe rien quand je tape.

Est-ce que votre moniteur est allumé ?

C'est quoi un moniteur ?

Le truc avec l'écran qui ressemble à une télé. Est-ce qu'il y a une petite lumière qui vous dit qu'il est allumé ?

Je ne sais pas.

Et bien regardez à l'arrière de votre moniteur et regardez où va la prise de courant. Vous pouvez voir ?

Je pense…

Bien ! Suivez le cordon jusqu'à la prise, et dites-moi si elle est branchée.

Oui.

Derrière le moniteur, avez-vous remarqué qu'il y avait deux câbles branchés à l'arrière ?

Non.

Et bien il y en a deux. Regardez à nouveau et trouvez le deuxième.

...Oui, c'est bon.

Suivez-le et dites-moi s'il est solidement branché à l'ordinateur.

Je ne peux pas l'atteindre.

Oh ! Pouvez-vous le voir ?

Non.

Même en vous penchant ou en vous mettant à genoux ?

Oh non ! c'est juste que je n'ai pas le bon angle, il fait si sombre.

Sombre ?

Oui, le bureau est éteint, la seule lumière vient de la fenêtre.

Et bien allumez la lumière.

Je ne peux pas.

Pourquoi ! ?

Parce qu'il y a une panne de courant.

Une panne... Aha ! Voilà la raison. Est-ce que vous avez encore les manuels et les boîtes et l'emballage que vous avez eus avec l'ordinateur ?

Heu... Oui, c'est dans le placard.

Bien ! Allez les chercher, débranchez votre système, emballez-le comme c'était quand vous l'avez eu. Et apportez-le au magasin où vous l'avez acheté.

Vraiment ? C'est si sérieux ?

J'en ai peur.

Et qu'est-ce que je leur dis ?

Dites-leur que vous êtes trop con pour posséder un ordinateur...



Juste un p'tit bout d'OP

« Garder la mémoire vive de ce qui a été vécu ce n'est pas rester enfermé dans le problème. C'est laisser une trace à l'Histoire Collective pour que les choses de ce genre ne se reproduisent jamais. C'est aussi tirer des leçons de l'Histoire. Cela permet de mieux regarder l'avenir, de le construire avec moins d'erreurs et de préparer ainsi un demain plus juste pour les générations à venir… ».

Citation trouvée sur le Net

Jacques Bard.

Interne à l'O.P. de Cempuis de septembre 1958 à juin 1964.

TABLE DES CHAPITRES

Au début des grandes vacances 1958, nous sommes allés - ma mère, mon frère Christian et moi - dans un immeuble de la Préfecture de la Seine, un grand bâtiment avec ascenseur (ce qui fut, pour moi, une grande découverte), à Paris, dans le 12ème. Nous avons été reçus par une assistante sociale pour tenter de résoudre les différents problèmes nous concernant : trop de personnes dans l'appartement, pas de moyens financiers suffisants pour faire vivre décemment tout le monde…

Je n'ai jamais su qui était à l'origine de ce rendez-vous : ma mère ou les services sociaux.
Ce jour-là, l'assistante sociale nous a proposé un internat dans l'Oise, à une centaine de kilomètres de Paris. Je me souviens encore qu'elle a dit : « c'est un endroit charmant, avec une bonne éducation et il faudrait un petit vélo pour en faire le tour ». La décision a été prise pour soulager la famille : les deux garçons iront en internat, à Cempuis, pour la rentrée.
Un matin, ma mère nous a emmenés, en bus et en métro, de Fontenay sous Bois jusqu'à la gare du Nord, à Paris. Une assistante sociale chargée de nous convoyer nous y attendait.
Ma mère nous a longuement embrassés, a pleuré puis nous sommes montés dans le train. Peut-être pensions-nous alors que les vacances continuaient. Arrivés à Grandvilliers, une voiture - « la camionnette » - nous attendait pour finir le trajet vers notre nouvel internat.

C'était le mercredi 24 septembre 1958 en début d'après-midi. Christian et moi sommes arrivés à Cempuis, Oise, à « l'O.P. ».

> Je me souviens du 24 septembre 1958, car le vote sur le référendum de naissance de la Vème République était le 28, soit le premier dimanche suivant notre entrée.

1 - L'arrivée

Je suis arrivé à 9 ans, mon frère Christian n'en avait que 8, dans la « cour d'honneur », toujours accompagnés par l'assistante sociale qui nous avait pris en charge à Paris. Nous avons monté les marches du perron et avons été présentés au « surgé ». C'était Georges Huet dit « Jojo » à l'époque. Le directeur, M. Grenouillet – dont le bureau était contigu et communiquant - s'approcha pour nous « regarder », nous « voir »... Il ne nous a rien dit.

Un pion qui était là nous a immédiatement emmenés à la lingerie. L'assistante sociale nous avait « largués » sans un mot…

> Nous n'avions pas mangé (car on avait oublié notre sac dans le métro) le midi et je l'ai dit au pion. Je me souviens encore qu'il m'a répondu de ne pas faire d'histoires et conseillé de « faire comme les autres ».

Je me suis retrouvé dans un endroit construit en briques « rouge sombre » fatiguées, ceinturé d'un grand mur de la même fabrication et qui me fait, encore aujourd'hui, penser plus à une prison, la verdure en plus, qu'à une école d'avant- garde.

Nous sommes arrivés en début d'après-midi, chacun de nous a reçu un numéro : 94 pour Christian et 93 pour moi. Nous avons essayé des vêtements et les lingères ont tout de suite cousu nos numéros dedans. La même tenue que pour les autres gamins : « l'uniforme ». Nous sommes ensuite allés à la cordonnerie pour avoir des chaussures et des chaussons.

Ensuite, direction le « Tournaire » pour une place où dormir : un lit. On portait nos draps et nos affaires de toilette depuis la lingerie et jusque dans les dortoirs.
« 1er gauche » pour Christian et « 2ème gauche » pour moi. Jusqu'à ma sortie, on ne sera jamais dans le même dortoir.

Nous sommes redescendus dans la cour avec le pion pour « le goûter ». Les autres gamins sortaient de classe. Nous avons participé à notre 1er cérémonial du goûter et on avait faim !

Le soir on nous donne (impose) une place à une table du réfectoire. On mange.

Le lendemain (le jeudi) nous sommes allés en classe, le matin, comme tout le monde !

Pour une raison que j'ignore encore, on m'a fait redoubler le CE2 alors que mon année précédente était très bonne.

Le jeudi était alors le « jour des enfants » (il sera remplacé plus tard par le mercredi), mais, à l'O.P. on avait école le jeudi et aussi le samedi matin. L'après-midi on a fait un peu connaissance des autres enfants, de « certains grands » et des « lieux autorisés ».

On était, déjà, devenus des « Cempuisiens » et j'étais le « grand Bard » !

Mais revenons à Cempuis que l'on appelait « l'O.P. » pour Orphelinat Prévost.

J'ai trouvé sur Internet ce document intéressant :

PAUL ROBIN (1837-1912) et L'ORPHELINAT DE CEMPUIS



Les anarchistes, qu'il s'agisse de Stirner, Proudhon, Bakounine, ou de ceux dont l'histoire n'a pas retenu le nom, avaient, nous l'avons vu, pressenti ce que pourrait être une éducation et une pédagogie libertaires mais ces opinions étaient purement théoriques.
Paul Robin va, le premier, expérimenter ce que ses illustres prédécesseurs pensaient et comme souvent, de sa pratique naîtra un approfondissement théorique.
D'origine bourgeoise, Robin, suit des études secondaires à Bordeaux, prépare l'École Normale Supérieure pour entreprendre une carrière d'enseignement. Professeur de 1861 à 1864, il se heurte alors à l'incompréhension et à l'esprit bureaucratique de son administration. Lui qui souhaitait d'une manière vague rapprocher l'enseignement de la vie, la classe de l'atelier et de la cité, va susciter la crainte, l'effroi et l'hostilité.
Les notables locaux ne seront pas les derniers à manifester leur hostilité face à ces timides essais de libération de l'enfant. Et pourtant, il ne s'agissait que de promenades botaniques, de visites chez les artisans locaux et d'une discipline légèrement relâchée. Écœuré, il va donner sa démission de l'enseignement public.
Émigrant en Belgique, il va alors sympathiser avec les idées socialistes et il épousera là-bas, la fille du socialiste Delesalle. Expulsé de Belgique, il se rend ensuite à Genève où il va faire la connaissance de Bakounine et ses opinions en matière éducative vont prendre un tour nettement libertaire.
Réfugié à Londres, en 1870, il deviendra membre du conseil général de l'Internationale sur proposition de Karl Marx, mais en sera rapidement exclu dès que ses sympathies pour Bakounine seront connues. Il va alors fréquenter Kropotkine et les frères Reclus et professera au collège de l'Université de Londres.

Pendant cette période d'exil, Robin va affiner d'un point de vue théorique les idées qu'il avait sur l'éducation.
C'est ainsi qu'au congrès de l'Internationale à Bruxelles (1868), son rapport sur l'enseignement intégral sera adopté. L'occasion de concrétiser ses projets va bientôt lui être offerte. Ferdinand Buisson, ancien membre de la Commune, de l'Internationale et de l'Alliance Bakouninienne va devenir directeur de l'enseignement primaire et l'un des principaux collaborateurs de Jules Ferry.
Se souvenant de Robin, il va alors lui proposer un poste d'inspecteur de l'enseignement primaire à Blois. Robin accepte et un vent de novation va alors souffler sur sa circonscription.
Cependant, il étouffe rapidement dans son rôle et demande la direction d'un établissement d'enseignement.
Son vœu va être exaucé et le 11 décembre 1880, il sera nommé directeur de l'orphelinat de Cempuis.
Ce n'était pas l'idéal pour expérimenter ses théories, car la population scolaire restait marquée par son origine, mais Robin allait avoir toute latitude pour concrétiser ses idées. En effet, bénéficiant de la protection de Ferdinand Buisson, il était en outre indépendant par rapport aux autorités universitaires.
Cempuis était donc un établissement unique

L'ÉDUCATION INTÉGRALE

Cette notion est la clef de voûte de l'expérience de Cempuis. Robin la définit comme étant à la fois physique, intellectuelle et morale. Il ne faut pas se laisser abuser par les mots, car sous l'épithète « intellectuel », il englobait l'éducation manuelle et sous celle de « morale » la pratique d'une pédagogie libertaire. L'idée centrale commune à tous les anarchistes était qu'il fallait donner à l'enfant la possibilité d'épanouir ses potentialités en tous les domaines.
Il ne fallait mutiler ni le corps, ni l'esprit, ni la main.

*– **L'éducation physique** est quelque chose de communément admis de nos jours bien que la pratique de deux heures de sport hebdomadaire contredise cette affirmation. À Cempuis, l'éducation physique portait sur environ un tiers du temps de l'enfant. Elle était d'une qualité et d'une diversité remarquables. Presque un siècle après, nous n'en sommes même pas encore là.*
– À Cempuis, en 1885, on pratiquait la natation (dans la piscine de l'école construite par les élèves), la gymnastique (agrès, barres parallèles), boxe sans combat, la canne, le saut, le grimper, la course, le lancer et même l'équitation... !
– Robin pensait en effet que la santé du corps était une condition primordiale de celle de l'esprit. La nourriture simple et variée était à base végétarienne et la vie au grand air était développée au maximum. C'est ainsi qu'en 1883, les enfants de Cempuis allèrent en colonie de vacances au bord de la mer à Mers-les-Bains (Somme). Ce fut sans doute la première « colo ».
– Cette pratique se poursuivit pendant toute la durée de la présence de Robin à Cempuis. Enfin, les jeux occupaient une grande place à l'école et ils étaient aussi variés que nombreux (tonneau, ballon, cerceaux, anneaux, cerf-volant, quilles, boules, patins à roulettes, croquet, échasses...).
– Cette éducation physique, ce développement hygiénique du corps étaient pris très au sérieux par Robin. En effet, des mensurations anthropométriques permettaient de suivre le développement physique de l'enfant. Le gendre de Robin, Gabriel Giroud, développe longuement dans son livre, photos à l'appui, ces aspects physiques de l'éducation intégrale[1].
– Convenons qu'elle reste d'une actualité brûlante.

---

[1] (Cotes de la Bibl. Nat.) : Observations sur le développement de l'enfant, préface d'Émile Duclaux, Paris, 1902, 53 p., 8° Tb 75/17.

*– **L'éducation intellectuelle**, nous l'avons entrevu précédemment, comprenait également l'apprentissage de métiers manuels. Il ne faut pas croire que cet enseignement encyclopédique était quelque chose d'exténuant pour les enfants. En effet, et nous le verrons dans le cadre de la pédagogie libertaire pratiquée à Cempuis, les enfants jusqu'à l'âge de douze ans bénéficiaient d'un enseignement dit spontané, c'est-à-dire que toutes les possibilités leur étaient offertes, mais non imposées. Pratiquement, l'enfant passait dans une série d'ateliers où il avait la possibilité de s'initier aux principes de base de nombreux métiers manuels.*
– L'enseignement proprement intellectuel différait passablement de ce que nous connaissons actuellement. En effet, pour Robin, l'étude par les livres ne devrait être que le complément de l'observation des choses :... « Laissez l'enfant faire lui-même ses découvertes, attendez ses questions, répondez-y sobrement pour que son esprit continue ses propres efforts, gardez-vous par-dessus tout de lui imposer des idées toutes faites, banales, transmises par la routine irréfléchie et abrutissante... »
– En bref, il s'agissait que l'enfant aille à la connaissance en non l'inverse.
– Aussi, de nombreuses heures de cours se déroulaient dans la nature, afin d'y observer les faits sur lesquels on se pencherait ensuite davantage, d'une manière livresque.
– Français, langues étrangères, sciences naturelles, histoire (des civilisations et non des têtes couronnées), disciplines scientifiques, sténographie et dactylographie... étaient enseignées à Cempuis, mais leur contenu et la manière de les transmettre à l'enfant préfiguraient déjà ce que Freinet technicisera plus tard.
– Les matières artistiques telles que chant, dessin, musique étaient également fort prisées. Jusqu'à douze ans, l'enfant avait donc l'occasion de « papillonner » entre salles de classe et ateliers. Ce n'est qu'après qu'il approfondissait l'étude d'un métier manuel défini. L'enseignement intellectuel ne cessait pas pour autant, mais comme Cempuis n'était pas une université, il convenait de lâcher les enfants dans la société avec un métier qui leur permette de vivre.

– L'éducation morale.
– Ce troisième volet de l'éducation intégrale n'avait évidemment rien à voir avec l'enseignement de la morale tel que nous l'avons subi à la communale. Il s'agissait plus exactement de tremper l'enfant dans un bain de liberté et de fraternité.
– C'est l'amorce d'une pédagogie libertaire. « Je considère comme d'une importance capitale qu'avant tout les grandes personnes aient le respect le plus complet de la liberté de l'enfant et qu'elles renoncent sincèrement à lui imposer une autorité qui ne peut avoir pour base que le droit du plus fort.
– La liberté de l'enfant est suffisamment limitée par les obstacles de toutes sortes que lui présentent les phénomènes naturels, parmi lesquels je compte la résistance que lui opposera le groupe aux libertés duquel il pourrait pouvoir porter atteinte... – On n'arrivera jamais à connaître les instincts naturels de l'homme que quand on l'aura attentivement observé dans son jeune âge, dans la plus parfaite liberté, les perfectionnements de la science et de l'éducation sont à ce prix. Donc, donnez de bons exemples, des conseils appuyés sur des raisons convaincantes, jamais sur la violence, ne commandez, ne forcez jamais. Dans le milieu actuel, l'enfant entendra parler du maître. Que de bonne heure il abhorre ce mot, qu'il ait la haine de l'autorité sous quelque forme qu'elle se présente, et que pendant la période transitoire l'esprit de révolte devienne à son tour la première des vertus ». Le rapport du « maître » à l'enfant est donc défini fort clairement et ce fut effectivement la réalité de Cempuis.
– C'est par la discussion et l'explication que l'enfant vivait ses rapports avec l'adulte. Sa spécificité, sa liberté étaient respectées dans une optique égalitaire. Tout était fait pour que l'enfant développe son esprit critique, que jamais il n'accepte quoi que ce soit sans y avoir réfléchi abondamment et y avoir apporté son accord.
– Cette pratique générale de la liberté s'accompagnait et cela semble logique, de la coéducation et de l'éducation sexuelle. La vie commune entre garçons et filles sera d'ailleurs le prétexte monté en épingle par la presse cléricale pour dénoncer la « porcherie » de

Cempuis et demander le renvoi de Paul Robin ; pensez donc, les enfants allaient jusqu'à se baigner ensemble !

– Quand on voit les maillots « 1900 » avec lesquels les enfants s'ébattaient dans l'eau, on ne peut que sourire tristement devant de tels débordements de fureur.

– Oui, les mœurs en la matière ont un peu évolué, mais si aujourd'hui garçons et filles peuvent s'asseoir côte à côte sur les bancs de l'école, c'est un peu grâce à Robin. En plus de cette coéducation, les enfants de Cempuis bénéficiaient d'une éducation sexuelle. C'était un enseignement très scientifique de la chose, très proche de ce qui existe actuellement dans certains de nos collèges.

– L'enfant dans la liberté, c'était aussi ne pas lui cacher la réalité des choses. On voit donc très aisément que la notion d'éducation morale se rapproche de très près des pratiques de pédagogie libertaire d'établissements comme Summerhill. L'antériorité historique de Cempuis permet d'en mesurer davantage encore le caractère révolutionnaire, mais cette éducation intégrale une fois brossée à grands traits, qu'en était-il de la réalité de Cempuis ?

LA VIE À CEMPUIS

Cempuis était une école unique en son genre, car Paul Robin put expérimenter ses théories éducatives dans un maximum de quiétude. Cempuis était un établissement scolaire qui recueillait des orphelins. Prévost, par testament, avait en effet légué une partie de sa fortune, et les bâtiments de l'orphelinat au département de la Seine. Il souhaitait que sa fortune soit utilisée pour l'éducation des orphelins de ce département. Aussi financièrement parlant, l'orphelinat Prévost dépendait-il de la préfecture de la Seine et de son conseil général.

Robin quand il en fut nommé directeur présenta à la préfecture le programme de son action et celui-ci fut adopté. Les enfants dont le nombre oscilla de 130 à 180 étaient envoyés par la préfecture, mais le directeur pouvait effectuer un certain « choix ». L'âge minimum pour l'admission était 6 ans. Plus âgés, les enfants risquaient de s'adapter moins bien à l'ambiance de l'école. Sur le plan de l'enseignement, Cempuis était censé dispenser successivement : un enseignement maternel, puis primaire élémentaire, puis professionnel.

Vers 16 ans, les enfants étaient relâchés dans la vie sociale.

Cette description rapide de la réalité de l'orphelinat permet de comprendre que Robin ne bénéficiait quand même pas des conditions idéales pour mener à bien son expérience. Une partie de ses élèves pouvait être assimilée à ce qu'on appelle aujourd'hui des débiles légers ; la Préfecture et le Conseil Général détenaient les cordons de la bourse, enfin les enseignants dépendaient pour leur nomination de l'Inspection Académique.

À ce propos, Robin eut la chance de trouver un certain nombre de collaborateurs partageant ses vues, mais ils ne représentaient pas la totalité du corps enseignant. Les enfants arrivaient donc à Cempuis vers 4, 5 ans, et jusque vers 6, 7 ans, ils recevaient une éducation du type école maternelle. Ensuite, et jusque vers 12 ans, ils pratiquaient la « papillonne » et fréquentaient les ateliers à peu près deux heures par jour, le reste de leur journée étant partagé entre l'éducation physique et intellectuelle.

À 12 ans, ils se spécialisaient dans l'apprentissage d'un métier auquel ils consacraient environ trois heures par jour. Un détail intéressant, garçons et filles recevaient une éducation identique et il n'était pas rare de voir des filles à la forge. Les enseignants étaient au nombre d'une vingtaine, et leur gestion n'était pas toujours sans problèmes.

Il a fallu beaucoup de ténacité à Robin pour imprimer à cet établissement le rythme de l'éducation intégrale : mais on peut malgré tout considérer que son expérience, pour limitée qu'elle fût, a ouvert des horizons dans le domaine de l'éducation libertaire.

Son projet éducatif (intégral), sa pédagogie (libertaire) purent réaliser une partie de leurs potentialités. Tous les enfants qui passeront par Cempuis en ont gardé un souvenir ému ; à leur sortie, ils se regroupaient d'ailleurs dans une « amicale » des anciens élèves. Leurs

résultats scolaires au certificat d'études furent également exceptionnels par rapport à ce qu'ils étaient avant l'arrivée de Robin.
Vu le caractère limité de cette étude, nous ne pouvons, à regret, nous étendre plus sur le détail de la pédagogie pratiquée à Cempuis, mais nous comblerons cette lacune par notre étude sur la Ruche de Sébastien Faure. En effet, ce dernier qui connut et estima Robin entama une expérience semblable à celle de Cempuis, mais la poussa beaucoup plus loin dans un certain nombre de ses caractéristiques. Retenons cependant de Cempuis et de Robin que pour la première fois et pendant 14 ans, une éducation intégrale et libertaire put être dispensée à un nombre important d'enfants des deux sexes. La brèche était ouverte, Sébastien Faure allait relever le flambeau.
Robin « tomba » à la suite d'une campagne de presse menée par le catholicisme contre la coéducation. Il était donc prouvé que le système dominant ne pouvait tolérer de tels germes de liberté.

Jean-Marc Raynaud.

Nous venions d'entrer, sans le savoir, dans « le plus ancien établissement mixte de France » créé par un mécène, Gabriel Prévost qui ne supportait plus la misère des orphelins et avec à sa tête un libre penseur, Paul Robin, plein de bonnes et grandes idées sur la vie et l'éducation des enfants...

Mais que reste-t-il alors des belles intentions et déclarations de la fin du 19e siècle ?

À la fin des années 50, au début des années 60, au milieu des « 30 glorieuses », comment était-ce à Cempuis ?

Mais d'abord, que m'en reste-t-il ? Des tas de souvenirs, des tas d'anecdotes de tous genres, de joies, de galères, de bons et de mauvais moments passés… Mais surtout :

Une camaraderie, un sens de la fraternité et surtout une solidarité que je n'ai plus jamais retrouvée ailleurs.

Je vais essayer de faire ici le tour des grands sujets qui nous concernaient tout au début des années 60 et jusqu'à fin juin 1964, à l'O.P. de Cempuis. Je n'ai pas la prétention de raconter l'Histoire de cette époque à l'O.P. et ce récit n'engage que moi.

Je le ferai sous la forme d'une « liste de description » plus ou moins détaillée suivant les sujets et dans laquelle je décrirai les lieux, leurs usages, quelques anecdotes et quelques personnages qui m'ont marqué. Seulement de l'information et sans littérature.

Pour ceux qui souhaitent amender, modifier, faire évoluer ce document, mon e-mail est : bardjac@yahoo.fr.

Toutes les photos et documents que j'ai intégrés dans ces pages, je les ai pris :

- *Sur le* ***DVD*** *de* ***L'O.P.****,*
- *sur le site «* ***cempuisien.com*** *»,*

– *sur **http://cempuisien.free.fr/index.php** pour les images.*
– *Sur « **Wikipédia** », (Wiki) l'encyclopédie libre.*

Pour les images, j'en ai « bidouillé » quelques-unes pour n'en extraire que la partie qui m'intéressait.

Un grand Merci à tous ceux qui ont mis à notre disposition,
et qui les gèrent au quotidien, tous ces souvenirs.

Je n'emploierai pas le mot « éducateur » lui préférant ceux de « pions, instits, profs et surgés » qui me paraissent mieux appropriés pour définir les catégories qu'ils représentaient.

J'ai aussi volontairement choisi des photos des bâtiments souvent « fatiguées », car à l'époque des faits racontés les bâtiments, sans être trop sales, ne sont pas ravalés et les couleurs actuelles, surtout dans la cour d'honneur, n'ont rien de commun avec celles que j'ai eu à voir ou que j'ai cru voir.

Je ne donnerai aucun nom d'internes, car j'en ai oublié beaucoup trop.

Les façades des bâtiments de la cour d'honneur ont été ravalées, mais pas le Nord-Sud où l'on peut encore trouver, écrit au « crayon à papier » sur les joints des briques, les noms et les dates de sortie de beaucoup d'entre nous :



Montage de photos prises par mon téléphone.

Ma première vision de l'O.P. :

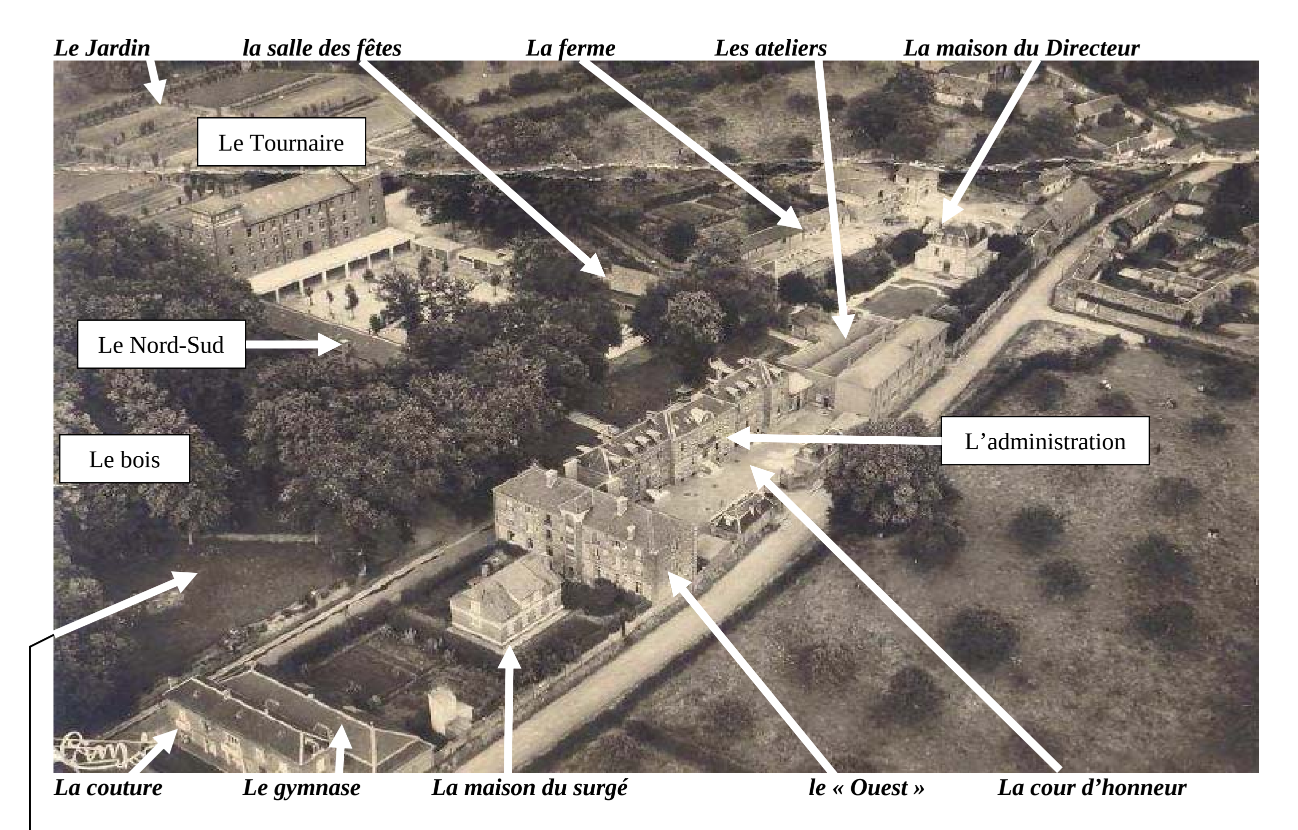
Tout est rouge terne, mais en relativement bon état et certains bâtiments approchent déjà de leurs 75 ans.

Un confort certain règne dans les bâtiments :

- Le chauffage central existe depuis longtemps et fonctionne correctement,
- Les meubles sont vieux, mais entretenus,
- Les dortoirs sont propres et les couchages corrects,
- Les tables des classes, les pupitres et les armoires sont entretenus,
- Les peintures des murs sont fatiguées, mais généralement propres…

Et les pelouses sont régulièrement tondues et les massifs de fleurs entretenus.

2 - Les différents bâtiments et lieux de l'O.P.



Sur la photo ci-dessus, le préau n'est pas encore fermé. J'ai entendu dire (mais je ne l'ai pas vérifié) qu'il le sera dans les années 50. En 1958 quand j'arriverai, il le sera. Cette photo est donc antérieure.

Le terrain de « hand » n'est pas encore créé.



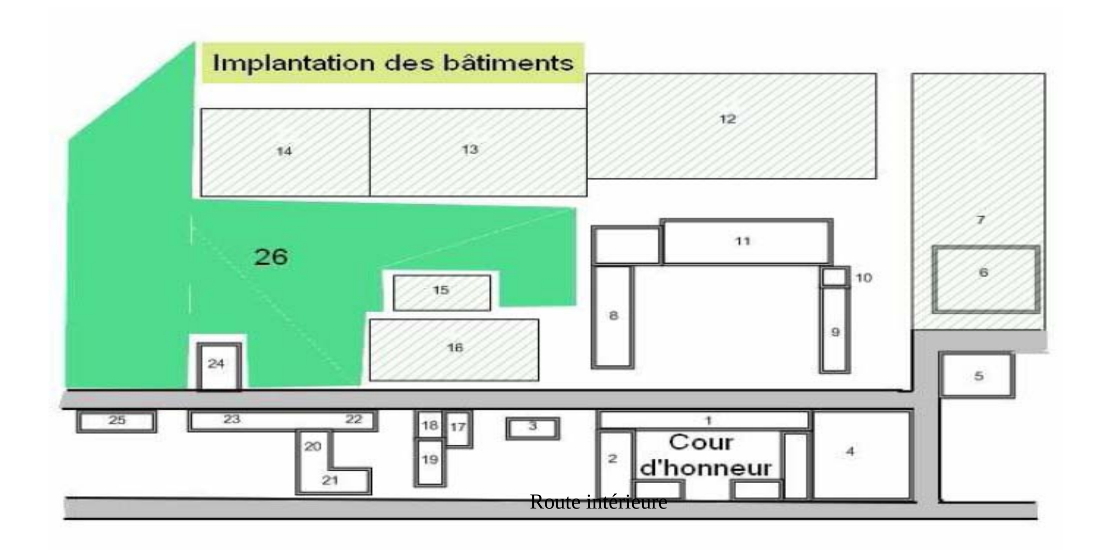
Une autre vue de l'O.P. vers l'ouest en haut à gauche. La grande cheminée est celle de la buanderie. Le bois est bien visible.

Le « Tournaire » : je n'ai jamais su quelle était l'origine de ce mot. Peut-être vient-il du nom de l'architecte **Albert Tournaire** (1862-1958), architecte en chef de la ville de Paris dans les années 30 et très demandé au tout début du XXe siècle (Wiki).

Ce nom de bâtiment est pourtant celui employé, depuis des générations, par les Cempuisiens.

Le « Domaine Gabriel Prévost »

Cet ensemble est d'une longueur d'à peu près 800 mètres sur la route de Grandvilliers à Cempuis et au maximum 400 mètres en profondeur soit à peu près 30 Ha.



1	Administration	14	Vergers (en fait, au dessus du 13)
2	Pavillon Ouest	15	Terrain de tennis
3	Maison du Surgé	16	Terrain de Hand
4	Ateliers et salles de cours	17	Gymnase (qui va jusqu'à la route)
5	Maison du Directeur	18	Lingerie
6	Bâtiments de la Ferme	19	Anciens économats
7	Domaine de la ferme	20	Buanderie
8	Nord-Sud	21	Cordonnerie (Bouif) et laverie
9	Salle des fêtes	22	Salles de cours
10	WC	23	Douches, infirmerie, « Copé »…
11	Tournaire	24	Caveau de Gabriel Prévost
12	Jardin potager	25	Habitations pour profs
13	Terrain de foot	26	Bois

En gris, les routes : tout en bas la route de Grandvilliers à Cempuis à droite.

Le Nord est en haut du schéma.

Chaque bâtiment (ou presque) possède sa propre chaufferie au charbon ou au fuel : Tournaire, Nord-Sud, administration. Celle des ateliers alimentait aussi la salle des fêtes. La chaufferie de la buanderie est la plus grande, elle fonctionne encore, en 1960, au charbon.



Cette vieille carte postale, probablement des années 20 ou 30, nous montre la cour d'honneur avec, à droite, l'administration et au fond le bâtiment « pavillon Ouest ». Ils sont en briques rouges. La partie du domaine, côté route, est ceinturée d'un mur toujours en briques. La construction est signée « moitié du XIXe siècle ».

Le Nord-Sud (8 sur le schéma d'implantation des bâtiments), le Caveau (24) et tout ce qui est en dessous de la route intérieure (1 – 2 – 3 – 4 – 17 – 18 – 19 – 20 – 21 – 22 – 23), la maison du Directeur (5) et la ferme (6) sont les plus anciens bâtiments. Ils datent de l'origine de l'O.P.. Des pavillons des profs (25) seront démolis puis reconstruits dans les années 40 à 50.



Le Nord-Sud est le nom du bâtiment qui borde la cour à gauche sur le schéma avec :

- au rez-de-chaussée des salles de classes
- au premier, deux dortoirs avec lavabos et deux chambres pour les pions.

La façade de ce bâtiment s'ouvre vers l'Est.

On peut supposer, au vu de la seule cheminée sur le toit, que le chauffage central existe depuis la création du bâtiment. Une chaufferie, au charbon, fonctionne encore dans le sous-sol sud, en 1964.
Sur la façade, la « marquise » est une structure acier recouverte de verre cathédrale qui nous protège de la pluie.

Le balcon existant sera supprimé par la suite et les portes-fenêtres transformées en simples fenêtres.
À l'époque de la photo, avant 1900, le « Tournaire » n'est pas encore construit et il y a encore beaucoup d'arbres dans la cour. Quelques-uns seront coupés.
Une seconde salve de grands travaux verra la construction du « Tournaire », de la salle des fêtes et, encore plus tard, les ateliers. Plus tard encore, le préau sera intégré à la base du Tournaire.

« Le **Tournaire** » c'est le plus grand des bâtiments. Construit en briques rouges et bois (ici, façade sud avec le préau et la cour dans les années 60), on y trouve :



- *Rez-de-cour* : le « préau » à n'employer que lorsqu'il fait très froid, qu'il pleut trop, car il n'y a pas assez de place pour tout le monde sous la marquise ou pour se planquer !
  Pour les pions de service : on ne peut pas surveiller l'intérieur et l'extérieur en même temps !
- *Les caves vers l'arrière* : sa chaufferie indépendante qui fonctionne au charbon puis au fuel en 1964 et d'autres pièces où je ne suis jamais allé.
- *Premier étage* : le réfectoire et la cuisine. Il faut préparer les repas pour plus de 150 enfants, 3 fois par jour, 7 jours sur 7 ! Et plus de 300 jours par an.
  Le réfectoire est divisé en 2 parties séparées par la ligne fictive tracée par des poteaux en fonte qui soutiennent le plancher haut. La partie près de la cuisine, la plus petite, est réservée aux « petits ». Les tables et les chaises sont adaptées.
- *Deuxième étage gauche* : « le 1er gauche » dortoir, lavabos et chambre du pion des plus jeunes des garçons : « les petits ».
  À notre arrivée, les dortoirs des « petits » et des « moyens » (pareil chez les filles) ne sont pas encore équipés de boxes avec casier personnel sur la tête de

lit. Ils le seront en 1959 ou 1960. C'est donc dans de grands dortoirs classiques, avec 3 ou 4 rangées de lits alignés, que l'on dormira.

- *Deuxième étage droite* : « le 1er droite » dortoir, lavabos et chambre de la pionne des plus jeunes des filles : « les petites ».
- *Troisième étage gauche* : « le 2ème gauche » dortoir, lavabos et chambre du pion pour les « les moyens »
- *troisième étage droit* : « le 2ème droit » dortoir, lavabos et chambre de la pionne pour « les moyennes ».
- Il existe aussi, sous le toit, un grenier, accessible par une trappe au plafond des escaliers, où je ne suis jamais allé.

Les étages et les dortoirs sont alimentés par des escaliers situés dans les deux tours, à chaque extrémité du bâtiment (déjà bien conçu en cas d'incendie). Dans le mur non porteur central de séparation des dortoirs, deux portes à 2 battants à chaque niveau font correspondre les dortoirs des garçons à gauche et des filles à droite quand on regarde le Tournaire de la cour.
Elles nous seront toujours fermées. Quelques pions, quand nous dormons, ou presque, « iront voir les pionnes ». Sécurité oblige, elles ne seront pas fermées à clé.

L'un de nos jeux préférés, au 2ème gauche, était de « mater les Quilles d'en face » en entrouvrant la porte de séparation. Elles le savaient et en jouaient aussi !

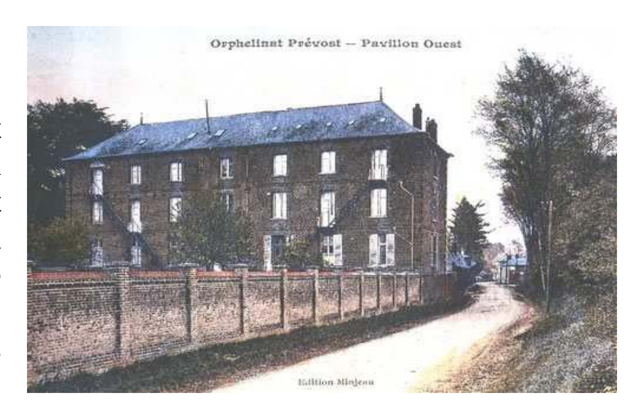
Les autres bâtiments autour de « la cour » :

- « **Le Nord-Sud** » : au sous-sol, cave à charbon, chaufferie et caves diverses,
  - au rez-de-cour : 7 ou 8 salles de classe et les entrées des 2 dortoirs,
  - au 1er étage : les 2 dortoirs des « grands » avec boxes à 2 places :
    - Le « Nord-Nord », dortoir, lavabos et piaule du pion pour les 12/14 ans.
    - Le « Nord-Sud », dortoir, lavabos et piaule du pion des plus grands (de 15 ans et jusqu'à la sortie).

- « **La salle des fêtes** » : un grand bâtiment tout en longueur (prévu à l'origine comme préau, avant la construction de l'actuel) héberge la « fanfare », la salle de télé (on ne la regardait pas souvent, mais au début des années 60, il ne devait pas y en avoir beaucoup en France). Elle sert aussi de salle de cinéma et de spectacles - car il y a une scène - pour Noël et surtout pour la « fête des Anciens ». Une cloison coulissante sépare la « fanfare » du reste de la salle.

Une cabine de projection permettait de « passer des films » bobine par bobine. « Pas de boucan pendant le changement de bobine ou on arrête là » nous prévenait le pion de service !

Les autres bâtiments et lieux :



- Le « Pavillon **Ouest** » : la photo est prise de la route de Grandvilliers à Cempuis (c'est l'entrée du village) et montre, en plus du mur extérieur, la face arrière du bâtiment. La façade principale donne sur la cour d'honneur. Cet immeuble contient le dortoir et les

lavabos des grandes filles : « les grandes », dont l'entrée est située juste devant la porte de la « Mère Dabat ». Des salles de cours, des appartements de profs et pions occupent les étages. La résidence de « la surgé : la Mère Dabat et de ses chats » se situe à l'entresol.

- Le bâtiment « **administration** » : il borde la grande longueur de « la cour d'honneur », au nord. En plus de l'administration : bureaux du directeur, des « surgés » (2 surveillants généraux : 1 homme : Huet, aussi appelé « Jojo », et 1 femme : Dabat ou « la mère Dabat »), de l'économat et du secrétariat, différentes pièces, dont la cuisine qui est une salle de cours et les deux *parloirs* où les parents étaient reçus quand ils venaient voir leurs enfants le « jour de la visite », un dimanche par mois...

Parloir *: salle où l'on reçoit les visiteurs dans certains établissements (scolaires, religieux, pénitentiaires, Etc.)*

Dans les étages, des appartements de profs, des chambres de pions et d'autres lieux dont je ne me souviens plus de l'usage exact. Je ne suis jamais monté dans les étages. Sur les façades de la cour d'honneur et de la route intérieure, des pendules, fonctionnant encore aujourd'hui.

- « **La vitrerie peinture** » : c'est un petit local situé entre la salle des fêtes et les ateliers où travaillent des employés d'entretien parmi les plus sympas !

- « **Les Ateliers** » : c'est le bâtiment le plus récent, construit en briques polies et dont le nom s'affiche sur sa façade. Il est divisé en 2 : la « Méca » et la « Menui ».

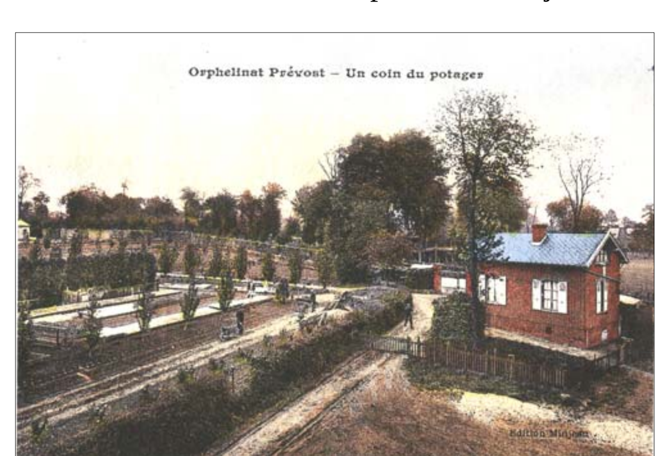
Ces ateliers sont, à l'époque, bien adaptés à l'apprentissage des techniques demandées pour devenir un professionnel bien formé. Les machines sont performantes et les professeurs aussi. Chaque atelier dispose de sa salle de cours, d'une partie « salle de dessin » et de sa réserve d'outils.

Donnant sur la « route extérieure » et sur la cour d'honneur, à l'arrière des ateliers, les salles de cours « dactylo » et « couture » et leurs salles de classe respectives. Je ne suis jamais allé dans cette partie du bâtiment.

- « **La ferme** » : à sa création, l'O.P. devait être le plus indépendant possible. Une ferme fournissait le lait, les légumes du jardin et certaines viandes. Une partie de cette ferme sera transformée en garages pour les véhicules (car, voitures de service, vélos des internes) et en différents foyers pour les internes.

- « **Le bois** » : c'est un bois de feuillus de plusieurs hectares, suffisamment entretenu pour qu'il soit clair et qu'on ne puisse pas trop s'y cacher, mais suffisamment sauvage pour être beau. Quand je suis arrivé, il contenait 2 châteaux d'eau qui seront dynamités par la suite. Ce bois nous servait pour quelques promenades (pratique pour les pions : pas besoin de sortir), pour les « cross » et les balades avec les parents « les jours de visite ». Il contenait plein de petites fleurs différentes… Il est toujours sympa !

- « **Le jardin** » : il est situé derrière le « Tournaire ». Il doit fournir un maximum de légumes et de fruits.



Il est très grand, près d’un hectare, bien ordonné et très joli à voir. Je ne me souviens pas qui en étaient les jardiniers.

Comme beaucoup d’enfants, il nous est arrivé de « sauter la clôture » pour aller « piquer » de la rhubarbe dans le jardin…
Alors, que dire de nos lendemains !

- « **Le verger** » : il servait aussi de champ d'expansion et de pré pour les vaches de la ferme.
  Des **champs** et des **prés** font aussi partie du domaine.

- « **La maison du surgé** » : c’est pavillon situé au sud de la route intérieure, entouré d’un jardin potager et d’une pelouse. Jojo y habitera longtemps et y fera pousser ses légumes et des fruits. Comme bien d’autres, je suis parfois allé lui « piquer » des fraises, des framboises et des poires.



- « **Le terrain de foot** » : c’est grand champ, pas très plan, avec 2 buts sans filet où nous jouions à toutes sortes de jeux avec ou sans ballon et sans avoir à sortir des murs.
  Par la suite, une piste en « cendrée » y sera réalisée autour pour que nous puissions courir. C'est sur cette piste que j'ai, comme bien d’autres, appris à « faire du vélo ». Sur le bord nord (haut du schéma), on nous avait « alloué un bout de jardin » dans lequel on faisait pousser ce qu'on voulait en fonction des graines qu'on nous donnait ou qu’on achetait à la « Copé ». Mais ça n'a pas duré, car on y creusait des cabanes couvertes de « planches de récup » et on en sortait toujours très sale.

- « **Le terrain de hand** » : il a été construit (ou refait ?) avant le début des années 50. Je l’ai toujours connu. Il est le lieu principal de nos exploits. Sur le bord nord un portique (énorme pour nous à l'époque : plus de 5m de haut et nous devions en grimper les cordes lisses ou à nœuds régulièrement en gym), un sautoir en hauteur et longueur, une aire de lancer de poids et une poutre. Il fait face au « gymnase » qui contient des agrès, quelques cordes à monter et tout ce qu'il faut pour le sport extérieur (ballons, poids, javelots...).

- « **Le** (terrain de) **tennis** » : dans les années 60, il est interdit aux élèves.

D'autres bâtiments très anciens se trouvent vers l'ouest (bas à gauche du schéma) sur la route intérieure : des **classes**, **l'infirmerie,** le **dentiste,** les **douches,** le **coiffeur,** la **« Copé »,** le « **Caveau** »…

Dans une **cour intérieure**, après le gymnase, le « **bouif** » la **cordonnerie**, la **buanderie** et sa chaufferie. Tout le linge employé par les internes et les cuisines est traité sur place : lavage, séchage, repassage. Le raccommodage et le contrôle se feront à la lingerie.

- Le « **gymnase** » donne directement sur la route intérieure et la « **lingerie** » mitoyenne a un accès sur la route intérieure et un autre sur la cour intérieure. La lingerie est suivie par l'ancien économat déjà devenu une habitation de profs ou de personnels.

- Plus loin vers l'ouest, sur la route intérieure (en bas vers la gauche du schéma), d'autres **habitations**, des pavillons de profs avec leurs jardins.

- Le « **Pavillon du gardien** » est situé à l'entrée de la cour d'honneur, à gauche de la grande grille.

- « **La lingerie** » : tout le linge employé par les internes (on change 1 fois de linge de corps par semaine !) est traité à la lingerie : pose des numéros sur tous les vêtements, raccommodages, changement de tailles... Le stockage des fringues - été, demi-saison et hiver - est également là, dans des casiers. Chaque semaine, nous recevons un petit sac en toile marqué à notre numéro contenant nos « affaires » pour la semaine. Le linge sale sera envoyé à la « **buanderie** » pour nettoyage et repassage.

  > Je me souviens de lingères gentilles, souvent très sympas, mais « un peu grognonnes » quand on les voit trop souvent. On leur donne trop de boulot avec des déchirures, des boutons arrachés et des fringues trop petites…

- « Théo le bouif » et la « **cordonnerie** » : nous avons tous au moins 2 ou 3 paires de chaussures : 1 paire de « baskets » et une paire de « galoches » en plus de nos chaussons qui ne sortent pas des dortoirs. Les « galoches » sont de gros brodequins avec « semelles en bois cloutées » pour tous les jours (les dernières seront employées jusqu'au début des années 60, j'en ai porté !). Au printemps et en été, on changeait ces galoches pour des chaussures « parfois » plus petites.

  > « Théo le bouif » est un personnage marquant à l'O.P. : énorme mec, sourd, il est à la fois gentil et violent, car il ne sent pas sa force. Il vient dans la cour et surveille, presque tous les matins, l'état de nos godasses. Malheur à celui dont les pompes ne sont pas bien cirées ou en mauvais état. Ses grosses pattes nous collaient des « tartes » pour n'être pas allé le voir « avant » !

- « **Les douches** » : une fois par semaine nous prenons une douche collective. L'eau est souvent chaude, mais pas tout le temps, surtout si on passe trop de temps dedans. Douche rapide avec des étapes bien réglées par le pion : déshabillage, mouillage, savonnage, rinçage, sortie, essuyage, habillage. Le tout joué en 15 à 20 minutes.

- « La **Copé** » : elle est située en face des douches, nous permet d'acheter des bricoles. C'est un lieu chargé de bonbons, de jouets à petit prix et de diverses autres choses dont on peut rêver à nos âges. On pouvait y acheter de gros élastiques carrés pour la fabrication des « pigots », lance-pierres, pourtant interdits, qui nous permettaient de chasser les « corbaks » dans le bois. Un carnet contenant le nom de chacun et la somme d'argent dont il dispose est mis à la disposition du pion par le « surgé ». Nos achats seront notés et nos dépenses seront déduites de notre compte. Le crédit n'a pas cours !

- « La **maison du Directeur** » : elle se situe (à droite du schéma) à l'extérieur de la partie accessible aux élèves.



Maison bourgeoise du style 19ème siècle qui dispose d'un jardin potager vers l'arrière et d'une pelouse avec bacs à fleurs et massifs sur l'avant. L'ensemble est entouré de murs de briques et sur la façade rue que l'on voit ici, d'une grille métallique et un grand portail en fer forgé. Sur cette photo récente, les fenêtres ont été changées. Le massif de fleurs du milieu de la pelouse a été supprimé et le portail s'effondre.



Le directeur, M. Grenouillet, est un ancien professeur de français. Il a participé à l'élaboration d'au moins un livre de grammaire que nous avons parfois employé en classe.

C'est un « pur gestionnaire » qui ne veut pas être « emmerdé » par les internes. On ne le voit pas souvent dans la cour et j'ai parfois entendu dire (les pions parlaient entre eux et on écoutait) qu'il n'était pas souvent dans son bureau non plus...

Pour lui, les internes : c'est le boulot des « surgés », des instits, des profs et des pions. Je me souviens d'un gros bonhomme mou (et pas si « bonhomme » que ça), avec de grosses paluches que j'ai dû subir plusieurs fois en rapport direct avec le nombre de conneries que je faisais régulièrement.

- **Les** « **lieux de promenade** » : quand il n'y a pas classe, il faut bien nous occuper. Des destinations de promenades sont privilégiées. Le Mont Saquin en est une : Un peu de marche à l'aller, « quartier libre » sur le terrain qui dispose de champs, de chemins et de bois, goûter puis marche pour le retour. Encore un après-midi bien rempli. D'autres destinations sont fréquemment employées, mais je ne me souviens pas qu'elles aient eu autant de succès que le Mont Saquin.

À l'O.P., il existe deux types de promenades : les « petites promenades » pour la matinée ou l'après-midi et les « grandes promenades » qui occupent la journée. On emmène alors notre casse-croûte et de quoi boire.

- « **Le caveau** » : il est situé presque en face des douches, c'est l'endroit le plus « respecté » de l'ensemble des bâtiments. Précédé d'une pelouse et de massifs de fleurs, il est ceinturé côté route par une grille métallique et, côté bois, par une clôture grillagée. On y accède par l'un des 2 portails donnant sur la route intérieure, il est toujours parfaitement entretenu tout au long de l'année.

Ce lieu est très important, pour quelqu'un de l'O.P. quel qu'il soit.


Cempuis près Grandvilliers. — Orphelinat Prévost.
La Sépulture du Fondateur.
Imp. Sinet. Grandvilliers.

« **Le Caveau** » dans lequel le fondateur, Gabriel Prévost, est inhumé est le centre des manifestations officielles.

Cette carte postale date probablement des années 1930. La fontaine centrale avait déjà, dans les années 60, laissé sa place au massif de fleurs qui existe encore aujourd'hui.

Chaque année à la même époque, celle où les « Anciens reviennent voir les lieux de leur jeunesse », à la Pentecôte, une cérémonie officielle s'y déroule.

Ce jour-là, à l'époque, toutes les autorités civiles, quelquefois militaires et/ou religieuses du canton, sont représentées. La « fanfare » est de service et s'installe sur le toit, pour jouer (on la devine sur la photo du bas).

Tous les élèves et tout le personnel « se doivent » d'être présents !

Cette cérémonie, avec discours, drapeaux d'anciens combattants, minute de silence et dépôt de gerbes, nous rappelle à tous ce que nous devons à ce grand homme, à ce « mécène visionnaire et charitable ».



Par chance pour nous, la manifestation sera suivie d'un « repas amélioré » et de quelques « trous » dans la cadence habituelle de distribution de baffes.

Mais les « Anciens » présents ne sont pas dupes...

3 - La classification suivant notre âge

Suivant l'âge que nous avons à notre entrée, nous serons intégrés à un groupe d'internes.

Quatre existent chez les garçons et trois chez les filles. Ces groupes seront généralement identifiés par les noms de leurs dortoirs.

Pour les garçons 4 groupes :	Pour les filles 3 groupes :
Jusqu'au CE1 : les **petits** du CE2 au CM2 : les **moyens** pour les Fins d'études (FE) : le **Nord-Nord** pour les CC : le **Nord-Sud** ou les **grands**	Jusqu'au CE2 : les **petites** du CM1 au FE2 : les **moyennes** pour quelques Fins d'études et les CC : les **grandes**

Nos emplois du temps libre seront généralement en fonction de ces catégories d'âges. Quelques « petits » sont vraiment très jeunes : 5 ans.

Au passage, admirez ces jolis vêtements d'un autre siècle…

Je ne me souviens pas avoir porté ce type de tenues, mais elles ont apparemment existé quand j'y étais…



Pour ceux qui se posent la question des « FE 1 et FE 2 » (FE = fins d'études primaires) : dans ces années-là, à 14 ans, en Fins d'Études 2, on passait le « certif », Certificat d'Études Primaires, à Grandvilliers.

Ensuite viendra l'apprentissage, pendant 3 ans, de l'un des métiers qui nous étaient proposés par les « CC » : les Cours Complémentaires pour un apprentissage professionnel. Nous passions alors le « CAP ». Notre destination sociale était « ouvriers ou employés » et elle a généralement bien fonctionné.

> On n'avait pas de 6ème, 5ème et la suite. Beaucoup d'élèves n'ont pas eu le choix du métier qu'ils ont dû apprendre. Ils étaient « orientés d'office » par la direction.
>
> > Quelques élèves se sont vus « accorder », par la direction et après leur CAP, la poursuite de leurs études jusqu'au BAC, dans des lycées d'enseignement général à Beauvais ou ailleurs. Pour ceux de Beauvais, ils étaient internes en semaine dans leur « bahut » et revenaient le week-end à l'O.P.. Ils ont parfois aussi été pions et payés. Ils étaient logés dans des chambres en dehors de l'internat, mais « dans les murs ». Je ne sais plus où ils mangeaient.

4 - La journée d'un Cempuisien

Au début des années 60, la semaine d'un « interne » commence le dimanche matin et se termine le samedi soir.

Elle commence le dimanche, car c'est ce jour-là que nous recevons le linge propre... (Mais je n'en suis pas sûr du tout !). C'est le « seul jour » où nous n'avons pas classe de toute la journée et où il nous faut « être propre » et surtout ne pas nous salir trop vite.

Déroulement d’une journée standard :

> Je parle ici du 2ème gauche, dortoir des « moyens », que j'ai connu le plus longtemps. J’y suis resté 4 ans.

La journée débute par le réveil (étonnant, non ?) vers 7 h. Toujours assez sec, c’est l’allumage des lumières ou l’ouverture des rideaux suivant la saison. De « grands coups de gueule » du pion souvent agrémenté aussi de « virage de lit » ou « gerbage » suivant l’expression employée par le pion. Mais le résultat est le même.

Puis vient la toilette faite dans les lavabos, sans eau chaude (elle sera installée en même temps que les boxes), et tous ensemble. Le pion de service « contrôlera » que nous nous soyons bien lavés : examen des mains, des pieds et odeur de dentifrice dans la bouche. Celui qui se « fait gauler » à ne pas avoir « tout fait » se ramasse au moins une baffe et il y retourne…



Je ne suis pas persuadé que cette photo montre le 2ème gauche, mais le principe était le même…

Puis il faut « faire son lit » et nettoyer le dortoir et les lavabos. À cette époque, le sol du dortoir est en parquet ciré et il nous faut l’entretenir. « On a même eu droit à l’emploi de patins ». Cette corvée nous permettait de franches rigolades et quelques « engueulades » venues du pion. Mais le résultat obtenu était toujours impeccable !

Vient ensuite la mise des chaussures après en avoir vérifié la propreté, sinon, attention au « bouif » et à ses « tartes ». Les derniers se font engueuler, au mieux, ou ils prennent des « baffes », au pire, par le pion. Mais ils se font surtout engueuler par les Copains qui ont faim.
Ensuite, toujours en groupe, direction le réfectoire par l'escalier de notre côté du Tournaire pour le « p'tit déj ». Cette descente se fera en bon ordre et presque silencieusement. Si le pion juge que c'est trop bruyant : « tartes » souvent au hasard.

Arrivée au réfectoire de manière ordonnée et nous nous asseyons à notre place.

> Notre place au réfectoire nous a été donnée (il faut comprendre assignée) à une table dès notre arrivée. Ces tablées, soit garçons, soit filles, pas de mélange au début, mais cela changera par la suite, ont un ou une « chef de table » : celui ou celle qui est chargé d'éviter le chahut, « le bordel », et qui pourra aller à la cuisine chercher du « rab » quand il y en aura.
>
> > Les places, hors celle du chef qui réceptionne les plats, seront libres et on peut passer d'un côté à l'autre de la table sans trop de problèmes sauf, bien sûr, si le chef de table a des « chouchous » pour qui il favorisera la quantité de bouffe ou un souffre-douleur dont il piquera une partie ou toute la bouffe (il faut surtout faire gaffe aux frites et aux desserts).

En résumé : *plus on est éloigné du chef de table, moins il en reste dans le plat quand il arrive !*

Le matin : le « p'tit déj » c'est pain, beurre et/ou confiture et café au lait ou chocolat suivant les jours. Après avoir débarrassé, direction la cour de « récré » appelée « la cour ». Généralement, le dimanche, « petite balade » puis retour dans la cour pour 11 h 30.

Midi, « La bouffe au refec ». Toujours les mêmes tablées, les mêmes chefs de tables pour un repas complet : entrée, plat, fromage et/ou dessert et quelquefois « glace », l'été...

C'est une cuisine de collectivité, pas chère, pas toujours très bonne (goûteuse), mais suffisante pour que nous ayons « la pêche ». On boit de l'eau, quelquefois, surtout l'été, du sirop ou de « l'antésite ».

La composition des repas est répétitive de semaines en semaines. Les changements n'auront lieu qu'avec l'arrivée des fruits et légumes de saison.

« Limite basse » en quantité, mais je ne me souviens pas avoir eu faim en sortant du repas sauf quand j'étais petit et que le chef de table avait décidé de ne pas me donner de part. Et cela m'est arrivé et à beaucoup d'autres aussi !

Il ne nous faut pas faire trop de bruit dans cette grande salle qui résonne. Si les pions et pionnes (il y en a au moins 2 car le réfectoire est grand) jugent que c'est trop bruyant alors « tartes au hasard » dans la partie bruyante (ou directement à un gars ou une fille qu'il/elle n'aime pas).

Remarque : *presque tous les anciens de l'O.P. que je revois ou que j'ai pu revoir « mangent de tout ». Quand on est passé quelques années par la « cantine de l'O.P. », on aime (presque) tout !*

Après midi : vers 14 h et quand on ne reste pas dans la cour : balade aux alentours avec, pratiquement à chaque fois, traversée du village. Là, c'est le « pas libre » (entendre : pas en rangs), mais « restez groupés ! », répète inlassablement le pion autrement : « tartes » ou simplement le plus souvent : menace de « tartes ».

Dans le village, il existe une épicerie où l'on peut acheter des « caramels à 1 franc » (1cm et 2 millimètres d'épaisseur, 1 centime de l'époque ou 1 ancien franc). On y trouve aussi de la limonade (en bouteille de verre consignée. Il nous fallait donc la boire pendant la promenade pour la déconsigner au retour !), des roudoudous (beaucoup plus cher et déjà souvent hors de mes moyens !) dans leurs coquilles. Plus tard, on s'offrira des « P4 » : paquets de 4 cigarettes, infumables, que nous avons presque tous achetées et fumées « dans les chiottes » de la cour ou dans les poses des balades.

Une priorité absolue : « ne pas se faire gauler avec des clopes » sinon : confiscation, tartes et punitions (oui, au pluriel !) sitôt rentrés. Le plus grave est la confiscation des clopes car il est difficile de « trouver des ronds » pour en acheter une prochaine fois... Mais, solidaires, on partage !

Pour les « petits » garçons et « petites » filles : sieste puis balade ou cour.

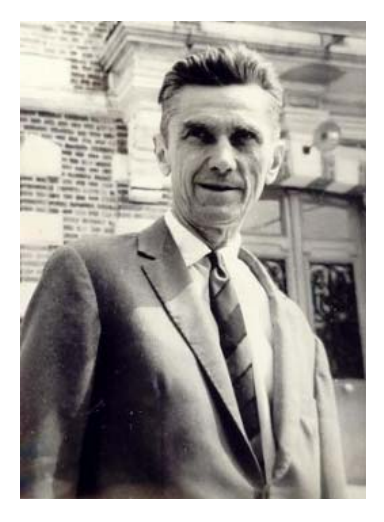
Entre 17 et 18 h 30, suivant la météo, l'humeur de l'accompagnateur ou la distance de la balade, retour dans la cour.
Vers 19 h repas au « refec » avec soupe de légumes quasi quotidienne. Après le repas et suivant la saison : la cour ou le dortoir.

Avant de dormir, la toilette aux lavabos avec contrôles. Le pion trouvera presque toujours à mettre une tarte, quelquefois même gratuitement ou à titre préventif.

Extinction des feux vers 21 h. Certains, les « grands de chez les moyens » du 2ème gauche, jouent au Rami au fond à gauche du dortoir, sans faire de bruit, avec le consentement du pion et, quelquefois, contre des cigarettes, « bonbecs » ou d'autres choses. C'est rarement gratuit !

Pour les « musiciens », les jours ordinaires de semaine, 6 jours sur 7, sont un peu différents. Après le lever, la toilette et le contrôle, direction « la fanfare » où nous allons jouer de la musique et « travailler nos morceaux » pendant 30 à 45 minutes avant d'aller au « p'tit déj ».

La musique n'est pas obligatoire en dehors de l'heure (ou des deux heures) hebdomadaire dans la classe.



Si on est « bon en solfège » en classe, M. Aubertin, professeur de musique et « Chef de la fanfare », nous propose de « faire partie de la fanfare ». Libre à nous d'accepter ou refuser. Si nous acceptons, il nous « donnera » (à l'O.P., venant de l'encadrement, le verbe « donner » est le frère jumeau des verbes « imposer, assigner ») un instrument et nous entrerons à « la petite fanfare » où nous apprendrons à jouer, le soir après la classe, de notre instrument pendant plusieurs mois. Entrer à la « petite fanfare » nous donne un boulot supplémentaire quotidien et nous raccourcit d'autant les temps de jeu. Il faut être motivé. La petite fanfare sert aussi à former les enfants qui devront remplacer les musiciens « sortis ». La fanfare comptera, quand j'y serai et de mémoire, de 35 à 45 exécutants suivant les années.

Le passage à la « grande fanfare » se fera quand M. Aubertin nous jugera prêts, mais généralement en début d'année scolaire. Nous pourrons, par la suite, apprendre un autre instrument à la petite fanfare et jouer aussi dans la grande, c'est arrivé.
Quelques élèves « feront le forcing » pour entrer à la fanfare et plusieurs y parviendront. Un rêve peut aussi se réaliser à l'O.P.…

M. Aubertin fait partie des rares profs, car ils ne sont que 3, auxquels je me sens redevable et pour qui j'ai une grande estime et un profond respect. Avec « Jojo » : M. Georges Huet et M. Oulrich, prof de « gym » et responsable des sports.
Mme Oulrich, sa femme, s'ajoute à ce trio en partie grâce aux petits mots gentils qu'elle nous disait quand on la croisait, comme ça, « juste pour le plaisir de faire plaisir », et aux beaux sourires qu'elle distribuait gratuitement et généreusement.

Avec le recul, je pense qu'elle souffrait autant que nous des traitements qui nous furent appliqués, mais qu'elle n'avait pas son mot à dire.

D'autres m'ont semblé « bien », mais de loin : Gouche, Billy (les profs d'atelier) et Hamel le « communiste » qui nous faisait écouter Jean Ferrat sur les premiers « transistors » que j'ai vus. Je n'ai pas eu affaire à eux, ou trop peu, pendant ma scolarité.

« Jojo » est l'ancien surgé redevenu instituteur et que j'ai eu pendant 2 ans en FE. Il a pratiquement toujours un crayon à papier sur l'oreille.

Quand on se fait « gauler » par lui, pour une bêtise, pendant qu'il surveille la récré, il nous appelle, prend son crayon, sort un petit carnet de la poche de son éternelle blouse grise et note je n'ai jamais su quoi, en nous disant « je note ! ». Redevenu instit, il ne donnait pratiquement jamais de « baffes ». Les punitions préférées qu'il me donne alors à titre individuel sont :

- passer la récré sur la grille en fonte d'un arbre (dur, dur de ne pas pouvoir bouger !),
- faire 5 à 10 fois en courant le circuit : descendre l'escalier central, tourner à droite vers la rampe, monter cette rampe et recommencer.

Ce circuit fait moins de 100 m de long, mais, répété, il est très « crevant » !

Je ne parlerai ici pas des autres instits, hommes et femmes, que j'ai pu avoir, car, étant plutôt bon élève, je ne me souviens pas avoir « dérouillé plus que normal » dans leurs classes respectives, contrairement à d'autres gamins. Je ne me souviens pas avoir personnellement pris des « coups de règle sur les doigts », mais je l'ai vu faire souvent.

En fait, et surtout, ils ne m'ont pas laissé de souvenirs impérissables.

À l'époque dans les années 60, nous étions encadrés par des « instits et profs » très peu formés en dehors des compétences pédagogiques pour lesquelles ils étaient payés.

Je veux dire par là qu'un instit ou un prof avait le devoir de nous enseigner, ce qu'il faisait souvent correctement, « mais pas de nous prendre en charge psychologiquement » et pourtant, il y avait des besoins...

Quant aux pions et pionnes, pas tous mauvais, ils n'étaient là, en général, que pour payer leurs études.
Il n'y avait pas « l'ombre d'un psycho » à l'O.P. ! (Psychologue, car même et surtout chez eux, dans l'encadrement, on trouvait des psychopathes !).

Après le « p'tit déj » et 15 minutes dans la cour, la classe pour tout le monde :

- 8 h 30 à 11 h 30 avec « récré » à 10 h.

La première opération en classe, plusieurs fois par semaine, est le remplissage des encriers de porcelaine encastrés dans nos pupitres. Il nous faudra aussi,

régulièrement les laver, car l’encre sèche vite. L'encre : elle est souvent violette. Le remplissage permet à celui ou celle qui en a la charge quelques jeux au détriment des Copains, pas souvent appréciés du prof. Nos blouses sont grises et les taches ne se voient pas trop. On écrit alors encore avec des plumes « sergent-major » qu'il nous faut aussi nettoyer et changer souvent, plantées au bout du porte-plume. Les vieilles plumes serviront quelquefois de « pointes de fléchette » faites de cônes de papier et tirées avec nos sarbacanes (tubes en acier noirs servant normalement de passage pour les câbles électriques.)

- 11 h 30, retour dans la cour : récré pour se détendre avant le repas.

- 12 h à 12 h 45, on mange puis retour dans la cour jusqu'à 13 h 30.

- 13 h 30 à 16 h 30 : classe avec récré à 15 h.

Nos cours seront comme ceux de toutes les écoles primaires : français, math, histoire, géo, musique, gym…

La seule différence notable avec un collège classique actuel ou de l’époque est « les plages atelier » qui nous permettront de nous tester en « Meca » et en « Menui », pour les garçons, dans les 2 classes de Fin d’Études. Là, l’ambiance n’est presque plus scolaire, car il nous faut « nous changer » avant et après le travail et mettre « notre bleu ». Dans cette tenue, j’ai souvent eu l’impression « d’être un grand ».

- 16 h 45 « goûter » : tous les affamés sont assis, alignés sur les bancs sous la marquise, pour la distribution de pain et de chocolat par des femmes de la cuisine aidées par les pions pour faire régner l’ordre.

Le grand jeu est de passer du début à la fin de la file, sans se faire repérer, pour essayer « d'avoir du rab ». Tant qu’il y a du pain coupé dans la corbeille, la distribution continue. Si on se fait gauler, quelquefois « tarte », mais pas toujours voire pas souvent. Ça dépend des pions et surtout des femmes de service qui, souvent, « se marrent » de ce petit jeu auquel elles sont habituées...

- 17 h à 18 h : étude avec des pions ou avec nos instits. On fait nos devoirs de la journée.

- 18 h à 18 h 45 : la fanfare. On continue l’apprentissage de nos instruments et on met en place les morceaux choisis par M. Aubertin. La récompense en sera les sorties : à la Mairie du Vème arrondissement à Paris, 1 fois par an, qu'on appelle « fête de Cempuisiens » et la Pentecôte « intra-muros », et d'autres…

Nos partitions seront souvent travaillées « par pupitre ». Un « chef de pupitre », élève et « musicien confirmé », veillera à ce que nos partitions soient correctement apprises. Le travail d’ensemble se fera sous la baguette de M. Aubertin qui synchronisera tous ces sous-ensembles pour en faire « la fanfare ».

Il était marrant quand il sortait son « saxo » pour nous faire écouter ce qu’il voulait entendre comme rythme ou comme altération.

- Pour ceux qui ne sont pas à la fanfare, la majorité, ils sont dans la cour ou en étude suivant l’heure, le temps et/ou la saison.

- Les joueurs de la petite fanfare travailleront dur de 17 h 30 à 18 h pour apprendre leur instrument. Il leur faut bosser, car rien n’est encore définitif pour eux !

- 18 h 45 à 19 h, détente dans la cour.

- 19 h la « bouffe du soir », plus légère qu'à midi et débutant presque toujours par une soupe de légumes souvent issus du jardin.

- 19 h 30 à 20 h, cour (suivant le temps).

- 20 h : montée aux dortoirs puis lavabos et la suite déjà vue…

- 21 h au plus tard : extinction des feux.

Les jeudis et samedis, pas de cours l’après-midi ni de fanfare en soirée, mais sport, surtout le jeudi : hand-ball. On est inscrit dans l'Oise et on joue soit à l'extérieur, soit « à la maison ». On participe aussi, en athlétisme, aux championnats de l’Académie de Paris à laquelle nous sommes rattachés.

Tous les gamins de notre âge ne sont pas « dans l’équipe ». Alors, pour ceux qui n’y sont pas, balade et/ou cour !

> Cette vie quotidienne nous est, entre autres, imposée par la bonne gestion des temps d'activité. Tout doit être minuté pour les pions, instits et profs. Tout le monde (ou presque) habite « dans les murs », mais aucun ne fera cadeau de son temps ! Quelquefois, entre collègues de « même niveau », on acceptera quelques minutes de retard. Chacun d'eux doit intervenir sur des plages différentes et 24 heures sur 24.

Notre vie ne diffère pas beaucoup de celle des internes actuels si ce n'est par la généreuse distribution quotidienne de baffes.

> Pour dire vrai : en fait, peu de baffes (mais tout est relatif !) seront données quotidiennement, on n'en prend pas « chacun une par jour », mais on se demande toujours qui sera le prochain, car la baffe « au hasard, pour l’exemple » est reine.
> Ce sont presque toujours les mêmes qui vont les prendre : les déconneurs et provocateurs comme moi, les repérés et les « pas d'bol » qui sont toujours mal placés. Et comme on voit et on entend toutes celles données, ça finit par faire beaucoup !

« La marche des Cempuisiens »

Le résumé de la journée est donné, enjolivé et en musique (presque militaire) par M. Aubertin auteur et compositeur de « La marche des Cempuisiens ».

Ce chant, on l'apprendra TOUS très jeune, pratiquement dès notre entrée à l'O.P. (et je ne me souviens plus comment), souvent bien avant de connaître l'existence même de La Marseillaise.

" MARCHE DES CEMPUISIENS "

Paroles et musique de Marcel AUBERTIN

Un p'tit village prés du Beauvaisis
C'est là notre école l'O.P. de Cempuis
Sept heures s'égrènent la cloche résonne
C'est le réveil qui sonne
Dans les dortoirs les gars et les filles
D'un même élan sautent de leur lits
Aux lavabos l'eau sur les visages
Redonne à tous entrain et courage
Vite au travail dans le village les habitants
Attendent tous de la fanfare les premiers accents
Sous les grands arbres vite s'organisent rondes et danses
Cris et chansons dans la gaîté la journée commence
Allons tous en coeur
Gars filles pleins d'ardeur
Pas de place ici
Pour les endormis
Les maths l'atelier la gym' le français
Avec la musique le programme est complet
Nous n'sommes pas parfaits
Des blagues on en fait
On fait également
Des tours de brigand
En nous cependant
De bons sentiments
EN COEUR MES AMIS CRIONS "VIVE CEMPUIS"


Marche des Cempuisiens
Paroles et Musique de Marcel Aubertin
Un p'tit village près du Beauvaisis C'est
là notre école l'O. P. de Cempuis
c'est le réveil qui sonne
gas et les filles, d'un même élan sau - tent de leurs lits
Aux la-va-bos, l'eau sur les visages, redonne à tous en-
train et courage
Vite au tra-vail, dans le village
les habitants at - ten - dent tous de la fanfare les
premiers accords. Sous les grands arbres vite s'organisent


ron-des et danses, Ris et chan-sons dans la gaîté la
10
journée commence. Al-
-lons tous en chœur, gars, filles, plein d'ardeur. Pas
de place i-ci pour les en-dor-mis, les
A-
vec la mu-sique le programme est com-plet. Nous
n'sommes pas par-faits, Des blagues on en fait, On
fait égal'-ment, Des tours de bri-gand. En
nous ce-pen-dant, De bons sentiments. En chœur unis a-
mis nous crions: Vive

Directeur, surgés, profs, instits, pions, personnels de services : tout le monde la connaît et DOIT la chanter en diverses occasions. Ce chant devait être et il a été, pour nous élèves, notre drapeau et pour le personnel le ciment de l'O.P. C’est, pour tous, « notre hymne ».

Tous ceux qui sont passés par la fanfare l'ont jouée et chantée des dizaines de fois à l'O.P. et dans autant de lieux à l'extérieur.

Plus de 40 ans après ma sortie, je ne me souviens que du début des paroles, mais la musique est toujours là. Il nous arrive, encore aujourd’hui avec des « anciens de l'O.P. » quand on se rencontre, d'en « gueuler » les 7 ou 8 premiers vers.

Car c'est une chanson « qui se gueule avec le sourire », elle ne se chante pas.

J’ai vu dernièrement qu’on peut la chanter aujourd’hui « assis », ce qui était tout à fait impensable à l’époque…

« La marche des Cempuisiens » se doit d’être martiale. Elle exprime haut et fort tout ce que l’on fait quotidiennement, tout « le bon » que l'on doit montrer à l’extérieur : l'unité, la solidarité et la fierté de représenter notre établissement. Nous, souvent, on « l’exécutera » !

À la Mairie du Vème, nous, les mômes de la fanfare, on la chante gentiment depuis la scène, sans excès, pas trop fort, mais les anciens « la gueulent ». Le lieu est, pour nous, trop solennel, tous les regards sont sur nous et on n’est pas « chez nous ».

Le grand moment de « la Marche », celui qui permet à tous (encadrement, élèves et anciens) debout, de la « gueuler ensemble » en se regardant, en souriant et sans aucune retenue (le bonheur existe pendant 5 minutes au moins 1 fois par an à l’O.P. !) c’est à la fin du concert donné par la fanfare aux « Anciens », c’est à la Pentecôte.

Avec le temps, c'est devenu pour moi le chant qui revient régulièrement et me fait repenser, encore aujourd’hui, à « ces temps là », bons et mauvais à la fois suivant le souvenir ponctuel qu'il engendre.

Et il m’en ramène toujours un… et presque toujours différent…

M. Aubertin, vous êtes un génie !

Faire vivre encore aujourd’hui en moi tant de souvenirs dans ces quelques vers...

Pour moi, M. Aubertin faisait partie des « grands profs » de l'O.P..
Et il ne mettait souvent qu'une « calotte », sur le haut de la tête, quand on l'avait vraiment poussé à bout (mais j'ai d'autres versions !).

Mais je rêvais déjà d’être musicien « quand je serai grand » ! Alors, je travaillais beaucoup et la fanfare est probablement le seul endroit où je ne me faisais pas remarquer par mes habituelles conneries inventives, diverses et variées (et je le revendique encore aujourd’hui).

5 - La cour

La cour est bien délimitée par le préau, le Nord-Sud, les WC (les chiottes), la salle des fêtes et la pelouse vers la route intérieure. Il est facile de s’en extraire, mais pour aller où ? (Bien que... avec nos « copes »...)

Elle est goudronnée sauf devant le préau (où le sol est en dalles de béton dont on verra l’usage que nous en faisions plus loin) sur une bande d'à peu près 6 m et sous la marquise où le sol est en briques. Elle contient quelques arbres centenaires, des marronniers et d’autres essences, avec, au pied, leurs grilles en fonte qui ont aujourd’hui disparu. Deux panneaux de basket sont plantés et deux puis un seul bac à sable sale nous permettent diverses activités de gamins.

C’est, peut-être, l’endroit où l’on passera le plus de temps durant notre « séjour » dans les murs et nous serons toujours sous la « surveillance très active » de pions ou d’instits. C’est aussi l’endroit où l’on peut « gueuler dans des limites raisonnables », se défouler, régler des comptes, quelquefois à coups de poing, entre nous…

Aux beaux jours des parties de « balle aux prisonniers », se jouent devant le préau, car les joints de dilatation des dalles de béton du sol délimitent bien les camps. Elles peuvent rassembler 20 à 30 « Gars et Quilles », ensemble, pour un match d'enfer. Nous jouons presque tous au hand-ball et nous sommes bien entraînés.

Ce jeu, bien que souvent violent, est toléré, car il permet le défoulement. Il permet aussi d'affiner et perfectionner encore notre précision de tir, notre réception des balles dans toutes les positions et nos reflex. Différents ballons seront employés pour ce jeu.
Les balles sont souvent très violentes, car elles doivent être rapides : une balle de hand lancée très fort à 3 ou 4 mètres peut faire très mal, surtout quand un grand « touche » un moyen.

Filles comme garçons ne lâchent rien, tirent, bloquent, passent à leurs prisonniers, sont fait prisonniers, se libèrent...

Les équipes ne se font pas « les meilleurs contre les autres », car l'esprit de compétition qui nous anime en permanence, on le verra avec les « Copes », fait que chaque camp sera équilibré.

Le « tirage des équipes » se fait en demandant « qui veut jouer ? » Les volontaires se groupent et chacun des « capitaines » des deux équipes, très souvent des grands, choisira, tour à tour, un élément parmi les volontaires pour son camp ce qui équilibrera les forces en présence. Être choisi dans les premiers montre notre valeur.

Ce jeu, quand il est joué rapidement et violemment, est épuisant, mais personne ne lâchera !

Rappel des règles de la « balle aux prisos » : 4 aires de jeu : le camp A et le camp B ; les prisonniers A situés derrière le camp B et les prisonniers B derrière le camp A.
Un joueur (joueuse) envoie le ballon du camp A sur une personne de l'autre camp. Soit elle l'attrape et tire à son tour soit elle est « touchée » (être touché par la balle sans la bloquer, la saisir) et doit passer chez les prisonniers de son camp situé derrière le camp adverse. Pour sortir de prison et rejoindre son camp, il faudra attraper la balle (qui peut être « donnée par dessus » par son camp) et « toucher » quelqu'un qui sera fait prisonnier en même temps que vous serez libéré. Je jeu se termine quand tout un camp est prisonnier.

> Pas de tricherie, très peu de contestations : prisonnier ou non, on joue vite et la concentration est au maximum.

Le même emploi du temps 6 jours sur 7 en dehors des vacances scolaires. Beaucoup de musique pour quelques-uns, beaucoup de sport pour presque tous ! Je ne me souviens pas avoir jamais eu l'impression de m'ennuyer !

Pendant les « petites vacances » : régime des dimanches, mais sans changer de fringues.

Quelquefois même, « grass'mat' » d'une demi-heure.

Quelques internes pourront « rentrer dans leur famille » si elle peut les accueillir, mais la très grande majorité restera à l'O.P..

Quelques événements pourront changer, très ponctuellement, cet ordonnancement :

- Préparation de la communion solennelle puis communion à Cempuis ou « chez nous », chez les parents,
- séjour à l'infirmerie, dentiste ou hôpital,
- visite de la famille hors du jour autorisé (pas appréciée, mais tolérée, avec le sourire, par la direction),
- vacances « chez nous »,
- match de hand à l'extérieur,
- compétition sportive à l'extérieur,
- sorties de la fanfare,
- fête du village…

Des « modes » envahissent aussi la cour par période :

- Le basket quand on trouve un ballon ;
- Le foot (mais il faut encore trouver un ballon) surtout vers la finale de la Coupe de France ;
- Le « béret » souvent joué avec un mouchoir ;
- La marelle ;
- Le « houla up » quand on en a trouvé un ;
- Les billes : on joue au pot. C'est celui qui met la dernière bille du jeu dans le trou, « le pot », qui gagne tout ce qu'il contient. Quelques-uns, « très bons », iront chercher dans les poubelles de la cuisine, des grandes boites de conserve (eh oui, on en mange quand même quelquefois !) pour stocker leurs gains. Il leur faudra aussi « trouver à bien les laver », mais les gens de la cuisine sont sympas.

> Je n'ai jamais su ce que devenaient ces grandes boîtes remplies de billes à la fin de la saison quand 1 seul gars les avait toutes gagnées ! Ni comment elles ressortaient l'année suivante…

- Les scoubidous sur les bancs sous la marquise ;
- Le tour de France dans les bacs à sable sur des circuits construits pendant des heures dans le sable sale. Certains circuits, avec ponts et tunnels, dureront plusieurs jours après modifications des tracés, mais un « grand » finira toujours par mettre son pied dessus. Des statuettes en plomb, en matière plastique ou en fonte d'alu peint, marquent

l'emplacement des coureurs et une bille permet d'avancer. Des échanges se feront avec ces statuettes et leur valeur naîtra de leur beauté ou de leur rareté. C'est vers la période du tour de France, fin juin, début juillet avant le départ pour Mers ;

• Les Jeux olympiques : sprints sur un côté ou courses d'endurance autour de la cour, saut en longueur dans les bacs à sable, le tout avec éliminatoires jusqu'à la finale ;

• Les patins à roulettes à 4 roues pour ceux qui en ont ou qui s'en font prêter, mais on n'a pas la « clé de 8 » pour les agrandir ou les rétrécir ;

• Quand on est plus grand, il nous arrive d'écouter la radio avec un pion ou un prof, mais le « transistor » est encore rare !

L'hiver, quand il gèle, « quelqu'un » sortira du Nord-Sud, sans se faire gauler, pour jeter de l'eau devant les WC et la salle des fêtes. C'est en pente ! Au matin, avant le « p'tit déj » on fera des glissades, les grands d'abord, sur la glace, mais ce n'est pas facile avec des semelles à clous.

De toute manière, ça ne dure jamais bien longtemps, les pions veillent. Le sable et le sel arrivent alors en force !

6 - Les « Copes »

D'autres occupations se disputent aussi la cour en parallèle tout au long de l'année. La plus célèbre et de tout temps à l'O.P. : les « Copes ». Ce sont de « petites relations privilégiées (parfois amoureuses ?) entre Gars et Quilles ». Quel que soit notre âge et jusqu'à notre sortie, nous aurons bien souvent un (e) « Cope ».

Avoir un ou une « Cope » permet souvent de se valoriser, car l'info passe vite dans la cour. On s'affirme ! Enfin, on essaye !

Piquer la « Cope » d'un autre est bon pour le moral. Ça se termine quelquefois en bagarre à coups de poing, mais pas souvent.

Point commun généralisé : Gars et Quilles, on a « tous » l'habitude de se faire « jeter » très rapidement !

Pour avoir un ou une « Cope », le chemin n'est pas toujours simple, car il nous faut trouver un intermédiaire, Copain ou Copine des deux parties, qui ira demander à l'élu (e) de notre cœur s'il ou elle veut être son « Cope ».

Il est arrivé aussi que le « demandeur » écrive sur un bout de papier sa « demande » et qu'il « ose le donner » directement à la personne choisie. Mais généralement, il le fera passer par une « Quille ».

Quelquefois les Quilles aussi chercheront leur nouveau « Cope », elles ne faisaient pas qu'attendre une demande…

Une Quille, à l'O.P., a les « mêmes droits » que les garçons quand on est entre nous. Elle choisit son « Cope », s'impose, peut aussi « donner des baffes à ceux qui l'emmerdent », filles ou garçons !

Acceptation : tout baigne !
Refus : pas bon car « pub assurée »...
Souvent une « petite dent » contre celui ou celle qui a refusé, mais elle ne durera pas longtemps, juste le temps de trouver un ou une autre « Cope », et c'est souvent rapide, car à l'O.P., on ne reste pas longtemps sur un échec…

À cette époque, on ne reste pas « Cope » bien longtemps... Par la suite non plus, d'ailleurs…

Certaines personnes, surtout des Quilles, sont d'excellentes « entremetteuses », mais tout le monde, ou presque, sera chargé, un jour ou l'autre, de porter le message verbal ou écrit d'un Copain ou d'une Copine. Bien sûr, il faut des compensations au/à la « Cope » et quelquefois aussi au messager. Quelques avantages à en tirer : aide aux devoirs, desserts, friandises quand on en a, et surtout, promesses diverses pas toujours (souvent ?) tenues…

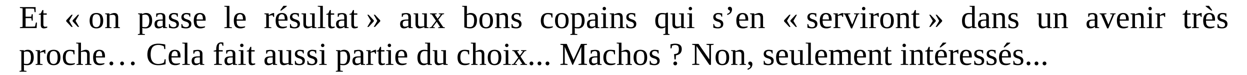


L'une de ces Quilles a été ma « dernière Cope » avant mon départ de l'O.P. et j'en garde, encore aujourd'hui, un souvenir attendri.

Après le succès et l'acceptation de la déclaration, je peux annoncer haut et fort que « c'est ma Cope ». On s'autorise alors à « donner la main à sa Cope », enlacer ses épaules et quelquefois même à l'embrasser sur la joue, évidemment !

Plus tard, quand on est plus grand : pelotage dans les coins du préau, mais il faut beaucoup d'attention pour surveiller les alentours, alors, moins d'attention à ce que l'on fait.

C'est le principe qui triomphe : « je l'ai fait ! »



Et « on passe le résultat » aux bons copains qui s'en « serviront » dans un avenir très proche… Cela fait aussi partie du choix... Machos ? Non, seulement intéressés...

Encore plus tard, beaucoup plus tard (je ne l'ai pas vécu, mais « ON » en parle encore), quand « ON » fait partie des « grands », « ON » s'autorisera d'autres gestes et actions bien naturels que je ne peux pas décrire ici !

Car « le mouchardage est ce qu'il y a de plus grave », entre nous, à l'O.P.

La débrouillardise et le génie des Cempuisiens feront qu'ils trouveront toujours une occasion, un lieu, pour se rencontrer hors du regard des pions.

Certains « Copes », après quelques aller et retour de grâce et disgrâce envers la même personne pendant quelquefois des années, sont sortis de l'O.P. et ont retrouvé leur ancien (ne) « Cope » puis se sont mariés. Certains sont encore heureux ensemble aujourd'hui (j'en connais), d'autres se sont séparés...
Mais ça, c'est la vie avec ou sans l'O.P. !

Cela demandait pas mal se psychologie, car il ne fallait pas se tromper d'intermédiaire.

Imaginons, pour l'exemple, que la « Quille » que j'envoie « me déclarer » ait un faible pour moi (si, si, c'est arrivé !) ou que je lui ai fait une crasse (ça a bien dû arriver aussi !), que fera-t-elle ?

Réglo ou saboteuse ? Acceptation ou refus de me « porte-paroler » ? (J'ai vérifié, ce mot n'est pas dans le dictionnaire, mais j'aime bien…). Si elle refuse, risque de démolition de « ma pomme » auprès de ses Copines et le résultat est : pas bon pour moi tout de suite et dans un avenir très proche, car tout le monde (ceux de notre âge, de notre groupe) le saura ! Je le répète, tout se sait toujours très vite dans la cour puisque notre monde est clos !

La Quille chargée de la « déclaration » doit souvent « vendre son produit » parfois même pendant plusieurs récrés et quelquefois aussi, aidée de ses Copines. Elle doit pouvoir aussi en tirer quelques avantages pour elle-même comme demander à son tour « Sa » déclaration pour un « Cope » souhaité. C'est le règne de la « loi de la réciprocité » appliquée d'instinct.

Pour ce qui est de relations sexuelles entre élèves ou élève(s) et pion(s), j'étais trop jeune pour m'en soucier.

7 - Les grandes vacances : Mers

Pendant les grandes vacances, plusieurs lieux de séjours nous sont offerts en fonction de notre âge : mer, haute montagne (Alpes : Méribel et d'autres) ou moyenne montagne (Auvergne et d'autres), grandes randonnées de plusieurs jours à pied ou à vélo, camping un peu partout (Ardèche, Corse…) pour les plus grands... et bien d'autres lieux encore que je n'ai pas connus.

Cette période nous permet aussi de passer tout ou partie des grandes vacances « chez nous », il faut entendre dans notre famille. À chaque « grande vacance », nous irons, Christian et moi, passer 1 mois dans la maison de campagne de « Mémé », notre grand-mère, à Champignolles, là où elle a passé sa jeunesse, commune de Bazoches en Morvan, dans la Nièvre.

Bazoches, le nom vous dit quelque chose : c'est le village où a vécu, quand il n'était pas en guerre ou en tournées de constructions et où il est enterré, le Maréchal de Vauban célèbre pour ses fortifications construites un peu partout en France et en Europe.



Mais le lieu de vacances privilégié, pour la majorité des gamins de l'O.P., est « Mers » (prononcer mersss) : la colonie de Mers-les-Bains, dans la Somme. J'ai lu sur le Net que c'est probablement la plus vieille colo de France et elle est mixte !

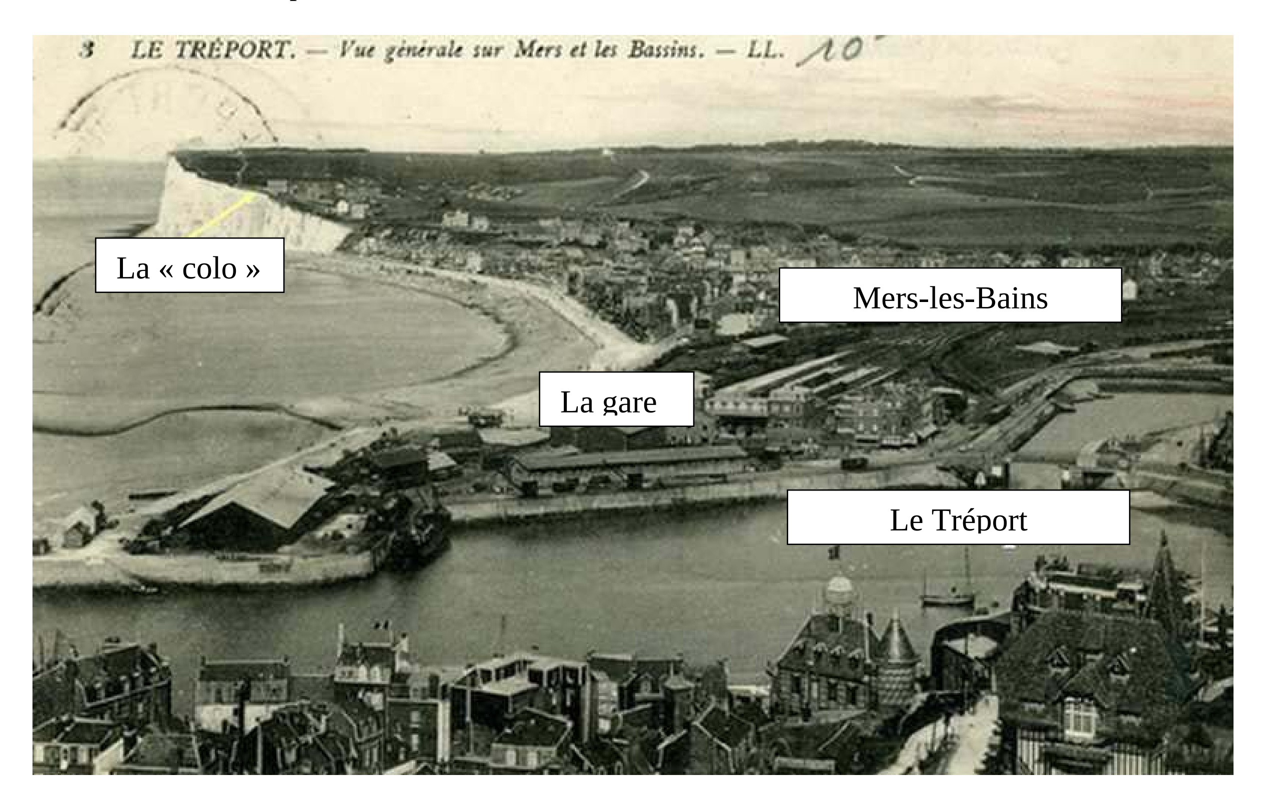
Nous y sommes « tous passés » plusieurs fois et je n'ai jamais encore rencontré un Cempuisien qui n'a pas aimé Mers !

Situé sur la falaise, ce grand bâtiment, sans grand confort, est le « nec plus ultra » des lieux de vacances des « petits et des moyens » de l'O.P., surtout par l'ambiance qui y règne grâce à son directeur M. Petit, à sa femme, aux personnels de service et aux monos.

La photo de la page précédente nous montre ce que l'on peut voir encore aujourd'hui.

Le bâtiment est toujours en place, mais ce n'est plus « la colo ».

La falaise a reculé de plusieurs mètres.



M. Petit est prof, mais pas à l'O.P.. Il passe une partie de ses vacances comme directeur de notre colo. Il a une grosse voiture dans laquelle on peut quelquefois monter : une Simca « Chambord » ou une « Versailles ». C'est un homme souriant, gentil, bon et profondément compréhensif de notre situation. Sa femme l'accompagne et elle est aussi monitrice pour les filles. Les monos qu'il emploiera seront toujours corrects et tout le personnel de service aussi. Des femmes de service de l'O.P. travailleront aussi à la colo. À l'O.P., elles n'ont qu'un mois de vacances.

Signe particulier extraordinaire : pas de baffes ou tellement peu que je les ai oubliées !

Ici, tout ou presque se fait avec le sourire !

Mers-les-Bains est un petit village au bord de la Manche, sans port et situé dans la Somme, en Picardie. Le Tréport, ville voisine et mitoyenne est en Seine-Maritime, donc en Normandie. Le fleuve côtier la Bresle se jette dans l'arrière-port du Tréport et délimite les départements et les régions.



Une longue grève, avec de gros galets, très pentue, mais très courte descend vers la mer. À marée basse, le sable est dégagé sur une grande largeur nous permettant le plein d'activités de plage.

Les cabines en bois peintes en blanc ou en couleurs pastel « posées » en haut de la grève sont adossées à l'esplanade et permettent aux heureux locataires de se protéger du vent, de trouver de l'ombre, de se changer, de manger...

L'esplanade est le grand boulevard en bord de mer. Il sera arpenté par les premiers vacanciers et servira de « lieu de présentation » où il faudra que les jeunes filles soient « vues » au bras de leur père. À cette époque, les jeunes hommes « font leur marché » pour trouver la jeune femme idéale. Des informations recueillies dans les brasseries, au casino et par leurs amis influenceront leur choix beaucoup plus que l'amour.

Mers s'est développée au cours du deuxième quart du 19e siècle grâce, entre autres, à sa proximité de Paris. En 1830, une ligne de diligence existe déjà. Vers 1860, une ligne de train de la Compagnie des Chemins de fer du Nord partait de la gare du Nord à Paris et arrivait 3 heures après à la gare « Le Tréport-Mers », à moins de 100 mètres de la mer et près du centre ville de Mers et tout près de celui du Tréport.

Son nom fut changé ensuite, pour les publicités de l'époque, en « Mers-les-Bains Paris plage ». La ville s'est agrandie, recréée au milieu du 19e siècle, avec à la construction du « casino » situé sur l'esplanade et avec des maisons, généralement en briques, du plus pur style bourgeois de l'époque. Plus tard, des constructions « belle époque » seront réalisées. Cette ville ne vivait vraiment que 3 mois par an, aux beaux jours, période où les riches propriétaires (mais souvent moins riches qu'à Deauville) venaient « aux bains de mer » avec leur famille et où les maris allaient et jouaient seuls au casino !

Les lieux incontournables étaient et sont encore dans les années 60 : la falaise, l'esplanade, la ville neuve de la fin du 19e siècle, le casino, les cabines et la plage.

> Jules Vernes dont le bateau sera amarré au Tréport, Victor Hugo, Gustave Eiffel qui dessinera des maisons et des balcons et bien d'autres personnalités (peintres, comédiens, chanteurs...) viendront se reposer à Mers. (Wiki).

Au début des congés payés, à partir de 1936, de nombreux Parisiens viendront, quelquefois à vélo, passer quelques jours sous la tente à la mer. Quelques-uns, par la suite, se construiront une petite maison hors du centre ville pour jouir de leur retraite toute neuve.

> C'est en arrivant par le train, en gare de Mers, que j'ai vu la mer pour la première fois, entre la gare et une maison.

Vue fugace d’un trait bleu/gris, car « la Micheline » n'était pas encore totalement arrêtée.

La « colo de Mers » c'est d'abord un grand bâtiment très aéré par de grandes ouvertures et situé sur la falaise, à l'extérieur de la ville.



La colo : on y accède en voiture par une route sinueuse à la sortie de la ville et à pied par un escalier en béton de plus (ou près ?) de 100 marches qui grimpe dès le début de la falaise. On le descend et on le monte au moins deux fois par jour : excellent pour la forme, mais on n’a pas besoin de ça pour l'avoir !

Le périmètre est entouré de clôtures en fils de fer ou de grillages, facilement franchissables, mais on ne la saute pas (la clôture) qui donne, côté mer, sur le chemin du bord de la falaise très fréquenté l’été par les touristes.

Cet ensemble de bâtiments fut construit avant 1913, en remplacement de l'ancienne colonie, car on la voit déjà sur une carte postale de cette année là.

Un grand portique, un bac à sable sur la cour fermée par un portail en acier qui reste presque toujours ouvert.

Trois grandes arches délimitent le préau.

L'herbe est rare et rase dans la cour, car elle pousse sur la craie de la falaise. C'est la première vue que j'ai eue de « Mers ».

Grand préau, grands dortoirs, grand réfectoire, tout est construit ici avec un minimum de murs.



Cette photo, de l'un des dortoirs dans les années 60, nous montre la taille de la pièce et la hauteur sous plafond. Les lits sont « tête vers les fenêtres » et les lavabos sont disposés au centre (eau froide garantie), mais des douches chaudes existent. De grandes fenêtres inondent de lumière (il n'y a pas de soleil tous les jours) le dortoir d'où les épais rideaux sombres qui y sont installés. On y fait la sieste et on s'y couche le soir, bien souvent avant qu'il ne fasse nuit noire.

Installations sans luxe, mais suffisantes pour des jeunes de l'O.P. habitués à une vie plus rude.

L'éclairage électrique du dortoir ne comporte que 3 gros globes (et quand c'est allumé, on n'y voit pas grand-chose), mais l'été les jours sont longs. Au fond, derrière le châssis à petits carreaux : la chambre du ou des monos.

La cantine est bonne, variée, pleine de gaîté, de bruits et de bonne humeur.
Les activités à Mers sont multiples : balades dans la ville ou au Tréport, plage, baignade, écriture obligatoire aux parents (pour ceux qui en ont encore) une fois par semaine avec lecture et correction par les monos, bouffe, sieste, sport... Tout bien classique pour une colo.

D'autres activités sont recherchées : grande balade de plusieurs jours avec camping, cinéma au « Kursall » du Tréport (on y va et on en revient à pied), cirque, visite de monuments ou châteaux, balades en mer, pêche aux crabes et aux moules au pied de la falaise (souvent on les mangera après passage par la cuisine), préparation de la fête de la colo, de la fête de Mers... Dans tous les cas, on est très occupé et on dort bien le soir !
Pour aller camper, on emporte souvent quelques sacs à dos par équipe pour nos vêtements. D'autres fois aussi, une « charrette », petite remorque à roues de vélo, qui contient les différentes choses dont on aura besoin : bouffe si c'est une grande balade, eau, goûter, ballons, fringues... Les tentes et le gros matériel seront livrés par la « camionnette » à l'endroit choisi pour le camp.

Marche, installation du camp, choix de sa tente avec ses potes, négociations avec le mono ou le Copain occupant déjà la place, constitution des équipes pour les corvées (bois pour le feu, eau, vaisselle...), préparation du repas, veillée…

Les journées sont longues, surtout après une bonne marche quasi quotidienne.

> Je me souviens d'un camping à EU (c'est une commune des « 3 villes sœurs » avec Mers et le Tréport) où le camp était dressé dans un champ à l'orée du bois (la forêt d'Eu). Un jour, le paysan avait oublié qu'on était là et avait mis ses vaches. L'avait-il fait par jeu ? Je ne le sais pas, mais on avait eu peur !

Le grand jeu, à Eu, était de passer sous les barbelés ceinturant les restes des tranchées de la guerre pour aller dans la forêt. Un ou deux gars faisaient le « pé », car il ne fallait pas se faire prendre par les monos. Nous allions, dans ces tranchées, chercher des balles, des douilles, des casques et tout ce qu'on pouvait rapporter de pas trop visible (et négocier par la suite avec les Copains), on revenait rarement bredouille, car elles servaient aussi de dépotoir et on y trouvait des tas de trucs qu'on réemployait (« recyclait » devons nous dire aujourd'hui !) d'une façon ou d'une autre.
Je ne me souviens pas qu'il y ait eu un quelconque accident, mais les punitions étaient sévères quand on était gaulé !



À côté de ce camp, une rivière (un gros ruisseau, un égout (?) qui se jette un peu plus loin dans la Bresle), pas large et pas profonde,

dans laquelle on se baignait. On construisait des radeaux avec des « planches de récup », des bidons, quelquefois des palettes, le tout lié au fil de fer et à la ficelle, souvent de récup (à l'époque, les gens jettent n'importe quoi n'importe où !). On les essayait par la suite et, une fois validés, ils nous permettaient des balades au fil de l'eau.

Mais on n'allait jamais très loin du camp, car on ne tenait pas tous sur les radeaux et les monos devaient aussi surveiller ceux qui n'y étaient pas.

Faire à manger, faire la vaisselle, aller chercher de l'eau, du bois, faire le feu et l'entretenir, faire des balades, des ateliers (les radeaux), jouer au ballon, nettoyer le camp et trouver, en plus, la bonne connerie à faire au bon moment sans se faire gauler. Nos journées étaient vraiment très chargées !

On en profitait aussi pour visiter le château d'Eu et faire, encore et toujours, des balades.



Les baignades en mer à Mers (car on a pu aller quelquefois à la piscine du Tréport) sont en fonction de la météo et de la marée. On se baigne par groupe, avec deux monos au moins (1 dans l'eau et 1 sur la grève à marée haute) qui surveillent la baignade. Plusieurs groupes peuvent se baigner au même moment, mais pas aux mêmes endroits. Pendant que certains se baignent, les autres attendent leur tour sur la grève.

La zone de baignade est délimitée par des flotteurs installés par les monos quelquefois aidés par des « grands ou des grandes qui savent nager ».

Le reste du temps, des concours de châteaux de sable étaient organisés à marée basse, soit en interne par la colo, soit par la ville de Mers avec remise de prix puis résultats et photos dans le journal local. La gloire pour ceux qui étaient primés. Des parties de volley, foot, balle aux prisonniers, et d'autres jeux de ballons nous occupaient avant ou après la baignade.

Vers 17 h, le goûter : pain et chocolat. Groupés sur la grève, ce sera, pour les monos, le moment de calme avant le retour à la colo.

Vers la fin de chaque mois arrivait « la fête de la colo ». Chaque groupe d'âge y participait. Avec nos monos, on préparait des décors, des déguisements, des sketchs, des chants et des démonstrations des travaux réalisés « par nous » dans les ateliers auxquels on participait. On pouvait aussi y gagner des bonbons sur les stands d'adresse.

> Une année, j'étais dans l'atelier « cerf volant ». On en avait réalisé un énorme de près de 2 m de long (?, mais bien plus grand que moi !) : armature en bois et finition en papier-calque passé à la colle à papier peint pour la tendre et la rigidifier. Il y avait de la fierté dans tous les yeux des gamins que nous étions quand il a pris l'air, tenu par le moniteur, haut dans le vent, sur la falaise. On a même pu le récupérer intact (ou presque) et le faire voler d'autres fois. Il fallait 2 ou 3 gamins pour le tenir en l'air !

Nos tenues d'été à Mers : short, T-shirt ou chemisettes, basket ou plus souvent sandales en plastique. Une petite laine contre le vent, un pseudo K-way pour la pluie et vogue la galère, on était équipé !

Mers, c'est surtout, pour moi, les meilleurs souvenirs de l'O.P…
Pour ceux qui restaient à Cempuis pendant quelques jours seulement entre deux lieux de vacances ou bien de retour de « chez eux » avant de rejoindre Mers : camping, balades en vélo et à pied, télé…

Quelquefois pour les plus grands, randonnée-camping avec circuit à vélo. Pour les autres, balades à pied.

Peu de personnel, peu de gamins, peu de conneries, peu de tartes.

On allait aussi à la piscine dans une petite ville, pas très loin de l'O.P. dont j'ai oublié le nom. Trajet aller et retour à pied. On partait pour la journée avec casse-croûte à midi.

La piscine était aux normes de l'époque c'est-à-dire :

- Un grand trou à la sortie de la ville et à côté du stade, pas trop profond avec son fond en pente douce, dans la terre bien grasse d'un champ,
- des planches peintes solidarisées comme fond et parois,
- une bande de bois posé sur l'herbe sur le bord,
- autour encore de l'herbe pour nous reposer ou jouer,
- un plongeoir en métal peint en blanc et un peu rouillé,
- une clôture sur l'extérieur, en grillage rouillé, sur laquelle on peut s'appuyer le dos, mais pas trop fort pour ne pas la déformer,
- une billetterie,
- quelques cabines et des paniers,
- 1 ou 2 WC « à la turque »,
- 1 ou 2 « douches (s) » froides,

Et la piscine était opérationnelle.

On y rencontrait des enfants du village et leurs parents, mais on était souvent les seuls à y faire du bruit et à y « foutre le bordel ».

Au vu de notre âge et de la quantité de sport que nous faisions, nous n'étions pas très gros. Pourtant, le grand jeu à la piscine était de trouver les planches disjointes et de pianoter dessus.

Quelquefois, c'est arrivé, un clou téméraire ou une vis sortait un peu de la planche et choisissait d'entrer dans notre pied !

Pas de panique, l'eau contenait de telles quantités de chlore et d'autres « bonnes choses », car comme tous les mômes, on pissait dedans et on n'était pas les seuls !, qu'on ne risquait pas l'infection.

L'eau était, comme nous, riche en microbes, mais les microbes de l'O.P. ont bien souvent été les plus forts !

Tout au plus, on y attrapait un petit rhume, car le soleil picard est très différent du soleil du sud de la France et, même l'été, les températures s'en ressentent nettement.

Le retour

Au début du mois de septembre, retour à l'O.P. « tout bronzés ». C'est aussi l'époque où l'on était le plus calme.

Une nouvelle année commence : quelques-uns d'entre nous changeront de dortoirs ou de place dans le dortoir. Passage quasi obligé pour nous tous par la couture, la lingerie, pour obtenir des vêtements à notre taille. Passage chez le bouif pour les chaussures de l'année avec essayages, engueulades et retour des tartes. Il fallait bien reprendre le rythme !

Une semaine après notre retour nous étions « tout neuf ». La routine n'est pas encore installée et la vie est belle…

Les « nouveaux » arrivent en remplacement des « sortis ». Ce sont souvent des « petits ».

Arrivent alors les éternelles questions de toutes les rentrées :

- Qui a redoublé dans mon ancienne classe et ne sera « plus là ? »
- Est-ce qu'un nouveau arrive dans ma classe ?
- Qui a redoublé de l'an dernier ?

Car, bien sûr, NOUS, les premiers intéressés, ne sommes pas informés !

La « gentille direction » n'aurait-elle pas voulu risquer de gâcher nos vacances ?

Septembre. C'est aussi à cette époque de l'année que l'on rencontre généralement les nouveaux pions et pionnes. Il est arrivé que certains « débarquent » en cours d'année, mais rarement. Ces pions et pionnes sont majoritairement des étudiants qui doivent gagner leur vie tout en poursuivant leurs études.

Quelques-uns d'entre eux deviendront « des pions à vie », mariés et avec enfant (s), mais très peu. Ces hommes et ces femmes sont, en général, très durs, violents et quelquefois sadiques.

Pour nous commence alors un « gros boulot d'étude », car il nous faut faire de « gentilles conneries » (mais on est bien rodés et on ne se force pas trop !) pour tester leurs réactions, leurs manières d'être face à des inconnus et à des évènements nouveaux pour eux. Il nous faut savoir jusqu'où on peut aller. En cette fin de période de grandes vacances, les anciens pions ont tendance à être « moins vaches », car ils rentrent eux aussi de leurs vacances.

Alors, quand ils sont nouveaux, imaginez !

Mais il nous faut aussi « faire très gaffe » à ne pas être trop vite repéré. Pour cela, les conneries doivent s'enchaîner à plusieurs et à un rythme soutenu, mais « ne pas être graves »…

Volontairement ou non, quelqu’un trouvera toujours une connerie à faire. Une connerie ça peut-être de faire tomber, bien involontairement, un « petit » qui se mettra à pleurer ! Bien sûr et quel que soit notre âge, on l’aidera (presque toujours) à se relever et ses copains le consoleront.
Autre connerie plus fréquente encore : faire « sortir » le ballon de la cour vers la route intérieure, car il nous faudra « demander l’autorisation » au pion avant d’aller le récupérer et il nous demandera qui l’a « shooté ». Comme on ne moucharde pas, à l’O.P., c’est celui qui l’a sorti qui devra le ramener.

Pas très graves comme conneries, mais on risque d’être « déjà photographié » !

Nous allons ensemble, entre groupes de gamins et à tous âges, alors comparer nos résultats et en déduire de quelle manière ce pion sera mangé, s’il est mangeable...

Les pions aussi doivent apprendre à nous connaître, à connaître la structure de l'O.P., les lieux, les buts de promenades, les horaires... Ils ont été briffés par la direction et par des pions plus anciens. Pour les punitions et les coups, ils apprennent souvent vite !

Mais il leur faut aussi et surtout « ingurgiter » nos noms, nos têtes, nos groupes et on est près de 160. Ils doivent aussi s'installer dans leur chambre, trouver les moyens d'étudier en fonction de leurs emplois du temps avec nous. Faire des allers et retours vers leur fac. Tout cela dans un temps très court et avec des horaires « tordus » !

Les pions vont aussi nous tester en jouant tour à tour au « gentil et au méchant », au « pion copain » et au « pion Boss ». Ils essaieront aussi le « parler doucement » et le « gueuler ». Le « je t’ai vu ! Ça passe pour cette fois, mais n’y reviens pas ! »

C'est la période où ils sont vulnérables : ils le savent et nous aussi !

8 - Le quotidien à l'O.P.

Les fringues



Pour nous distinguer les uns des autres, dans les années 60, on ne peut pas compter sur la tenue vestimentaire et c'est un gros problème pour les pions débutants. À cette époque, deux tenues ont cours :

> Pour les garçons : nous sommes tous habillés de la même manière : shorts tout au long de l'année sur un slip, chemise à grands carreaux sur un maillot de corps (marcel), chaussettes hautes en grosse laine, blouse grise, manteau bleu foncé quand il fait froid et galoches ou brodequins.
> Et quand il fait vraiment (mais alors vraiment !) trop froid, pantalon de velours. Une « bonne petite gelée du matin » avant 10 h ne nous fera pas changer de tenue.
>
> C'est tout un système à mettre en place pour faire arriver les pantalons jusqu'à nous…



Pour les filles : jupe ou robe de drap (mais, je crois me souvenir, plus souvent robe), blouses de différentes couleurs, plus claires que les nôtres. Manteau quand il fait froid, grosses chaussettes en laine, galoches ou brodequins (quelquefois aussi, petites bottines perso - merci de me le rappeler).

Pour les dessous, je ne les ai pas fréquentées assez souvent pour m'en souvenir, car j'étais, comme beaucoup de Gars « déjà » plus intéressé par le contenu que par le contenant ! (Prétentieux ou réaliste… Je vous laisse le choix !).

Juste une petite remarque en passant au vu de ces deux photos : Gars et Quilles de l'O.P. n'ont pas l'air d'être vraiment malheureux. Santé et décontraction sont perceptibles.

Les relations entre internes

Quelque 160 à 180 Gars et Quilles de 5 à 18 ans cohabitent dans les mêmes lieux : réfectoire, cour... mais ils sont séparés en « groupes d'âge » par les classes et les dortoirs.

Une autre division viendra avec le choix (quand, par chance, on l'a eu ! Mais ça n'était pas la règle générale) des métiers que nous apprendrons au C. C. Des « groupes » se forment. On va « appartenir » à un groupe « à l'atelier », à un autre dans « sa » classe, à la fanfare (et jusqu'à « son » pupitre !) ou à « son » équipe au hand.

Ces groupes n'ont souvent, comme liaison avec les autres « plus lointains », que le frangin ou la frangine plus jeune ou plus âgé. Ceci permettra de « mélanger », parfois, deux groupes d'âges différents, mais pas trop éloignés.

Les groupes sont très souvent mixtes, car on trouve toujours un point commun pour discuter ou pour jouer. Les groupes se forment et se séparent en permanence, quelquefois même, au cours de la même récré.

Un Gars seul avec des Quilles dans la cour c'est souvent un Gars qui cherche une « Cope » !

Pour bien comprendre la cour, il vous faut l'imaginer avec tout ce petit monde dedans aux mêmes heures... Plus de 150 Gars et Quilles de tous âges. Cela donne à peu près ça en n'oubliant pas la résonance voire l'écho des lieux :

- L'exubérance des « petits » qui courent partout et crient ;
- Les « moyens » qui jouent au ballon ou aux billes sous le regard parfois envieux des copains de classe qui ont perdu toutes les leurs.

  Ils doivent aussi « faire gaffe » à ne pas « bousculer » les petits ni « déranger » les grands.
- Les « grands » qui discutent des problèmes d'atelier, de pions, de fanfare, de notes obtenues ou qui « cherchent une Cope ».

D'autres encore, chez les moyens et chez les grands, essayeront de « s'isoler avec leur Cope », en s'éloignant discrètement du pion, sous la marquise ou vers le préau, mais pas trop loin de leur groupe.

J'ai vu et participé - comme tout le monde ou presque - à des groupes qui les suivront pour les couvrir afin qu'ils ne soient pas trop vite repérés par les pions. La solidarité à l'état pur !

Pour les pions, deux ou trois « grands » en dehors de « leur zone », vers l'entrée du Nord-Sud en haut de la rampe, c'est suspect !

On discute encore de tout et de rien, ou on va « fumer une clope à 2 ou 3, quand on en a, dans les chiottes ». L'un fume et les potes font le « pé ». Puis on tourne ! C'est rapide et efficace !

Deux ou trois pions ou instits, suivant les heures, pour surveiller ce petit monde : c'est le quotidien de la cour !

L'O.P., c'est avant tout, pour les élèves, une grande famille : batailles, disputes et quelques jalousies à l'intérieur, mais solidarité totale à l'extérieur. On le verra surtout pour les sorties de hand dans les lycées et collèges où nous irons jouer.

J'ai été puni, au lycée Félix Faure de Beauvais lors d'un match de hand, pour avoir « passé une trempe » à un gars qui s'était permis de se moquer de « ma situation » à l'O.P. Résultat : « œil au beurre noir ». Je ne me souviens pas qu'ils aient recommencé ! M. Oulrich m'avait privé de « la prochaine sortie de hand », mais à ma connaissance, il n'en a jamais parlé à la direction…

Des tas de points communs nous unissent : notre vie commune à l'O.P. et, souvent aussi, la misère plus ou moins longue (certains diront l'expérience du vécu) connue avant de venir ici. Comme les fratries sont favorisées pour l'entrée à l'O.P., on a presque tous un ou des frère (s) et/ou sœur (s).

Autre point commun important : les conditions de vie. Comme des prisonniers, nous sommes toujours entre nous et sous « surveillance active ».

Nous voyons tout et entendons tout ce qui se passe dans la cour, dans notre classe, dans notre dortoir : les jeux, les menaces, les engueulades, les insultes, les baffes...

Il n'y a pas d'amour entre nous, juste une « solidarité fraternelle » qui nous fera toujours préférer le Copain qui a fait une « énorme connerie » au pion qui intervient.

Essayez d'imaginer une famille « sans parents » avec seulement des pères et des mères fouettards qui changent toutes les heures, qui sont toujours prêts à intervenir et avec plus de 150 frères et sœurs de 5 à 18 ans ! On ne « connaît » pas tout le monde, mais on « voit » et on entend tout et tout le monde en permanence.

On ne connaît même pas le prénom de chacun !

Voilà notre univers quotidien, on est entre les murs de l'O.P.

« La visite »

Pour ceux qui, comme mon frère et moi, ont de la chance, nous voyons notre mère ou nos parents une fois par mois (pour nous, jamais un oubli !). Un service de car amène les parents depuis la Porte de la Chapelle à Paris. D'autres parents, plus aisés ou de familles recomposées, viendront en voiture.

Une petite partie des Copains n'a pas ce « privilège » : soit ils n'ont plus de parents, soit ils ont des parents qui n'ont pas daigné ou pas pu venir.

Jojo, pour moi « un Mec » à tous points de vue pas comme les autres, ancien surgé redevenu instit (là, je rabâche…) s'occupera, en les accueillant chez lui ces jours-là, de fratries qui n'auraient « jamais eu de visite » s'il ne s'en était pas occupé lui-même. Mais c'est le seul, à ma connaissance, à cette époque.

J'ai, encore aujourd'hui beaucoup de reconnaissance et de respect pour tout ce qu'il m'a appris et surtout pour son comportement envers moi et, je le pense, pour nous tous. Pour le respect dont il nous honorait (oui, j'ose !), pour sa patience et sa compréhension.



Sans être vraiment de l'amour paternel, je crois qu'il nous aimait vraiment.

Médiateur, je pense qu’il a souvent été notre défenseur tout en jouant, à minima, le jeu de l’O.P. *quand il est redevenu instit.*

Plus tard, d’autres instits et profs « s’occuperont » aussi très régulièrement de gosses abandonnés en les invitant chez eux les jours de visite.

D'autres mômes encore espèreront ne pas les voir, car ils auront honte de leurs parents qui arrivent et/ou repartent « bourrés », déclenchant quelquefois une dispute, une bagarre.

Pour ces enfants, il ne leur sera fait aucun cadeau par les autres gamins et critiques et moqueries seront généreusement distribuées, par nous tous, à ces gosses déjà bien malheureux !

D'autres parents encore, se saouleront pendant la journée, au village, ayant fait « l'effort » d'arriver à jeun, mais préférant l’apéro du « café de Cempuis » à la présence auprès de leur (s) gosse (s).

Les parents arrivent vers 10 h et on attend, en bas de la cour, d'être appelé par un pion pour descendre et les rejoindre à la porte des petites salles : « les parloirs ».

On se retrouve : embrassades, compliments (t'as grandi ! Qu'est-ce que t'es belle...), redistribution de bisous et là, après quelques minutes seulement, « impatience » des enfants qui, au bout de quelques semaines d'O.P., ne savent même plus ce que sont les bisous ! Nous, les mômes, on est alors dans un autre monde où la seule famille que l'on connaît maintenant est celle de l'O.P. : Mon dortoir, Ma classe, Mon équipe, Ma « cope »...

Pour les familles comme la nôtre, mon frère et moi on se pose des questions : où sont nos sœurs ? Que font-elles ? Elles viennent nous « voir » une ou deux fois par an, au mieux…

Nous, on les « voit » pendant les vacances « chez nous », pendant un mois, l’été... Malgré les efforts de chacun, on ne trouve plus de « points communs », de repères sur la vie de tous les jours. On est devenu des étrangers qui doivent cohabiter du mieux possible sur un territoire que l'on ne connaît pas et avec des règles que nous ignorons.

Et on nous demande, en plus, de ne pas faire trop de bruit dans l’appartement, à nous, habitués à vivre dehors !

Je me souviens, pendant les grandes vacances à Champignolles, avoir trouvé le temps long et avoir souhaité revenir à l'O.P., et surtout à Mers, le plus rapidement possible !

Après les bisous et les nouvelles de la famille, on discute des notes scolaires que les parents ont reçues. Pas toujours brillantes !

Vient alors ce que nous attendons tous : la sortie des « bonbecs » et autres « friandises ». Quelquefois un jouet, un livre... Mais nos familles, en général, n'ont pas d'argent pour tout ça ! C’est pour beaucoup d’entre nous le meilleur moment de la visite !

À l'O.P., nous n'avons pratiquement pas de jouets, de livres. Pas ou peu d’affaires personnelles. Pas de « doudou » pour nous aider à nous endormir, mais nos journées sont bien chargées !
Notre vie et nos jeux se passent dehors, entre nous. Très vite, quand on arrive jeune, on oublie les souvenirs de la « famille d’avant ». Presque tous, on traîne avec nous « LE » souvenir qui fait mal, celui dont, aujourd'hui encore, on se souvient et qui, marqué dans le corps et l'esprit ne nous quittera jamais.

Le repas de midi pourra être pris avec les parents, mais eux amèneront leur casse-croûte, ou au réfectoire avec les autres gamins. L'après-midi, balade dans le bois quand il fait beau. Il nous est aussi arrivé de « sortir » dans le village.

Quand il pleut ou qu’il fait trop froid, on restera tous enfermés dans les parloirs, ces petites pièces surchargées et bruyantes, jusqu'à 17 h, heure à laquelle le car ramènera nos parents vers leur vie à eux et nous « libèrera ».

Pour nous, vient alors le temps des échanges (mais le racket a aussi existé) de « bonbecs », de jouets, de livres et de tout ce qu'on a pu recevoir des parents sauf l'argent, denrée très rare, qui est déposé chez le surgé qui tient les comptes.

Le plus fort physiquement emportera souvent la décision.

Les sorties et les fêtes

Pour Tous : La fête du village : chaque année nous nous rendons à la fête foraine du village. Si on a un peu d’argent sur notre compte, on peut l’employer, mais l’O.P. donne à chacun de nous une petite somme d’argent et/ou des tickets de manèges que nous employons à notre guise. Pousse-pousse, tir à la carabine, sucreries diverses ; la fête bat son plein pour nous aussi. Cela ne durera qu’un après-midi, mais ce sera généralement un moment de bonheur.

Deux autres « grandes dates » marquent la vie à l'O.P. : Noël et la Pentecôte.

C’est fête pour tout le monde avec « baffes en moins et repas amélioré ».

Pour Noël et pour la « Fête des anciens », la Pentecôte, on a de tout temps préparé pendant des semaines le spectacle qui sera donné dans la salle des fêtes. Tous les internes ne participent pas comme acteurs ou danseurs. En dehors de la fanfare, je ne me souviens pas avoir joué.

La Pentecôte : spectacle, applaudissements, compliments, photos, tapes dans le dos, fierté…

Pendant cette journée, surtout si on a joué dans la fanfare ou au théâtre, « on est les rois » : les sourires sont sur tous les visages, les félicitations pleuvent dru pendant que quelques pions, en service ou non, notent les conneries faites - car il n'y a jamais de pauses ! - en vue des règlements de comptes des jours suivants.

Après le cérémonial du Caveau le matin, les anciens « prendront l’apéro » avec le directeur, les surgés et quelques autorités quelquefois venues spécialement de Paris. Puis on mangera

« tous ensemble », le même menu amélioré et copieux. Les anciens seront regroupés dans un coin du réfectoire et feront souvent beaucoup plus de bruit que nous. Mais c'est la fête !

Et étonnamment ces jours-là, les pions supporteront le « boucan » !

À la Pentecôte à l'O.P. et à la Mairie du V[ème] à Paris « grand concert de la fanfare », qui interprètera les morceaux travaillés depuis des mois sous la baguette de M. Aubertin.

Pour la fanfare : la sortie à la Mairie du V[ème] à Paris, la fête des Cempuisiens à Paris, est la grande fête à « l'extérieur ». Seuls, les musiciens de la fanfare feront ce déplacement avec, évidemment, au moins deux pions.

Ce jour-là, Anciens et Anciennes de tous âges sont souvent en smokings et robes longues, parfumés, coiffés... Des élus de Paris sont présents, car ils votent le budget, des députés, des sénateurs aussi, des journalistes et d'autres… Il faut se montrer…

Tous les Anciens parlent par petits groupes, un verre à la main, du bon temps, des souvenirs de « l'époque où on y était… ». Ils s'embrassent. Chacun raconte une anecdote et prend le voisin à témoin pourvu qu'il soit dans la même tranche d'âge. On embrasse les nouveaux arrivés encore et encore. Le ton monte, l'ambiance aussi. Ils prennent un autre verre, encore un autre ou un petit gâteau aux serveurs qui tournent dans l'assemblée…

Arrive enfin l'heure du « Grand Concert annuel de la fanfare » avec, pour le clore en beauté « La Marche des Cempuisiens ». Nous, sur la scène, jouons d'abord la partie instrumentale assis à notre pupitre puis pour la partie chantée, nous nous levons et l'enchaînons.

À ce moment-là, toute l'assemblée est debout et chante, « gueule » en chœur.

Applaudissements et cris de joie nourris.

Et bis ! Bis !

Et on la recommence…

Après, pour nous, c'est buvette « gratos » et grand bal, jusque très tard dans la nuit, souvent relayé par France-Inter dans l'émission « Inter Danses ». Dans nos uniformes propres, calot sur la tête, on court partout, on est complimentés, on sort sur la place du Panthéon (j'en ai même fait le tour !) regarder les lumières de la ville, la rue Soufflot, on rentre, on boit un coup et on recommence… Et les pions laissent faire…

D'autres concerts seront donnés régulièrement : la Belgique à La Panne, Dieppe et d'autres dans la proche région à l'occasion de fêtes de villages.

Pour le sport : 4 à 6 équipes de « hand » (au plus : 3 de garçons et 3 de filles). Je suis le « gardien » de l'équipe « minime ». On sort souvent : 6 à 8 fois dans l'année (et, pour nous, c'est souvent !) pour jouer des matches à l'extérieur : Beauvais, Senlis, Montataire (le club était l'UAM : Usinor Athlétic Montataire que les joueurs avaient transcrit par UAM = Unique Au Monde. Ils ont pris quelques « pâtées mémorables »...) et d'autres.

Quelques jeunes ont aussi fait des sorties d'athlétisme. Pour ma catégorie d'âge, les « minimes », le triathlon (course : 60 mètres, lancer du poids de 4 kg, saut en hauteur « avec barre triangulaire en alu ») était roi.

Dans tous les sports auxquels nous sommes inscrits, nous sommes plutôt bons, en tout cas, souvent au dessus de la moyenne pour notre âge.
Des trophées et des coupes ont été gagnés et jalousement gardés, alignés sur des étagères, dans le bureau du directeur.
Beaucoup de « sortis » continueront à faire du sport.

Quelques « prix » particuliers ont pu aussi récompenser les meilleurs athlètes individuels : coupes, médailles, séjour au ski...

Deux années de suite, chez les minimes, j'ai participé à un triathlon du Championnat de l'Académie de Paris. J'y ai gagné les 2 fois (et je ne sais toujours pas à quelle place) un séjour à la neige de 8 jours à Samoëns, pendant les vacances de Noël.

Je n'y suis allé qu'une fois. Pour la seconde, je n'étais plus là.

Voici récit de cette « aventure » telle que je m'en souviens et sans rien « rajouter ou retirer de mes souvenirs ». Mais ils sont si loin !

Un matin, un pion m'appelle et m'emmène à la lingerie où je mets cette tenue étrange et toute neuve qui m'accompagnera tout le séjour. Je ne sais pas encore pourquoi !

Puis je vais chez le « bouif ». Il me donne de grosses chaussures neuves, chaussons neufs et petites chaussures de ville neuves aussi. Étrange !
Conseils du bouif sur l'entretien à faire absolument tous les jours… Classique !

Retour à la lingerie. On me donne un gros sac à dos déjà prêt et fermé. Une lingère me dit que ce sont les vêtements que je vais porter pendant « mes vacances » et que la liste est dans cette poche, mais qu'elle a un double ! Attention à ne rien égarer…

Toujours accompagné du pion et mon sac sur le dos, direction le bureau du surgé. Le pion est reparti et je suis debout devant le bureau. hospital est là. Il ouvre une grande enveloppe et m'en détaille son contenu. Elle contient les documents que je dois montrer pour prendre le train à Paris et un billet de 50 F qui est « mon argent de poche ». Il me distillera quelques conseils appuyés sur ce que je dois être et représenter pendant mon séjour. Il me donnera aussi un sac venant de la cuisine et contenant « ma bouffe » pour le voyage.

Il m'explique « enfin » qu'à la suite d'une compétition sportive j'ai gagné un séjour au ski, à Samoëns dans les Alpes, mais que je ne le mérite pas ! Et que s'il n'y avait eu que lui…

Après m'avoir souhaité un bon séjour (si, si ! Il l'a fait ! Un moment de faiblesse…), une lingère arrive. Nous passons dans la cour d'honneur où nous attend une voiture. C'est le départ. J'apprendrais plus tard que les copains ne sont pas au courant et qu'ils se posent des questions du type « mais qu'est-ce qu'il a encore fait ? »

Pour bien vous mettre dans la situation, il vous faut imaginer un gars de 13 ans, habitué à vivre « enfermé » à l'O.P., toujours en groupe, toujours surveillé et qui se retrouve « tout seul » dans la gare de Lyon, à Paris.

Pour y arriver, on m'a accompagné jusque-là en voiture à Grandvilliers, en train jusqu'à Paris et en métro jusqu'à cette gare.

Il est à peu près 16 h et je dois attendre le regroupement pour le départ du train vers 21 h. J'ai tous les papiers permettant de m'identifier (à l'époque je n'ai pas de carte d'identité) dans une des poches de mon sac à dos. Le train roulera de nuit jusqu'à Annemasse, la gare la plus proche de Samoëns, le lieu du séjour. J'ai de bons casse-croûte, à boire du sirop à l'eau dans une gourde en alu un peu cabossée et « un peu » d'argent de poche : 50 F, « une fortune » ! Mais je n'ai pas de porte-monnaie. Mon billet est dans ma poche de pantalon et j'ai la main dessus !

Mon accompagnatrice, une lingère de l'O.P., est partie en vacances ou rentrée à Cempuis après les (re) recommandations d'usage. C'est une journée de grands départs aux sports d'hiver. La foule, les bagages (grosses valises, skis…) et le bruit sont partout et j'ai plusieurs heures à attendre seul dans la foule…

Imaginez le « flip », la « tension », la « peur » (ne dit-on pas « stress » aujourd'hui ?) d'un gars paumé, en pantalon de golf (pas de fuseau !), mais je suis dans les tout premiers à partir ainsi. L'O.P. n'est pas encore entraîné. Ce sera mieux, beaucoup mieux pour les suivants et surtout pour les suivantes grâce à Mme Oulrich qui fera « le forcing au niveau des fringues » des filles. J'ai des témoignages.

J'ai au pied des « grosses godasses de montagne » presque jaunes, toutes neuves avec des lacets rouges d'une longueur démesurée. « Théo le bouif » m'a dit d'y faire très attention ! Elles ne sont pas « faites » et me font un peu mal, bien que je n'aie pas encore marché beaucoup. Je suis bien au chaud dans un anorak rouge tout neuf, un bonnet bleu avec 2 lignes blanches sur la tête. « Classe, non ? »

Je suis bien équipé pour les courants d'air froids de la gare et je n'aurai jamais froid même dans la neige. Mes vêtements de rechange, que je n'ai pas encore vus et quelques-uns seront neufs (slips, chaussettes, grosses chemises en laine...), sont dans un gros sac à dos bien usé, car il a déjà dû faire quelques étés à Mers.

Le temps se passe, long, très long…

J'attaque mon billet de 50 F en achetant un sachet de bonbons à un vendeur ambulant poussant sa petite voiture à roues de vélo dans la gare.

C'est probablement la toute première fois de ma vie où je peux choisir de dépenser de l'argent « comme je le veux et quand je le veux ! »

Après cet achat, je suis devenu très riche ! J'ai maintenant DES billets et DES pièces que je fais sonner dans ma poche…

Vers 20 h, je trouve mon groupe identifié par un panneau (j'ai dû le chercher 20 fois partout dans la gare !). Mon nom est répertorié, je monte dans l'un des deux wagons réservés, je trouve le bon compartiment et là surprise : que des « grands », garçons et filles, d'au moins 16 ou 17 ans, fringués dernière mode du ski, tout en couleurs vives, et se connaissant pour la plupart.

J'apprendrai plus tard que je suis le plus jeune des participants.
J'avais été intégré avec Jeanne, une fille aussi jeune, seule et paumée que moi, qui a aussi gagné son séjour en sport et qui est dans le même compartiment, dans un groupe d'un lycée parisien dont j'ai oublié le nom. Le voyage se fait de nuit. Pas moyen de dormir, car les grands font la fête. Puis c'est l'arrivée à Annemasse où il faut prendre un car pour rejoindre Samoëns.

Arrivée aux chalets. Il y en a trois : 1 pour la cuisine, le réfectoire et l'administration et deux comme lieux de vie : filles et garçons séparés.

De grandes salles au rez-de-chaussée et les chambres dans les 2 étages.

Les places dans les chambres nous ont été attribuées et sont notées sur un panneau mural avec le numéro de la chambre, mais pas le plan pour y aller ! Je cherche, je trouve et j'arrive dans une piaule de 8 garçons. Mon nom est sur un lit du haut, ils sont superposés, vers la porte d'entrée et les casiers à fringues sous le lit du bas.

Ces gars sont entre eux. Ils sont sympas, mais on ne discutera jamais. Ils se connaissent tous. Ils sont déjà skieurs, je serai sur la « pente école » à côté des chalets et je ne suis pas de leur bahut ! Et encore moins de leur monde. Mes fringues me le rappellent.

Après l'installation dans la chambre et une bonne collation, c'est l'essayage et la distribution de chaussures, de skis, de bâtons, de lunettes pour ceux qui, comme moi, n'en ont pas encore. Après, en partie équipés et nos chaussures de ski à la main, il faut faire la queue au bureau pour la remise des « pass » pour le car, les remonte-pentes, le téléphérique et les pistes.
Je ne sais pas ce que c'est, mais je suivrai les autres…

On se voit, avec Jeanne, ma Copine du train, aux repas du midi et du soir. Sa tenue est presque aussi triste que la mienne. Et pourtant, on s'est déjà changé et on a déjà mis nos plus belles fringues toutes neuves !

Le lendemain on skie, enfin on essaye, ensemble sur la piste école, tout baigne !

Le soir, fête aux chalets avec bal. Je ne sais pas danser (car il y a bien quelques lacunes dans l'enseignement à l'O.P. !), mais j'apprends vite le « cha cha cha » et je me lance à danser quelques slows avec Jeanne.

Je suis carrément, déjà à l'époque, mauvais danseur ! Mais on rigole bien…

Puis ma copine se fait draguer par un mec. Je ne la reverrai que sur le quai de fin de voyage, gare de Lyon !

Huit jours, c'est long tout seul. Les « autres » sont sympas, mais ils ne peuvent pas s'afficher avec « clodo », c'est comme ça qu'ils m'avaient « gentiment » surnommé et, au vu de mes fringues, c'était motivé.

Je me suis éclaté sur la piste école et j'ai même « osé » la piste blanche aux « Suets » la plus facile. Mais j'ai fait plus de « cul » que de ski ! Et elle est longue, la piste blanche…
Ski aux « Suets » sur l'autre versant ou balades « Sixt Fer à Cheval » plus loin dans la vallée. Grâce au « pass » : montées en téléphérique « gratos » : j'en abuserai tant pour monter que pour redescendre.

> C'était magique : de la neige comme je n'en avais encore jamais vue, partout même sur les routes. Pendant la semaine, il ne neigera que la nuit et le matin. De grandes montagnes pointues, du soleil, le vide sous les pieds. Presque l'impression de voler, d'être ailleurs… Je suis dans un « monde nouveau » où le ciel est bleu, pas gris et où « je suis libre » !
>
> > *Je crois que c'est le tout premier moment de « bonheur total » que j'ai eu à vivre.*
>
> Et je n'ai pas d'appareil photo !

Sorties à pied, le soir dans Samoëns pour regarder les vitrines, car après trois jours, je n'avais déjà pratiquement plus d'argent. « Dure, dure » la première gestion des finances !

Soirées musique, cinéma et danse aux chalets, bouffe correcte, variée et abondante. Les seuls horaires à respecter sont les repas et les départs en car pour le téléphérique et les grandes pistes. Un avant goût de la liberté ?

Nous aurons aussi deux grandes soirées de fête : Noël et le jour de l'an avancé de quelques jours : chants, danses, cotillons, déguisement pour certains, Champagne, Coca, Orangina, chips, pâtés divers, jambon cru, pain de campagne, petits fours, salades, petits et gros gâteaux pour tous… On mange, on chante, on danse, on reprend un petit truc, on boit un coup et on recommence…

> Et un sapin de Noël allumé et clignotant dès notre arrivée !
>
> Du haut de mes 13 ans et de mon « inexpérience sociale » je me dis que *« si c'est ça la vraie vie, qu'est-ce que je fous encore à l'O.P. ! Vivement que je me barre de l'O.P. et qu'elle arrive la vraie vie ! »*

La fin du séjour arrive, le rêve se termine. Je fais mon sac et c'est le retour : le car, le train où les places sont libres. Une pionne sympa m'attend gare de Lyon.

> Bises à Jeanne sur le quai. On se promet qu'on s'écrira, persuadés qu'on ne le fera pas. Et on ne le fera pas…

Le métro, le train, une voiture et l'O.P.. Milieu d'après-midi, le ciel est gris.

Le bureau du secrétariat pour rendre des papiers. Passage immédiat par la lingerie accompagné d'un pion pour « rendre mon sac ». Contrôle, tout y est !

Passage chez le bouif pour changer mes godasses qui seront immédiatement méticuleusement contrôlées… Bon état général, la boîte de graisse est bien entamée, Théo est content !

Retour dans la cour. Plein de belles choses à raconter pendant quelques jours et peu croiront ce que je raconte, car tout a l'air si beau, si bien, si facile… Peut-être aussi un peu de jalousie…

Peut-être une nouvelle « Cope » et le quotidien, la routine et la grisaille reviendront.

L'ambiance générale entre gamins

Entre nous, pas de gros problèmes particuliers, pas de violences excessives (encore que !), pas de jalousie.

Quelques bagarres, quelques engueulades, quelques insultes, quelques baffes pour des raisons futiles et diverses (tu m'as piqué ma « Cope », ou j'en ai pris une (baffe) par ta faute…), mais généralement rien de bien grave. Pas de haine entre nous. Le plus souvent quelques jalousies qui ne durent que l'espace d'une ou deux récrés, rarement quelques jours. Pratiquement tout se terminait dans l'amitié. Du moins, on faisait semblant.

On remettait à « plus tard » l'espoir d'une vengeance. Et quand arrivait ce « plus tard », on avait souvent oublié les causes du différend. On avait tant d'autres choses à faire et à penser !

Le temps de réaction et la détermination vis-à-vis des autres sont très importants et déterminent la « position » qu'on aura dans la classe ou le groupe. Et là, je suis bon ! J'étais catalogué comme « teigneux » me dira Jojo plus tard. Je sais me faire respecter. L'autorité, entre nous, dépend de notre âge et de notre force physique. Là encore, sans pouvoir lutter avec tous les grands, je suis bien placé dans ma tranche d'âge.

Mais un « grand » aura toujours plus de pouvoir qu'un « petit » et c'est pareil chez les filles. Quelques « moyens » et « petits » sont sous la « protection de plus grands » grâce à leurs « bonbecs ». Les plus petits des frères et sœurs sont souvent défendus par les grandes (e)s ou les « Copes » des plus grandes (e)s.

Encore un bon alibi, si besoin est, pour se trouver un (e) « Cope »…

Un ancien m'a rappelé dernièrement que je l'avais frappé violemment et « gratuitement » quand on était mômes. Peut-être au hasard, peut-être pas…

Je ne me souviens pas lui avoir donné ce coup, mais je me souviens de bien d'autres que j'ai donnés ou reçus.

Ce coup est explicable dans le contexte de l'époque. Je faisais partie des « plus forts » de ma catégorie d'âge.

Alors de la « frime » à la violence gratuite, l'espace est facilement franchissable...

Et je l’ai franchi. Et ça ne doit pas être la seule fois…

Je me suis excusé, 44 ans après, de ce geste, mais je n’ai pas été vraiment étonné de l’avoir fait…

Avec les pions, certains instits et profs et la direction tout change.

Le « droit » est au plus fort et si ce n'est pas le cas, car certains « grands » auraient pu « casser la gueule » au pion ou à celui qui a l'autorité. Mais à l'O.P., on ne se rebiffe pas contre l'autorité, car elle a les pleins pouvoirs.

On l'apprend vite, à notre désavantage, dès notre entrée et ils savent en jouer quand nous grandissons.

La punition collective est très développée, car je l’ai déjà dit : « on ne moucharde pas, à l’O.P. ».

Les pions crient, insultent. Ils font encore peur aux « petits » pendant quelques semaines, au plus, mais eux aussi sont aussi très vite « blindés ». Après ça ne marche plus. Alors, baffes !

Claques, baffes, tartes, calottes, trempe, coups de règle sur les doigts, tirage de cheveux et d’oreille : les mots changent en fonction de celui ou celle qui les donne ou en fonction de la violence. Mais ce sont toujours des coups que l’on reçoit ! Et je ne parle pas des brimades systématiques que certains d’entre nous recevront régulièrement.

M. Grenouillet, le directeur, qui n'est pas « habituellement un tortionnaire » quand on ne l'oblige pas à sortir de son cocon, tous les « surgés » que j’ai connus, Jojo inclus, nous le rappellent à chaque fois que nous sommes « convoqués » dans leurs bureaux de manière cinglante sur la ou les joues. Ça se termine souvent aussi par un coup de pied « pointu » au cul.

« Jojo redevenu instit » ne met, en général, pas de baffes. Un jour, en FE2 il m’en a mis une, « mais une bonne ». La connerie faite a dû être énorme pour qu’il en arrive là !

Je me souviens de la claque, pas de la connerie…

Mais à cette époque, il n’y avait pas que les pions qui n’étaient pas sympa.

Quand je suis arrivé à Cempuis en 1958, quelques « grands moyens » nous ont « tabassé » mon frère et moi pendant quelques jours, juste avant que d’autres nouveaux arrivent 3 ou 4 jours après nous. Ils ont pris le relai ! Ils nous ont « cognés pour rien, pour apprendre… »

D’autres nous ont « piqué notre bouffe » au réfectoire. Banal, ordinaire, cempuisien…

Le soir au dortoir, chez les « moyens » pour avoir « parlé trop fort » ou « pour l’exemple » certains pions (mais pas tous) nous donnaient cette punition : à genoux, quelquefois sur une règle en bois, avec un polochon ou un livre sur les

mains, les bras tendus et un sac en papier sur la tête. On prenait une « baffe » quand il tombait. Le pion « déléguait » quelquefois, voire souvent, « son droit de baffe » à l'un de nous. C'était un ordre : tu le fais ou tu prends sa place ! D'où l'intérêt du sac sur la tête. Nous, on était autour et on « intervenait » sur un signe de tête du pion (eh oui, la tête de certains pions pouvait, parfois, faire quelque chose !).

> *Je ne m'en souviens pas, mais j'ai dû en donner, moi aussi pour ne pas en prendre, des baffes !*

Cela durait un long moment, parfois jusqu'à l'extinction des feux !

Je me souviens aussi d'une « violence » au réfectoire : un pion avait « extrait de sa place » une fille pour je ne sais quelle raison, j'étais à l'autre bout du « refec » et je n'avais rien vu. J'ai seulement entendu, comme tous, des hurlements de douleur.

> Il l'a tiré si violemment, avant de la « cogner », qu'une « grosse poignée » de ses cheveux lui est restée dans la main. La tête saignait beaucoup et il a fallu deux points de suture pour arranger le cuir chevelu de la victime…
>
> Une autre fille a dû nettoyer le sol… et ensuite terminer son repas.

Un silence de cathédrale a envahi le « refec » pendant « quelques secondes » puis nous avons continué nos conversations habituelles, mais beaucoup moins fortes.

Comme d'habitude, pour la direction, il ne s'était rien passé d'anormal.

Lire aussi, dans « le Cempuisien » N ° 204 page 11, « Mon témoignage » de Marie Thérèse Raimundo.

Mon cas particulier



À ma connaissance, qui n'est pas universelle, je suis le seul à cette époque qui, après avoir pris une claque « non justifiée » (comprendre « pour l'exemple ») de la part de Mme Dabat la surgé (la « Mère Dabat » mettait des claques), ait « osé » la lui rendre. Elle m'a immédiatement privé de « Belgique ». Dur, dur !

> Ce jour-là, j'ai pris une « trempe d'enfer », ils étaient 3 à cogner : Grenouillet, hospital et un pion « sous les yeux attendris et reconnaissants » (là, peut-être que j'en rajoute un peu !) de la mère Dabat.

Qu'allait donc faire l'autorité ? Sévir plus encore avec moi ? Difficile, car nous étions déjà « TOUS AU TOP » en matière de sanctions et de violences (mais, je dois le dire honnêtement, ça n'était quand même pas le bagne…).

Déjà, à cette époque, j'étais repéré comme forte tête, car j'étais « bon » en classe, en sport et en musique. Et je le faisais savoir.

La punition la plus « dure » qu'ils avaient trouvée pour moi était de baisser mes notes… Dabat me l'avouera plus tard, mais je l'ai toujours su…

Jojo a toujours refusé de le faire (il me l'a assuré et je le crois), mais les notes qu'il me donnait en classe n'étaient pas celles écrites sur mon carnet scolaire…

Alors qui ? Dabat, hospital, Grenouillet ? L'ensemble du « triumvirat » de direction ?

Ces grands et courageux pédagogues, professionnels de la gestion des gamins et armés de tous les pouvoirs ont réfléchi (si, si, ça a pu leur arriver !) pour en arriver à cette conclusion :

« ***Il l'a fait donc il va le refaire*** »

Il fallait me mettre « hors d'état de nuire », supprimer de la vue, de la vie des Copains cet « exemple », ce mauvais exemple qui, seulement par sa présence, empêchera d'oublier l'affront, de tourner la page, de revenir aux fondamentaux… (Un peu lyrique, non ?)

L'autorité (un bien grand mot pour de si petits mecs que je méprise encore aujourd'hui pour leurs comportements en général) n'a pas fait preuve d'un immense courage et elle m'a montré sa pire faiblesse, elle a démissionné : elle m'a viré !

Pas le jour où est intervenu « l'incident », non, deux bons mois après, fin juin, au début des vacances scolaires. Au moment où l'on se sépare pour aller en vacances à Mers, à la montagne, « chez les parents »… C'était bien plus facile pour faire avaler aux Copains ma « sortie ».

Pendant ces deux mois, je ne me souviens pas avoir pris une seule baffe. Je pense, encore aujourd'hui, qu'ils se méfiaient de ma possible réaction.

Auraient-ils eu peur ?

Je le pense encore, car ils m'avaient privé de toutes sorties de hand, de fanfare et je n'avais plus rien à attendre d'eux, hors l'épreuve de force et à ce niveau-là, j'étais beaucoup plus entraîné qu'eux. Et ils le savaient...

Pour les Gars et Quilles, ceux de ma classe, de mon âge et tous les autres qui me connaissaient et qui sont restés et même pour mon frère : « il est sorti » a-t-on dit au début des vacances, terme employé pour désigner la fin des études et le retour à la « vie normale » ou pour dire qu'il avait été « repris » par ses parents.

C'est ainsi que j'ai appris, 36 ans plus tard, que « j'avais eu la chance de sortir en 64 ».

Je ne suis plus du tout persuadé d'avoir été le premier à me rebiffer, car ils ont pu, déjà bien avant moi, nous faire le « coup du sorti » !

Eux qui ne parlaient que de droiture, d'honnêteté et de courage, ils ont choisi le mensonge et la fuite !

Il ne s'était, une fois de plus, rien passé. Rien qui aurait pu faire changer le quotidien.

Jojo me dira plus tard que cela s'est joué en « cinq minutes », dans le bureau du directeur où étaient présents Grenouillet, les deux surgés : Dabat et hospital, Oulrich et Jojo. Aubertin, convoqué, n'est pas venu m’a dit Jojo. Oulrich me dira plus tard, dans les années 70, qu'il ne s'est pas exprimé, personne ne lui ayant demandé son avis…

Car tout était déjà joué. La décision avait été prise et imposée par les surgés et elle sera validée « telle que » par le directeur.

Seul Jojo était contre mon renvoi, il s’est battu, m’a-t-il dit, mais il n'était plus « que mon instit ».

Il (Jojo) m'a déclaré, quand je l’ai revu au début les années 80, qu'il avait été écœuré, mais pas étonné par cette « solution de facilité, par cette démission ».

Beaucoup plus tard encore, en 2001, quand je suis passé le voir dans la maison de « la Montagne Noire » où il avait pris sa retraite, il se souvenait encore de moi et, juste en me regardant, il a retrouvé mon prénom et mon nom. Son fils, qui était dans ma classe, était là avec sa femme pour quelques jours de vacances. Nous sommes restés une bonne heure et nous avons surtout parlé de ce que je suis devenu, de mon parcours.

Je pense vraiment, et je ne suis pas le seul, que cet « HOMME » n'a oublié « aucun » des centaines de gosses qu'il a connus à l'O.P.

En 1986, il a « définitivement » quitté l’O.P. et tant de souvenirs, bons ou douloureux, pour lui aussi.

J'ai aussi revu « la Mère Dabat » dans les années 80, dans sa petite maison du village de Cempuis où elle avait pris sa retraite.

Quand je suis arrivé, elle était réellement ravie de me revoir et après que je lui aie dit mon nom, nous nous sommes embrassés.
Nous nous étions laissé, des deux côtés, des souvenirs impérissables...
Quand je l’ai interrogée sur cette période, elle m'a déclaré sèchement qu'« à l'époque on n’avait pas le choix. On a fait du mieux possible pour toi et pour tout le monde ». Et elle m’a gentiment demandé, avec ce grand sourire charmeur qui la caractérisait, ce que je voulais boire...
… et nous avons trinqué…

La direction s’en est sortie sans gloire, grâce au mensonge, mais elle s’en est sortie intacte pour ceux qui sont restés.

Auraient-ils, une fois dans leur vie, fait preuve de psychologie ?

Je vais quitter l’O.P., mais ça, je ne le sais pas encore.

Mi-juin, j'ai l'épaule gauche luxée et la clavicule cassée. Une « déconnade de plus » qui a mal tourné sur la poutre du terrain de hand. Ma clavicule est positionnée en recouvrement sous la bande collante et se soudera de travers. Elle l'est encore !

C'est à cette période que l'on m'a emmené chez un « conseiller en orientation » à Beauvais. Ce « spécialiste » m'a demandé ce que je voulais faire, plus tard, comme métier. J'ai répondu « musicien ». Il a dit « ah bon, tu aimes le rythme ! »

> Je revois encore ce gars me regarder, avec un sourire, par-dessus ses petites lunettes demie lune et sans vraiment lever la tête. Et j'entends encore cette réflexion !

Et notre « entretien » s'est arrêté là ! En moins de 2 minutes, le temps qu'il ouvre mon dossier, qu'il trouve l'endroit à cocher et qu'il signe. Il m'avait « engagé vers un métier d'avenir ».

Alors, début septembre suivant, je me suis retrouvé au CEI (Collège d'Enseignement Industriel) qui n'a pas d'autre nom, 51 rue de Charenton, Paris 12ème, en « chaudronnerie alliages légers », à taper sur un bout d'alu qui ne m'avait rien fait et qui ne voulait surtout pas faire ce que je lui demandais.

> Ce « brave orienteur » avait dû confondre le « maillet » et la « mailloche » !

Juin 1964. Après le « certif » ou le CAP, d'autres Gars et Quilles quitteront, comme chaque fin d'année scolaire, l'O.P. : « des sortants et des repris ». Dans ma classe, Martine Rabeau (je crois me souvenir que c'était une belle fille rousse qui n'a jamais voulu être ma Cope et qui ne saura donc jamais tout ce qu'elle à perdu !) est la seule qui avait annoncé sa joie pour son départ imminent et son retour dans sa famille fut-elle nouvellement recomposée.

> Quelques questions me « tarabustent » depuis cette époque, je n'en donnerai ici que trois :
>
> - Est-ce que l'orientation de ma vie aurait été différente si j'avais « terminé normalement » mon séjour à Cempuis ?
> - Est-ce que la fin de mon adolescence à l'O.P., entouré de mes « potes de toujours », m'aurait permis d'être moins seul, plus « communiquant », après ma sortie ?
> - Et pour finir, aurais-je été vraiment différent ?
>
> Quoi qu'il en soit, cette période a été la meilleure possible pour moi au vu des moyens dont disposait alors ma famille, car même enfermé dans un « ghetto », j'ai eu à vivre une jeunesse sans tendresse, sans amour au quotidien, certes, mais « pas sans intérêt ». La vie que nous menions tous les jours nous permettait de combler bien des manques.
>
> > À mon retour chez ma mère, à Fontenay, il n'y avait pas plus de place dans l'appartement, pas beaucoup plus de moyens financiers et les petits enfants que nous étions en 1958, avec mes sœurs, étaient devenus des ados…

La violence quotidienne

Tous les moyens sont bons pour affirmer sa puissance et son rang : tartes (à l'O.P. c'est le minimum), coups avec poings et pieds et quelquefois ceinture, punitions injustifiées, au hasard quand on ne peut pas trouver l'auteur d'une faute parfois même « seulement supposée ». Il est arrivé que les pions se mettent à 2 pour « passer une trempe » quand un « grand » se marrait encore en prenant des coups du premier pion. Une certaine solidarité a aussi existé chez les pions !

> Nous, les mômes, on dispose alors d'un tel entraînement, à recevoir des tartes, qu'il nous permet de ne plus y penser quelques secondes seulement plus tard.
>
> > Certains instits et certains pions, hommes et femmes, sont aussi des tortionnaires à leurs heures et je ne me souviens pas qu'une personne les ait désapprouvés.
>
> Je ne souhaite pas faire la liste des punitions que nous avons, presque tous, subies. J'en donne quand même ici « quelques exemples ». Mais d'autres de ces « maltraitances » enverraient leurs auteurs « tout droit en prison » aujourd'hui. Quelques-unes, non citées ici, relèvent du sadisme pur et simple.
>
> > Les sanctions et coups étaient, en général, donnés par des « gens paumés » quelle que soit leur position dans la hiérarchie, ne sachant plus se situer dans la société, mais seulement dans la réalité quotidienne de l'O.P. À vivre toujours à l'intérieur des murs, ils étaient devenus comme nous : des « *internés* ».
>
> *« Ce que chacun de nous a eu à connaître à l'O.P. reste et restera une expérience forte, liée à l'enfance, dans un contexte très dur à la limite de l'incarcération. Cette dureté est encore aggravée par un désert affectif total et constant dans un lieu de vie chargé d'évènements quotidiens dramatiques constituant une atteinte à l'intégrité de l'individu par des sévices corporels et psychologiques ».*
>
> *(Citation d'un (e) Cempuisien (ne) trouvée sur le Net).*

Que sont devenus les enfants des pions, instits et profs de l'O.P. Ils sont allés en classe avec nous en primaire, mais pas en C.C. puisqu'ils continuaient, eux, au collège de Grandvilliers.

Ils ont vécu avec nous. Ils ont vu tout ce qui se passait. Ils étaient nos copains et, souvent dans la cour, ils ont pris notre défense. Ils ont aussi, quelquefois bien involontairement parfois, mouchardé nos conneries à leurs parents qui ont pu les transmettre à leurs collègues…

J'aurai pourtant aimé savoir ce que sont devenus ces profs, ces instits et ces pions après quelques années de boulot à l'O.P. Je n'ai pas cherché !

Je n'ai revu que les plus marquants pour moi à Cempuis : Oulrich, Jojo, Dabat et Aubertin et tous dans les années 70 et 80.

Je sais que quelques-uns « ont fini leur carrière dans les murs » : Jojo, Dabat, Oulrich, des lingères, des femmes de cuisine et d'autres personnes qui habitaient le village.

Je sais quand même ce qu'est devenu « hospital » (il ne vaut même pas une majuscule à son nom) avant sa retraite.

Surgé dans les années 60 en remplacement de Jojo, il est sadique, violent, hautain et médiocre, mais il dispose et aime ce pouvoir qui lui donne tous les droits.

Il a un jour déclaré à ma mère qui se plaignait de voir sur mon frère ou sur moi des marques de coups donnés par un pion :

« Madame, on vous a retiré vos gosses parce que vous ne saviez pas les élever, laissez-nous faire, c'est notre métier ! »

J'ai toujours pensé qu'il était venu « volontaire contre son gré » à l'O.P. Ce qui l'intéressait déjà, à son arrivée, c'était le poste suivant qu'il briguait. Pour l'obtenir, médiocrité aidant, il devait passer quelques années à Cempuis à le « gagner » et nous, on a « payé sa note », et elle a été chère, très chère…

Un jour, dans la cour, il a passé une telle « trempe » à mon frère : poings, pieds et ceinturon qu'il a dû être « arrêté » par deux pions qui, comme les élèves présents qui ne sont pas intervenus, pensaient qu'il allait le tuer !

Je n'ai jamais su qu'elle était, ni même si elle a existé, la connerie d'origine.

Le directeur n'a rien écrit dans le dossier du surgé. Et comme d'habitude, il ne s'était rien passé « d'extraordinaire ».

Quand j'ai appris cela, bien des années plus tard, car je ne l'ai pas vécu, j'ai constaté à quel point les gars et les Quilles de l'O.P. qui étaient présents (et certains sont mes copains encore aujourd'hui) étaient devenus des esclaves, incapables de réactions. Le système les avait broyés et, pour avoir la paix, ils en étaient devenus les complices.

Mais je l'ai probablement été, moi aussi, aussi lors des « séances de punitions » dans les dortoirs.

Ils n'en sont pas fiers et comme ils le disent encore aujourd'hui : « ça n'était pas le premier ! »

Alors, qu'est-il devenu ?

Inspecteur d'Académie dans l'Académie de Caen et supporter (non violent ?) - rencontré au stade par une ex-Cempuisienne - du « PSG » : ce qui me fait dire que dans son cas « l'avancement dans la carrière » dépend plus des relations qu'on a su se créer que de l'intelligence ou de la valeur de l'individu !

C'est le seul bipède, car ce n'est même pas une personne, pour qui j'ai ressenti, pendant longtemps, de la haine…

Par chance pour nous, tout le personnel n'est pas comme lui.

Une majorité d'employés « subalternes » ou qui ne sont pas continuellement en contact avec nous : des femmes de cantine, des lingères, des cuisiniers, des hommes d'entretien… font leurs boulots du mieux possible, sans violence et souvent avec le sourire. Il arrive même,

parfois, qu'ils aient un petit mot gentil ou qu'ils ferment les yeux sur les « petites vacheries » que nous leur faisons régulièrement, car ne craignant plus rien, nous sommes presque tous, surtout les garçons, devenus des provocateurs.

Mais il ne faut pas que ça se sache, car ils se doivent d'être solidaires de la direction. Leur emploi, leur carrière, donc leurs revenus, en dépendent… Et il n'y a pas beaucoup de boulot, hors de l'O.P., à Cempuis et dans la proche région…

Des instits et des profs aussi font leur boulot correctement, les résultats aux différents examens le montrent. Mais au sortir de leur classe, à 16 h 30, ils ne voient plus rien, n'entendent plus rien et même s'ils ont vu ou entendu, ils ne diront rien.

Bien souvent, des pions, des instits et des profs « ne sont pas là les jours de visite » ou ne se montrent pas… Mais la visite, c'est le dimanche…

La complicité passive pour avoir la paix, pour sortir, pour certains au plus vite, de ce lieu, mais en ayant, quand même, fait assez d'économies pour se faire construire une maison ou acheter un appartement au plus près de la ville de leur prochaine mutation.

Peu sont restés toute leur carrière à l'O.P., mais, de ceux-là, on n'avait pas trop de crainte sauf, peut-être, de la « Mère Dabat » surtout pour les garçons.

Pour les pions sympa, tolérants ou seulement « corrects », les meilleurs étaient souvent ceux qui restaient le moins longtemps. Un an, deux ou quelques mois seulement à passer, il faut bien payer ses études, et ils s'en iront.

Certains n'ont tenu que quelques semaines. Je me souviens encore aujourd'hui d'un tout jeune pion barbu et blond, dont j'ai oublié le nom, mais pas la tête, qui a dit au Nord-Nord, vers octobre 62 alors qu'il venait d'arriver : « je ne resterai pas, je ne tiendrai pas dans cette prison ! ». Et il est parti quelque temps après.

J'avais 13 ans à l'époque et j'étais bien content d'entendre ce que je pensais et ce que je souhaitais !

9 - L'O.P. en 2008

Sorti en 1964 et jusqu'à la Pentecôte 2008, je ne suis revenu que 3 fois à l'O.P. et une seule fois pour la « fête des anciens ».

Je ne pense pas y retourner, car c'est maintenant le règne des grilles…

Même les « chiottes » de la cour sont derrière des grilles fermées à clef !
Alors, en arrivant j'ai pissé sur un arbre.

La religion, avec les Orphelins Apprentis d'Auteuil, a pris le pouvoir et a détruit « ce qui restait encore de l'O.P. » qui était laïque et mixte.

La mixité, l'une des bases mêmes de Cempuis, a disparu.

Peut-être est-elle trop compliquée à gérer pour ces gens là !
Je ne sais plus qui a dit :
« Les grandes idées quand elles sont mal exploitées, finissent toujours étouffées »

Voici 2 cadres extraits de la page d'accueil de l'O.A.A. où ils ne parleront jamais de grilles !

- Faut-il nécessairement des grilles et des « zones séparées » pour accueillir des enfants en grande difficulté ?
- Comment peut-on remédier aux carences affectives en imposant un mode pénitentiaire ?
- Ces grilles, portes, ferme-porte et sas serviraient-ils à définir des repères de vie fondés sur l'évangile ?

Et toujours de nouvelles détresses… disent-ils !

Le projet de la Fondation d'Auteuil

• Accueillir des garçons et des filles en grande difficulté, dans le respect de leur origine et de leur culture.
• Assumer leur éducation, leur scolarité, leur formation professionnelle.
• Les préparer à entrer dans la vie.

Fondé sur l'Evangile, son projet éducatif prend en compte toutes les dimensions de la personne.

Quels jeunes accueillons-nous ?
Garçons et filles de 2 à 25 ou 27 ans, seuls ou en fratries
Ces jeunes rencontrent des difficultés multiples :
• carences affectives,
• exclusion scolaire et/ou sociale,
• violences morales ou physiques,
• absence de repère,
et toujours de nouvelles détresses
• mineurs étrangers isolés,
• jeunes filles mineures enceintes sans domocile .

Ils ne se relisent pas…

Ils ont aussi changé le nom des lieux : ce n'est plus l'IDGP, c'est devenu le collège Marcel Callo.

Il ne reste, pour moi, après ce que j'ai vu à la Pentecôte, que des coques de bâtiments vides de sens, mais pas vide de grilles, de sas et de crucifix.

- Plus de préau ;
- Plus de grilles au pied des arbres de la cour et c'est bien les seuls endroits où il n'y en a plus !
- Des baby-foot, des télés, des chaînes Hi-fi, des cafetières, des tables basses, des fauteuils dans toutes les nouvelles « zones » créées ! Les gamins restent entre eux, dans leur « coin » où on leur accordera un semblant de vie commune, de liberté entre deux portes fermées à clé ;
- Des panneaux, sur les murs des couloirs, nous informent des tours de corvées et de l'emploi du temps de chacun dans chaque zone ;
- Les lumières des chambres, pour 2 internes, sont contrôlées de celle du pion, du garde-chiourme… Pardon, de l'éducateur !
- Les personnels se trimballent avec d'énormes trousseaux de clés et ils ouvrent et ferment immédiatement les passages que nous franchissons pour aller au « refec », aux dortoirs, aux chiottes… Même les toilettes de la cour d'honneur (pourtant inaccessibles aux internes) sont sous clé !

L'horreur !

- Une grande statue religieuse a été fixée dans l'emplacement d'une fenêtre, à gauche sur le « Tournaire » ;
- De gros projecteurs ont été montés dans la cour ;
- De jolis panneaux indiquent les noms des rues, des chemins dans le bois…

- Dans la cour d'honneur, un synoptique permet de visualiser l'ensemble du domaine et des zones identifiées par des couleurs.
- Des prêtres sont présents dans leur tenue de clergyman bien classique ;
- Mais le réfectoire est décoré : peintures murales représentant la mer, les îles, le soleil, des parasols, des oiseaux volant libres dans un ciel bleu… les vacances, la liberté… Des « paniers de vigies » sont fixés sur les poteaux en fonte, peut-être pour essayer d'apercevoir la liberté, loin, très loin devant, derrière les grilles…

L'O.P. est maintenant devenu une vraie prison ! On ne voit jamais, sauf quand on a le nez dessus et qu'on regarde entre les barreaux, qu'une seule grille à la fois.

Chaque perspective nous en offre plusieurs peintes en vert avec, derrière, de la vraie verdure que l'on peut voir au travers ou au dessus. Toujours inaccessible…

Les internes n'étant pas présents quand nous y étions, quelques-unes sont même restées ouvertes « tout le week-end ».

Attention à ne pas prendre de mauvaises habitudes !

Quand j'y étais, j'ai rêvé de la destruction de l'O.P.

Eux, ils ont massacré le lieu de mon enfance… et ça m'a fait mal…

Les O.A.A y ont créé un autre monde fermé pour d'autres jeunes défavorisés. Il est fondé « sur une lecture » de l'évangile et « ils prétendent » remédier à l'exclusion scolaire et/ou sociale, aux carences affectives, aux absences de repères par la pose systématique de clôtures et de portes verrouillées !

Et moi qui avais cru entendre, au « caté », que l'évangile est parole d'amour !
Encore une fois, je n'ai pas dû tout comprendre…

Les lieux et leurs usages ont bien changé en 40 ans. Des grilles matérialisent aujourd'hui les « limites à ne pas franchir » de notre temps, dans tous les lieux que je connaissais.

Mais, je me dois de le dire, à la Pentecôte, nous, les Anciens, avons été très bien reçus. Les personnels de service présents étaient sympas, souriants, à notre écoute et à notre disposition pour ouvrir et refermer à clé toutes ces grilles qui « gênaient » notre visite et altéraient tous nos souvenirs quels qu'ils fussent…

10 - Les réalités



Cette photo de Nous, « moi et mes copains » disait-on alors, a été prise lors d'une promenade ou d'un camping. Nous avons une dizaine d'années !

Ce cliché ne montre que « l'une » des réalités de l'O.P. : celle des mômes que nous sommes, qui, malgré les « aléas » de notre quotidien, sont bien dans leurs pompes ! Heureux dans notre réalité du moment et le faisant savoir devant un appareil photo.

Une « autre réalité » est celle-ci :

- on ne lit pas parce qu'on n'a pas de livres, sauf les quelques bandes dessinées, lues et relues, qui traînent dans les dortoirs ;

- pour écouter la radio, on attendra qu'un pion ou un prof amène son « transistor » ;

- on ne regarde pas la télé ;

- les journaux et les revues arrivent exceptionnellement jusqu'à nous et généralement bien longtemps après leurs parutions ;

- on aura très peu d'informations sur ce qui peut se passer dans le monde, au dehors… Mais on entendra, quand même, « parler rapidement » en 63 de la mort d'un illustre inconnu pour nous, de l'assassinat de J. F. Kennedy...

- Quant à l'affectif, ce mot est inconnu dans ce lieu !

Notre monde est clos dans nos murs, fermé, verrouillé sur l'extérieur. Rien ne sort et rien n'entre. On ne connaît rien du monde, de la société dans laquelle on débarquera pourtant un jour prochain.

> Mais on a aussi « des avantages » dans notre ghetto : on a souvent plus d'activités et de moyens - balades, vélo, piscine, sports, musique, colo, camps, air pur, verdure…- que si l'on était « restés chez nous », dans nos banlieues.
>
> > Je le découvrirai à ma sortie où quelques-uns de mes copains d'alors étaient Portugais et habitaient le « bidonville » boueux de Fontenay. Pourtant, je n'ai jamais vu de terre sur leurs chaussures ou sur leurs vêtements. Leurs pères travaillaient à la construction de la ZUP (qui a remplacé les jardins potagers

derrière le fort de Nogent) dans laquelle ils espéraient être relogés par la suite. Ils le seront, dans cette ZUP ou dans une autre.

Quel que soit le lieu où nous nous trouvons, nous serons toujours prêts à en tirer le maximum, à rire, à vivre le moment présent à fond, comme tous les mômes.

Heureux ou malheureux ? On ne se pose pas cette question.

Pas de question, pas de réponse !

À la regarder, cette photo, peut-on, ne serait-ce qu'imaginer, ce que je viens de décrire sur notre quotidien pendant toutes ces années ?

Aurais-je beaucoup noirci le tableau ?

Alors : énorme cauchemar entrecoupé de jolis rêves et de périodes plates en événements pendant les « presque 6 années » que j'ai passées à l'O.P. ?

Pas tout a fait ! Y'a d'ça ! Probablement ! C'est sûr !

Car le bilan de l'O.P., pour moi, c'est tout cela à la fois !

Je suis triste à penser, encore aujourd'hui, que d'autres Gars et Quilles l'ont vécu pendant quelquefois 11 ans…

Mais Eux, Ceux qu'il m'arrive de rencontrer encore aujourd'hui, Ils ne regrettent généralement « pas grand-chose » de ce qu'Ils ont vécu, car, disent-Ils, « On n'a pas eu le choix ! » alors « On a fait avec ! »

Épilogue :

C'est la fin de ce récit. J'aurais pu ajouter beaucoup d'autres pages d'anecdotes et de souvenirs. Mais je vais arrêter ici.

Que ceux qui le souhaitent modifient ce document, corrigent mes inexactitudes, ajoutent leurs commentaires ou expériences personnelles.

La toute dernière phrase de ce récit donnera-t-elle un « bon point » à la direction de l'O.P. pour sa gestion des mômes que nous étions, pour les formations qu'elle nous a données, pour les « systèmes D » qu'elle nous a permis d'apprendre, pour la combativité qu'elle a développée en nous ?

Les buts que Gabriel Prévost et Paul Robin ont recherchés sont-ils atteints ?

Je ne donnerai pas « ma » réponse, à chacun la sienne.

11 - La sortie

Je ne l'ai pas vécu personnellement, mais j'en ai souvent, et encore dernièrement, entendu parler par différentes sources, tant Gars que Quilles. Alors, j'imagine, en partie, ceci :

« Les sortants », une bonne douzaine de Gars et Quilles de 17, 18 ou 19 ans, arrivent et descendent du train, chargés comme des bourricots, sur le quai de la gare du Nord, à Paris.

Quelques-uns sont attendus et Ils partent rapidement, le cœur gros, mais plein d'espoir, avec leur (s) accompagnateur (s) après les embrassades des copains et les promesses de se revoir très bientôt.

Le « groupe, la famille » s'est rétréci mais Ils sont encore entre Eux.

Maintenant, pour quelques autres encore, après avoir « bu un coup ensemble » à la buvette de la gare ou au café d'en face, il faut quitter les Copains pour aller, seul, vers le métro, vers leur adresse, vers l'inconnu…

Il ou Elle a une valise contenants les vêtements neufs que l'O.P. lui a donnés, une caisse à outils pour les « Meca » et les « Menui » et un peu d'argent, « le pécule ». Souvent, ils n'en connaissent pas encore la valeur…

« Presque tous » ont une adresse où aller, un petit morceau de papier avec, « en plus », le numéro de téléphone et l'adresse des services sociaux.

Mais comment « situer le bon endroit » sur une carte quand on ne connaît pas la disposition de la banlieue ? Les explications qu'on leur a quelquefois données sont précises pour les gens qui sont habitués à la ville, mais pas pour un « sortant » de l'O.P. qui ne connaît rien à la grande ville et à ses réseaux de transports.

Pour quelques rares autres encore, pas d'adresse, pas de contact.

Il arrive qu'Ils ne sachent même pas où aller dormir cette première nuit de liberté !

Plusieurs, et j'ai des noms de Gars et de Quilles, m'ont assuré avoir dormi dans la salle d'attente de la gare le premier soir…

Mais ce sont des battants. Le lendemain Ils trouveront la solution !

Au pire, les services sociaux… Et le foyer…

Ils ont fait leur temps, Ils ont été logés, nourris, blanchis, éduqués, formés. Ils ont « presque tous » un CAP et parfois, souvent même « aussi » du boulot, une adresse.

L'O.P. était responsable d'Eux tant qu'Ils étaient dans ses murs, pas après, surtout pas !

Il faut bien, un jour, « couper le cordon »…

L’apprentissage de la société, du système, de la vie, de la ville, des libertés et des interdits commence pour Eux. Ils sont « libres », mais trop souvent seuls, face à un monde qu’Ils ne connaissent pas. Ils n’ont plus d’amis proches. Ils vont devoir construire « leur Nouveau Monde » avec très peu d’aides. Ils ne sont plus sous cette surveillance et dans cette dépendance qu’Ils ont connues toute leur vie ! Tout est vide, tout est à faire et Ils n’ont souvent pas les plans et les connaissances pour tout mener de front…

Mais Ils savent lutter et Ils ont le courage de tout entreprendre sans en avoir réellement les moyens…

> Ce sont des émigrés arrivant à Paris et qui vont, qui « doivent » changer de vie, changer de monde. Mais Eux, Ils n’ont pas besoin de carte de séjour…
>
> Ils sont libres de leurs mouvements, mais pas encore dans leur tête.
>
>> Ne la connaissant pas, Ils ne savent pas trop quoi faire de cette « Liberté » qui, souvent pour Eux, n’est qu’un mot quelquefois appris au hasard d’une dictée ou d’un cours d’Histoire et testée, au mieux, dans les camps d’été, uniques moments de semi-liberté, auxquels Ils ont pu participer.

Combien de temps va « tenir » le petit pécule qu’Ils ont déjà entamé ?

Et pourtant, « ILS S’EN SORTIRONT TOUS ! »



Renée Alberte Charpentier



Roger et Marcel Vigneron, île de Ré 1940
Marcel, privé de bain.



Maryvonne Plichon Legall
Christian Dusqueney
Sa soeur Carmen Fuentès

Etreux juillet 1993





« L’Institution vue de la route » avec, comme placée en embuscade par les O.A.A, l'église attendant patiemment son heure, certaine qu'elle viendrait.



De gauche à droite :

- En haut : Mme Hospital, Patick Jobard, Marc Risser, Madeleine Le Hir, Patricia Maublanc, Martine Cordani, Pépita Privat, Régine Chéné, Georges Heude, Daniel Cardot, Denise Brimicombe.
- Au milieu : Martine Hamelin, Anita Drey, Monique Huard, Rosine Kaes, Philippe Filoreau, Nadine Poirier, Michelle Jacquel, Alain Magnat.
- En bas : Thierry Ruello, Bruno Jolibois, Christian Poletto, Francis Rochemir, Alain Briand, Harold Surbier.